





RECUEIL DE LETTRES

DE

M. WINCKELMANN,

Sur les Découvertes faites à Herculanium, à
Pompeii, à Stabia, à Caserte & à Rome.

Avec des Notes critiques.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.



9.6.554

AVERTISSEMENT.

C E fera fans doute avec plaisir que le lecteur trouvera ici rassemblé, dans un seul volume, tout ce que M. l'abbé Winckelmann a écrit sur les Découvertes faites à Herculanum, à Pompeii, à Stabia, à Pestum, à Caserte, &c.

La *Lettre à M. le comte de Brühl* étoit déjà traduite, & fut imprimée, chez Tiliard, en 1764. Il est inutile de dire avec quelle avidité ce morceau fut reçu dans le temps. Nous n'avons fait que corriger quelques fautes de cette traduction, & rétablir quelques passages qui y avoient été omis.

La *Relation des nouvelles Découvertes faites à Herculanum*, qui parut en allemand en 1764, & qui fait la seconde pièce de ce Recueil est, suivant M. Winckelmann même (1), bien plus intéressante encore que la *Lettre à M. le comte de Brühl*, tant par la variété des matières, que par les nouvelles recherches de l'Auteur, qui y rectifie quelques méprises qu'il avoit faites dans cette Lettre.

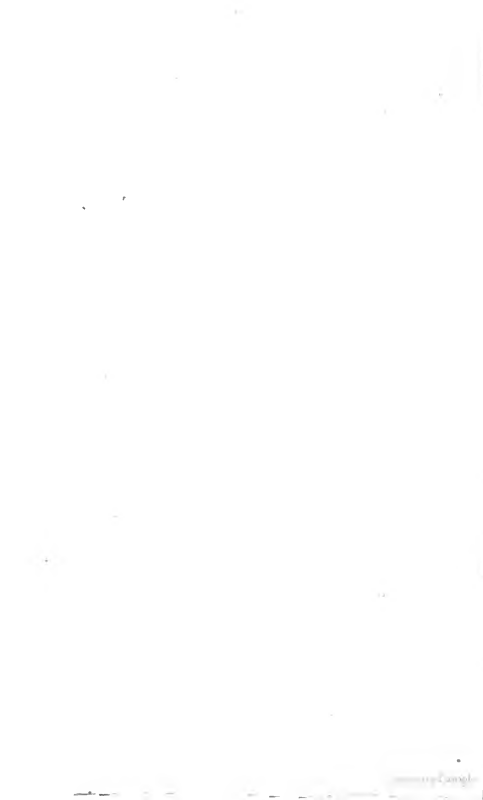
(1) Voyez les *Lettres familières de M. Winckelmann*.

Les *seize Lettres* qui terminent ce volume, furent écrites, en italien, & adressées à *M. Bianconi*, conseiller & résident de la cour de Saxe à Rome : M. l'abbé Winckelmann le chargea d'en faire la lecture au Prince Frédéric Christian de Saxe, & à Marie Antoinette, son auguste épouse, desquels il étoit alors premier médecin. Ces Lettres qui sont un résumé des observations de M. Winckelmann, pendant son voyage à Naples, nous ont paru d'autant plus précieuses, qu'elles présentent un tableau fidèle des premières impressions que firent sur son esprit la vue des anciens monumens qu'on venoit de découvrir. Si l'on y trouve quelques passages qu'on croit avoir déjà lus ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que ce ne soient que de simples répétitions : chaque observation de M. Winckelmann offre quelque chose d'instructif & de piquant. Ces Lettres ont encore acquis un nouveau prix, par les notes savantes & curieuses, dont M. Dafsdorff, bibliothécaire de la bibliothèque électorale de Dresde, les a enrichies, dans la traduction allemande qu'il en a donnée : nous nous sommes fait un devoir de les conserver dans la nôtre.

Les mêmes Lettres ont paru, à la vérité en italien, dans l'*Anthologia Romana* ; mais avec des retranchemens : ici on les trouvera entières.

L E T T R E
DE M. L'ABBÉ WINCKELMANN
A M. LE COMTE DE BRÜLH,
SUR LES DÉCOUVERTES
D'HERCULANUM.

A



LETTRE

SUR LES DÉCOUVERTES

D'HERCULANUM.

MONSIEUR,

Ayant eu l'honneur de vous accompagner dans le voyage que vous fîtes de Rome à Naples, pendant le carnaval de 1762, j'ai résolu de jeter sur le papier quelques observations sur les curiosités que vous avez vues au cabinet royal de Portici, soit pour vous rappeler le souvenir de ce qu'il contient de plus remarquable, soit pour instruire d'autres voyageurs, qui dans un séjour de peu de durée, ne peuvent tout examiner avec l'attention nécessaire.

Je me suis trouvé plus à portée que personne d'examiner ces précieux trésors de l'antiquité, lors de mon premier voyage à Portici : j'y passai alors près de deux mois. Le roi voulut bien ordonner qu'on me montrât tout ce qu'il étoit permis de voir, & de la manière la plus commode. J'ai profité le plus qu'il m'a été possible de cette faveur ; & j'ai passé des journées entières

A ij

dans ce riche cabinet. Vous savez, Monsieur, que pendant les trois semaines que nous sommes restés à Naples, je me rendois presque tous les jours à Portici : d'ailleurs M. Camillo Paderni, garde de ce cabinet, & mon intime ami, m'a donné toutes les facilités possibles de satisfaire ma curiosité, & j'en ai profité comme si j'eusse été le propriétaire de ce cabinet.

Je suis assuré que vous recevrez cette lettre, que j'ai l'honneur de vous adresser, avec les mêmes bontés que vous avez tant de fois témoignées à son auteur. Dans cette confiance, j'ai passé les bornes ordinaires d'une lettre : je me flatte que ce procédé doit vous paroître d'autant plus excusable, que les détails dans lesquels je vais entrer sont également intéressans & inconnus ; & que c'est à vous que le public en aura l'obligation, puisque vous y aurez donné occasion.

Comme il ne me seroit pas possible de tout dire, je me contenterai de parcourir ce qu'il y a de plus curieux ; je passerai même sous silence les objets que j'ai déjà traités dans mon *Histoire de l'Art chez les Anciens*, concernant les anciennes peintures & statues qui se trouvent dans ce cabinet. Je citerai quelquefois l'ouvrage qu'a composé M. Martorelli, professeur en langue grecque au séminaire de la cathédrale de Naples, sous le titre : *De Regia Theca Calamaria*. Ce savant obtint la permission de composer un ouvrage sur un encrier antique de bronze, que l'on conserve

à Portici, mais qui n'a pas été trouvé dans les fouilles dont on est actuellement occupé. Cet encrier, de forme octogone, présente sur chacune de ses faces une divinité incrustée en argent : l'auteur prend ces divinités pour des planètes ; & comme l'occasion lui a paru favorable pour faire parade de son érudition, il s'est jeté dans le vaste champ que lui ouvroient les divinités fabuleuses : il fait des excursions sur la mythologie & sur l'astronomie des anciens ; tout ce qu'il est possible de dire sur l'encre, sur les plumes, sur l'écriture & sur les livres des anciens, M. Martorelli le dit. Mais l'auteur ayant critiqué mal-à-propos & d'une façon indécente le respectable Mazocchi, âgé de plus de quatre-vingts ans, & l'ornement des savans d'Italie ; la publication de l'ouvrage fut arrêtée au moment même qu'on imprimoit la dernière feuille, & l'auteur eut ordre de ne le communiquer à personne hors de chez lui. Cependant j'ai eu l'avantage de parcourir cette production ; & je donnerai, dans l'occasion, les remarques & les corrections que j'y ai faites. L'ouvrage consiste en 734 pages, avec un avis, des additions & trois tables détaillées, qui contiennent 88 pages d'un grand in-quarto.

Je me propose de traiter dans cette lettre, 1° des lieux qui ont été ensevelis par le Vésuve ; 2° de l'atterrissage même ; 3° des découvertes, & des procédés qu'on a tenus pour y parvenir ;

& enfin , dans la dernière partie , je communiquerai mes remarques sur les découvertes mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est essentiel d'indiquer d'abord la position des lieux ensevelis par le Vésuve , tels qu'Herculanum , Pompeï & Stabia ; cela est d'autant plus nécessaire , que l'examen de cette position me donnera occasion de remarquer les erreurs de plusieurs auteurs : du reste on peut consulter les ouvrages connus , si l'on désire d'en savoir davantage.

Herculanum , dit Strabon , étoit située sur une langue de terre qui s'avançoit dans la mer , & qui étoit exposée au vent d'Afrique (*Sciroco*). Le mot *ἀκρωγ* ne peut pas plus signifier ici un promontoire , que dans le passage où il est employé pour désigner les trois pointes de la Sicile. Je crois donc avoir saisi la vraie signification de ce mot , sur laquelle les écrivains , tant anciens que modernes , se sont trompés , parce qu'ils ignoroient la position des lieux. Cluvier a très-bien relevé cette méprise dans les poètes anciens qui , en parlant des trois pointes de la Sicile , les annoncent comme autant de promontoires. Le rivage près de Reggio en Calabre , est aussi uni que celui que la Sicile présente sur la côte opposée , où étoit situé Pelorus , & les montagnes ne s'élèvent qu'à quelques milles loin du rivage.

Le mot *ἄκρον* signifie donc ce que les Italiens nomment *Capo*. Ils appellent *Capo d'Anzo*, le lieu où étoit l'ancienne Antium, qui n'est point un promontoire, mais un rivage plat & uni. Quant au promontoire de Circé, qui est situé entre le lieu dont nous venons de parler & Terracina, comme c'est un roc élevé, il ne s'appelle point *Capo*, mais *Monte-Circello*.

Ce qui me donne occasion de faire cette remarque & de donner cette explication, c'est le doute de M. Martorelli sur le passage de Strabon. Le savant Napolitain, qui prend le mot *ἄκρον* dans sa signification ordinaire d'un promontoire, veut trouver ici le texte de Strabon défectueux, parce que l'ancienne Herculanium n'a pu être située sur un promontoire, & il prend la liberté de mettre *μακρὸν* au lieu d'*ἄκρον*. Ainsi il traduit *φρεβίον μακρὸν ἔχον*, *oppidum in ipsa littoris longitudine situm*; & il regarde le mot comme substantif & absolu, ce qui n'a point d'exemple: aussi n'a-t-il pu appuyer cette licence sur aucun passage; il lui suffit de dire, que cette façon de parler est connue même de ceux qui commencent à apprendre la langue grecque. Je crois être à cet égard quelque chose de plus qu'un commençant; cependant je ne me souviens pas d'avoir jamais vu le mot *μακρὸς* employé dans le sens que lui donne M. Martorelli.

Le rivage sur lequel l'ancienne Herculanium

étoit bâtie , s'étendoit comme une langue de terre dans la mer ; c'est-à-dire que c'étoit un cap. C'est le sentiment de Strabon , qui ne prétend nullement parler de promontoire. C'est ce que prouve encore aujourd'hui le seul aspect du local. Car Portici & Resina , bâties l'une & l'autre au dessus de la ville d'Herculanum , sont presque de niveau avec la mer , dont le rivage est uni & sablonneux. Il s'en faut donc beaucoup que l'ancienne ville d'Herculanum ait jamais été bâtie sur un terrain élevé , principalement si on fait attention à quelle profondeur cette ville est enfoncée sous terre. Son théâtre est à plus de cent palmes de profondeur , & on y arrive par cent degrés qui ont été pratiqués pour la commodité des travailleurs. Le beau pavé dont on a décoré la seconde chambre du cabinet où se conservent les curiosités tirées de l'ancienne Herculanum , a été découvert sous terre à cent deux palmes mesure de Naples. Ce pavé se trouvoit dans un petit logement ouvert (ce que les Italiens appellent *Loggia*), sur une espèce de bastion élevé de vingt-cinq palmes au dessus du rivage de la mer.

Il s'ensuit de-là qu'il faut que la mer se soit beaucoup élevée. Cette opinion paroît d'abord singulière ; mais ici , comme en Hollande , on en trouve la preuve : la mer sur les côtes de Hollande est manifestement plus haute que la terre ; ce qui ne devoit pas être autrefois ; car l'industrie

humaine n'ayant pas encore prescrit des limites à la mer, comment eût-il été possible de cultiver cette province ? Mais, dira-t-on, l'ancienne *Herculanum* a pu s'affaïffer dans le tremblement de terre. Cette objection est détruite par les bâtimens mêmes qui sont encore dans leur ancienne assiette ; d'ailleurs, dans le temps que cette ville a éprouvé ce malheur, il n'est fait aucune mention de tremblemens de terre assez violens pour abîmer une ville entière. Et quand cet événement seroit possible & vrai, il seroit arrivé avant l'éruption de la montagne, & par conséquent les cendres n'auroient rien pu couvrir ; car le tremblement de terre précède toujours l'éruption, & ne la suit jamais.

Il se trouve des preuves évidentes de cet ancien & grand accroissement de la mer, & de son abaissement postérieur, sur les colonnes placées dans le *forum* ou parvis du temple d'Esculape, ou, selon l'opinion de quelques-uns, du temple de Bacchus à Pouzzoles. Ce bâtiment est situé sur une éminence assez considérable à cinquante pas environ de la mer, laquelle doit jadis l'avoir entièrement inondé : en effet, & les colonnes qui sont couchées, & même celles qui sont sur pied, sont percées & trouées par un coquillage oblong ; ce qui est d'autant plus étonnant, que ces colonnes percées comme des cribles, & dans plusieurs trous desquelles on trouve encore les co-

quilles, sont du granit d'Egypte le plus dur ⁽¹⁾. Le coquillage s'appelle *dačylus*, de δάκτυλος, le doigt, parce qu'il en a la forme, la grosseur & la longueur. Il faut donc nécessairement supposer que ces colonnes ont été assez long-temps dans l'eau pour donner au coquillage la facilité de s'y pratiquer un logement. Ce coquillage se place, quand il est tendre encore & sans écailles, dans une ouverture de la pierre, où il se forme en coquille, avec laquelle il tourne sans cesse à l'aide de l'eau, qui rend les conduits glissans; il s'accroît en continuant toujours de percer, jusqu'à ce qu'étant parvenu à toute sa grandeur, & ne trouvant plus d'issue pour sortir, il est obligé de rester dans sa demeure. On peut introduire un des cinq doigts dans les trous qui sont de différentes grandeurs, & en même temps si bien polis, qu'on auroit peine à en faire autant avec quelque instrument que ce fût. Il y a plus: le pavé de marbre que l'on voit devant le temple, est encore en plusieurs endroits rempli de sable que la mer y a laissé. Ce lieu est à présent, & depuis un temps immémorial, élevé & éloigné de la mer; donc la mer s'est retirée. Je laisse à d'autres le soin d'examiner la possibilité de cet événement: le fait est certain; je m'en tiens à exposer simplement ce que j'ai vu.

(1) Des personnes qui les ont examinées avec des yeux attentifs, assurent que ces colonnes ne sont point de granit; mais cela ne rend pas moins merveilleux les trous dont elles sont criblées jusqu'à une certaine hauteur.

Par le mot *φειδίας*, dont s'est servi Strabon en parlant d'Herculanum, & qui signifie présentement un fort ou *Castello* en italien, on seroit porté à croire que cette ville étoit peu considérable ; ce qui ne peut s'accorder avec la nature & la quantité des découvertes que l'on y a faites. Mais Diodore emploie le même mot en parlant de Catania, connue pour une grande ville. Du reste rien ne prouve mieux que la ville d'Herculanum étoit grande & peuplée, que les neuf cents maisons publiques où l'on donnoit à boire & à manger : une inscription que je donnerai dans la quatrième partie de cette lettre, nous a conservé une publication du bail d'une de ces maisons, que nous nommerions aujourd'hui *Cabarets*. Or, la ville qui renfermoit ces neuf cents cabarets, & qui chez la plupart des anciens écrivains est appelée *Herculanum*, Pétrone la nomme *Herculis Porticum*, c. 106 ; & c'est de-là que lui vient son nom moderne de *Portici*.

Personne, avant sa découverte, n'avoit déterminé la position précise de l'ancienne Herculanum. Le savant Camillo Pellegrini (1), de Naples, très-instruit dans l'histoire & dans la géographie de cette contrée, place cette ville dans l'endroit où est aujourd'hui Torre del Greco, & par conséquent deux milles plus loin qu'elle n'est en effet, sur la route qui conduit à Salerne & à

(1) *Disc. della Campan. felice*, p. 319.

Pompeii ; il s'appuie sur une tradition très-équivoque de quelques inscriptions qu'il prétend qu'on y a trouvées, & qui à son avis ne peuvent convenir qu'à cette ville ; & il conclut sur des ouï-dire, que cette situation ne peut être révoquée en doute.

Le nom de la ville de *Refina* mérite aussi quelques remarques. Ce lieu est joint à Portici, & le château du roi fait la séparation des deux endroits, de sorte que la rue qui s'étend du côté de Naples s'appelle *Portici*, & que tout ce qui se trouve de l'autre côté se nomme *Refina*. Quelques-uns croient que le nom de *Refina* lui est demeuré de la villa *Retina*, dont parle Pline le jeune dans la lettre où il décrit l'éruption du Vésuve, & dans laquelle il raconte la mort de son oncle. Cependant la plupart des écrivains placent cette villa sous le promontoire de *Misenum*, & cela parce qu'il est dit dans cette lettre, que la flotte Romaine qui avoit coutume de séjourner dans le port près *Misenum*, se trouvoit à l'ancre auprès de la villa *Retina*, lorsque l'éruption arriva. Pour moi je ne peux me représenter aucune villa située sous un promontoire. Celle dont il est question étoit assise au pied du Vésuve, comme Pline le dit formellement. D'ailleurs, *Misenum* étant éloigné du Vésuve de douze milles d'Italie, les dangers qu'on avoit à craindre sur les vaisseaux, n'auroient jamais été aussi considérables

que les descriptions les font envisager, d'autant qu'on ne dit nulle part, que Naples, Pouzzoles, Cumès & Bayes, lieux situés entre Herculanium & Misenum, aient souffert aucun dommage de ce terrible événement.

M. Martorelli, qui discute ce point de critique dans son ouvrage sur la *Regia Theca* (1), ne se contente pas de faire dériver *Resina* de *Retina*; il veut encore, & sans nécessité, faire une correction. Il croit qu'on peut & qu'on doit lire *Patina*, c'est-à-dire, *villa Patina*, & il place cette maison de plaisance près d'Herculanium. Papirius Pætus, ami de Cicéron, en possédoit une dans ce canton; on le voit par deux lettres de ce dernier (2). Papirius Pætus étoit du parti de Pompée; & ce fut une raison pour lui faire perdre ses biens, dans lesquels la *villa* fut apparemment comprise. M. Martorelli prétend même qu'elle fut confisquée par César, qu'elle devint sous ses successeurs un fief de la chambre impériale, & que dans la suite, & sur-tout dans le temps dont il est question, quelques vaisseaux de la flotte de Misenum venoient y mouiller. Cette conjecture n'est peut-être pas tirée de trop loin; mais on peut s'en passer.

Pompeii est située sur la route qui conduit à Salerne; l'ancien emplacement de cette ville est

(1) Pag. 568.

(2) Ad Att. l. xiv, ep. 16, ep. 25.

distant d'environ douze milles de Naples, & de sept de Portici; le chemin passe par la Torre dell' Annuntiata. Ainsi M. Reimarus dans ses remarques sur Dion Cassius ⁽¹⁾ se trompe au sujet de la position de Pompeii, qu'il place entre Portici & la Torre del Greco; ces lieux ne sont distans l'un de l'autre que de deux milles d'Italie: il se trompe encore quand il avance dans le même endroit, que cette ville étoit située où sont aujourd'hui Castellamare & Stabia, erreur qu'il a puisée dans quelques autres écrivains ⁽²⁾. Une carte exacte suffira pour mettre le lecteur au fait. Rien n'est plus ridicule que l'étymologie du nom de Pompeii, que Martorelli derive tout naturellement du mot hébreu פִּיחַ פּוֹם *os favillæ* ⁽³⁾; de même que selon lui Herculaneum tire son nom de קִיָּא רַחֵה *prægnans igne*; Stabia de שְׁטָה *inundare*, & le Vésuve de בּוֹ שֵׁבִיב *ubi ignis*, de même que l'Etna s'appelle en hébreu une *fournaise*, lequel mot (אֶתְנָא) est souvent employé dans Daniel. Il y a bien des savans qui, pour dire quelque chose de neuf, ne font pas difficulté de renoncer au sens commun.

Cette ville étoit l'entrepôt commun de Nola, de Nocera & d'Acerra, au rapport de Strabon; & les marchandises y étoient transportées de la mer sur le fleuve Sarno. Ainsi on ne peut en

(1) Pag. 1096.

(2) *Holsten. ad Cluver.*

(3) Pag. 566.

conclure , comme Pellegrini le prétend , que Pompeii étoit située sur la mer & à l'embouchure du fleuve même ; & que si les vestiges de cette ville se trouvent aujourd'hui au milieu des terres , c'est au Vésuve qu'il faut attribuer ce dérangement.

On peut se faire une idée de la grandeur de Pompeii , tant par les découvertes souterraines qu'on vient d'y faire , & entre autres des vastes débris de son amphithéâtre , que par le Capitole qui s'y trouvoit , suivant Vitruve ⁽¹⁾ ; & dont Rickius ⁽²⁾ , qui a fait l'énumération de toutes les villes qui à l'exemple de Rome possédoient de ces espèces de bâtimens , n'a point fait mention. L'amphithéâtre est un grand bâtiment ovale situé sur une hauteur , & dont la circonférence (intérieure & inférieure) est de trois mille palmes de Naples. Il avoit vingt-quatre rangs de sièges , & on a calculé qu'il pouvoit contenir trente mille personnes : ainsi il étoit beaucoup plus grand que celui d'Herculanum , comme je le démontrerai ci-après ; la seule inspection suffit pour s'en convaincre. Cette ville , au rapport de Sénèque , fut presque entièrement détruite sous Néron par un tremblement de terre ; & de-là quelqu'un a pensé que Dion ⁽³⁾ est tombé dans un anachronisme , dans ce qu'il raconte de ce théâtre

(1) Vitruve , l. iij , c. 2.

(2) De Capit. c. 47.

(3) Disc. ij , p. 327.

& de celui d'Herculanum. Cet historien, qui parle de la première éruption connue du Vésuve sous Titus, rapporte (tel est du moins le sens qu'on donne en général à ses paroles) que la quantité prodigieuse de cendres que la montagne avoit jetées, couvrit les deux villes d'Herculanum & de Pompeii, & cela dans le temps que le peuple étoit assemblé au théâtre de cette dernière ville. Pellegrini, qui croit trouver dans le passage cité, que cet accident doit aussi avoir été funeste à l'amphithéâtre, ne peut cependant convenir du fait; il ne pense pas que dans une ville déjà détruite on eût pu rebâtir un théâtre de cette grandeur, dans un espace de temps aussi court que celui qui s'est écoulé depuis Néron jusqu'à Titus. Tillemont ⁽¹⁾ rapporte le même fait d'après Dion, & le donne comme appuyé sur des relations certaines. Martorelli, sans citer ni Pellegrini ni ses doutes, paroît être du même sentiment; du moins ai-je lieu de le croire, par la correction qu'il veut faire à la relation de Dion. Il soutient que dans le passage de cet auteur ⁽²⁾ il faut lire *τάσιν* au lieu d'*αὐτῶν*; alors ce mot se rapporteroit au théâtre d'Herculanum. Le sentiment de Pellegrini n'est pas hors de vraisemblance. Dion qui a écrit sous Commode, & par conséquent

(1) Hist. des Emp. dans Tite.

(2) Dion, p. 1095, l. 39. ed. Reimart. *Καὶ προσέειπε* (τίσιν αὐτῶν

ἐν τῷ) καὶ τῶν δύο ἑκαστὸν τὸ τοῦ
Ἡerculανίου καὶ τοῦ Πομπηίου ἐν θεάτρῳ
τῷ ὁμοίῳ αὐτῶν κατήμευον καθύπερθε.

dans

dans un temps déjà éloigné de celui de l'événement qu'il rapporte, pourroit bien s'être trompé; si la chose étoit prouvée, il est évident que la correction de Martorelli est exacte, & suivant les règles de la langue. Mais s'il étoit vrai que le théâtre d'Herculanum eût été couvert par les cendres dans le temps qu'il étoit rempli d'hommes & de spectateurs; comment est-il possible que dans un si vaste théâtre on n'eût trouvé aucun cadavre, tandis qu'on en a découvert à Stabia, qui étoient très-bien conservés? Or il est constant que dans le théâtre d'Herculanum on n'a pas même trouvé un seul os de squelette.

Stabia, nommée autrefois *Stabiæ* au pluriel, étoit située à une distance encore plus grande du Vésuve que Pompeii, mais non dans l'endroit où est aujourd'hui *Castellamare*, comme le prétend Cluvier; car *Castellamare* est sur le bord de la mer, & *Stabia*, suivant Galien, en étoit éloignée de huit stades. Elle étoit située dans le terrain qu'occupe à présent *Gragnano*, ce qui s'accorde avec la distance que lui assigne Galien. Cette ville fut détruite par Sylla dans la guerre des Marfés; & du temps de Pline on n'y voyoit plus que des maisons de plaisance.

Plus loin & vers Sorrento auprès de Prayano (1); on découvrit il y a cinq ans des appartemens

(1) Sur la carte qui est à la tête du premier volume de Peintures d'Herculanum, ce lieu est nommé *Maiano*.

souterrains ; mais le travail n'a pas été continué, pour ne pas multiplier le nombre des travailleurs ; on en a muré l'entrée , & la fouille a été remise à un autre temps.

SECONDE PARTIE.

Quant au second article qui regarde le renversement des lieux dont je vous entretiens , je n'ai point entrepris d'en retracer l'histoire d'après les anciens écrivains ; je vais tâcher d'en donner une idée d'après les remarques que j'ai été à portée de faire.

Ce n'est point la lave ou le torrent de feu produit par les pierres liquéfiées , qui a inondé immédiatement Herculaneum : cette ville commença à être couverte par la cendre ardente de la montagne , & ensuite par les torrens d'eau , qui , outre la cendre sous laquelle la ville fut immédiatement ensevelie , entraînoient dans leur cours , & dépofoient sur cette ville toutes celles qui étoient déjà tombées sur la montagne. Les premières cendres étoient d'une si grande chaleur , qu'elles embrasèrent les poutres des maisons , qu'on a trouvées converties en charbon ; le bled & les fruits en devinrent tout noirs. Il faut que ces torrens n'aient pas dirigé leur cours sur Pompeii & sur Stabia ; car dans ces deux endroits tout se trouve rempli d'une cendre légère , nommée *Papamonte*. D'ailleurs la lave ne pouvoit pas couler

à une si grande distance ; aussi tout s'est-il mieux conservé dans ces deux villes que dans celle d'Herculanum. Après que cette dernière eut disparu sous les cendres & eut été inondée par les eaux , des torrens de laves & de feu sortirent de leurs sources , & en coulant très-lentement , ils se répandirent peu à peu au dessus , de façon qu'elle s'en trouve couverte comme d'une croûte. Lors de l'éruption terrible de 1631 , arrivée à la suite d'un repos de cent ans , les cendres furent également accompagnées d'une lave.

On a lieu de conjecturer par le petit nombre de corps morts , que les habitans eurent le temps de prendre la fuite ; car on n'a trouvé aucun squelette ni à Portici , ni à Resina , ni à Pompeii ; ce n'est qu'à Gragnano ou à Stabia qu'on a découvert trois corps de femmes , dont l'une , qui étoit sans doute la servante des deux autres , portoit vraisemblablement une petite cassette de bois qui s'est trouvée placée à ses côtés , & qui , lorsqu'on a voulu y toucher , est tombée en poussière. Les deux autres avoient des brasselets & des pendans d'oreilles d'or , qu'on voit dans le cabinet. Voilà la raison pour laquelle on n'a découvert que quelques médailles d'or & quelques pierres gravées , & très-peu de meubles précieux , car les effets de quelque valeur avoient été retirés par les habitans avant leur fuite : aussi les chambres de la plupart des maisons ont-elles paru presque

entièrement démeublées. On a trouvé dans un appartement un coffre de fer jeté en travers sur le plancher : les travailleurs , persuadés qu'ils y trouveroient des effets considérables , & que cette découverte leur vaudroit une gratification , furent trompés , car le coffre étoit vide. La fuite des habitans de Pompeii fut très-précipitée : on en peut juger par la quantité des ustensiles pesans qu'on a déterrés loin des maisons , & qui avoient probablement été abandonnés en fuyant.

Les fouilles de cette dernière ville prouvent qu'elle avoit subi bien plus anciennement les éruptions du Vésuve : mais les anciens n'en avoient que de foibles idées , qui n'étoient établies que sur les scories que la montagne leur présentoit ; cependant il leur auroit été possible de s'en mieux assurer. Strabon a jugé des embrâsemens de cette montagne par son terrain cendré , & par des cavernes remplies de pierres de la même couleur , & qui paroissoient avoir été calcinées. Diodore ne dit rien autre chose , sinon que l'on trouve sur cette montagne des marques d'embrâsemens anciens. Et Pline , à qui l'éruption de cette montagne a coûté la vie , parle dans deux endroits du Vésuve , sans faire mention de ses feux ; de sorte qu'il paroît que la nature de cette montagne lui a été également inconnue. La preuve la plus forte en faveur de mon opinion est la terre brûlée , mêlée de scories , sur laquelle toute la

ville de Pompeii est bâtie , terre qui s'appelle aujourd'hui *Terra di fuoco*. Cet indice auroit dû suffire , pour avertir ceux qui fouilloient la terre en ces endroits dans le dessein d'y jeter les fondemens de quelques bâtimens , que le Vésuve y avoit fait autrefois des ravages. De plus, les rues soit d'Herculanum , soit de Pompeii , sont pavées de grandes pierres de laves , qui se distinguent des autres cailloux & pierres dures par un mélange particulier , & par de petites taches blanches sur un fond noir tirant sur le gris , & forment une espèce de pierre qui ne paroît pas avoir été connue des anciens. On a tiré d'Herculanum une seule de ces pierres , pour la placer dans le cabinet de Portici ; elle est large de deux palmes trois pouces selon la mesure Romaine. Le pere de la Torre , dans sa description du Vésuve , auroit pu citer avec utilité le pavé de laves qu'on trouve dans les villes abîmées ; & ce témoignage seul lui auroit appris que la lave d'aujourd'hui n'est pas plus dure que celle des temps anciens : cet auteur ⁽¹⁾ raisonne bien , mais l'expérience le contredit souvent. Les morceaux de laves que l'on voit employés dans les bâtimens de Pompeii , prouvent encore qu'il y a eu des éruptions antérieures au règne de Titus.

(1) *Storia del Vesuvio*, c. 5, édition françoise de ce livre , p. 5. 118, p. 98 ; & dans la Tra- 232.

TROISIÈME PARTIE.

Après avoir établi la position des lieux ensevelis, & fait voir comment l'aterrissement s'en étoit fait, je vais donner une relation de leur découverte, que je suivrai dans tous les temps, & que j'amènerai jusqu'à celles qui se sont faites de nos jours.

On a trouvé en creusant, des traces manifestes d'une découverte ou plutôt d'une fouille qui a précédé de beaucoup celle qu'on a faite en dernier lieu à Herculanum. Ces fouilles anciennes sont marquées sur la carte de ces villes souterraines, qui a été dressée par les ordres du roi, & que j'ai eu l'avantage d'examiner. Ce sont des conduits souterrains travaillés & creusés avec peine, & qui indiquent si clairement leur objet, qu'ils ne peuvent laisser de doute sur leur destination; ils ne permettent pas d'espérer qu'on puisse jamais découvrir tout ce que la montagne a enseveli. Il y a une inscription qui semble désigner ces anciennes recherches; elle a déjà été imprimée, mais le jour qu'elle peut répandre sur la matière dont il est question, m'engage à la rapporter de nouveau :

SIGNA TRANSLATA EX ABDITIS LOCIS
AD CELERITATEM

THERMARVM SEVERIANARVM

AVDENTIVS AEMILIANVS V. C. CONS.

CAP. CONSTITVIT. DEDICARIQVE PRECEPIT. (sic)

CYRANTE T. ANNONIO CRYSIANTIO V. P.

Fabretti, qui a publié cette inscription tirée d'un manuscrit (1), & qui l'explique dans ses notes (2), convient qu'il n'entend pas le commencement. Mazocchi (3) fait le même aveu : il prétend qu'il est question des bains de Rome commencés par Septimius Severus, & achevés par Antoninus Caracalla, son fils & son successeur ; c'est de-là que ces bains, qui s'appeloient autrefois, ainsi qu'aujourd'hui, *Antoniniana*, sont cependant nommés plus communément bains de *Caracalla*. On ignoroit l'endroit où l'on avoit découvert cette inscription : Martorelli la trouva chez un sculpteur à Naples, au moment que la scie étoit placée pour employer ce marbre à un autre usage ; par conséquent elle a rapport à des événemens arrivés à Naples ou aux environs. Ainsi ce savant est d'opinion (4) que *Signa translata ex abditis locis* ne peut convenir qu'à des statues tirées des villes ensevelies, & particulièrement d'Herculanum. Quant aux bains de Sévère, il n'entend pas ceux de Septimius Severus, mais les bains de l'empereur Alexandre Sévère ; & cependant il cite Spartien, qui parle & qui ne peut parler que du premier, par la raison que son histoire ne descend pas jusqu'au dernier ; il auroit dû s'en rapporter à Lampridius, qui parle des bains *Alexandriens* de Rome. Martorelli dit de plus :

(1) *Inscript.* p. 280, n. 173.(2) *Ibid.* p. 334.(3) *De Theatr. Camp.* p. 170.(4) *In additam. ad Reg. Thec. Calamar.* p. 37.

nous savons qu'Audentius Sæmilanus, personnage consulaire, a vécu au temps de Sévère ; mais il ne dit pas quel Sévère, & ne cite point l'auteur d'où il a tiré ce passage. C'est dans ces bains de Rome, que les statues d'Herculanum furent transportées, & placées par l'architecte Chrysanthus. Ainsi l'inscription & les anciens conduits souterrains faits à Herculanum & découverts depuis peu, s'expliquent mutuellement. Bientôt après, le souvenir de ces trésors ensevelis fut effacé de la mémoire des hommes, par la barbarie & l'ignorance qui couvrirent la face de l'Europe.

Un puits que le prince d'Elbeuf fit creuser à une médiocre distance de sa maison, donna lieu à la découverte actuelle : ce seigneur avoit fait bâtir cette maison pour en faire son séjour ; elle étoit située derrière le couvent des Franciscains, à l'extrémité & sur le roc de la lave auprès de la mer ; elle passa ensuite à la maison Faletti de Naples, de qui le roi d'Espagne à présent régnant, l'acheta pour y prendre le plaisir de la pêche. Le puits en question avoit été creusé auprès du jardin des Augustins déchauffés ; il fallut percer à travers les laves, & le travail ayant été continué jusqu'au tuf, l'on trouva sous les cendres du Vésuve, trois grandes statues de femmes drapées, sur lesquelles le vice-roi Autrichien ayant formé de justes prétentions, il les fit conduire à Rome, où elles furent réparées, & il les donna

au prince Eugène, qui les fit placer dans son jardin de Vienne. Après sa mort, son héritière vendit ces trois statues ⁽¹⁾ au roi de Pologne, pour six mille écus ou florins (c'est ce que je ne fais pas au juste). Sept ans avant mon départ pour l'Italie, ces statues étoient placées dans un pavillon du grand jardin royal hors de la ville de Dresde, en compagnie des statues & des bustes du palais de Chigi, que feu Auguste roi de Pologne avoit achetés la somme de soixante mille écus. Cette collection étoit jointe à des monumens antiques, que M. le cardinal Alexandre Albani lui céda pour dix mille écus.

Cette découverte donna occasion de défendre au prince d'Elbeuf de continuer la fouille qu'il avoit commencée, & l'on fut plus de trente ans sans y penser; enfin le roi d'Espagne, devenu paisible possesseur de ce royaume qu'il avoit conquis, fit choix de Portici pour y passer le printemps. Le puits subsistoit encore; & par ordre du roi on poussa les fouilles plus loin, jusqu'à ce qu'on trouvât des traces de bâtimens; le théâtre fut le premier découvert: on voit encore ce puits percé au travers des laves; il tombe au milieu du théâtre, qui ne reçoit du jour que par cette ouverture. Une inscription que l'on trouva

(1) Ces trois statues se trouvent gravées dans le recueil des marbres antiques qui sont à Dresde, dans la galerie du roi de Pologne; ouvrage qui a été publié en 1733 par le baron Leplat. Nous apprenons avec chagrin qu'elles ont péri dans la dernière guerre.

où se lisoit le nom de la ville d'Herculanum , donna des lumières sur le lieu où l'on fouilloit , & détermina à poursuivre les fouilles souterraines.

La direction de ce travail fut confiée à un ingénieur espagnol , nommé *Roch Joachim Alcu-bierre* , qui avoit suivi le roi : il est actuellement colonel & chef du corps des ingénieurs de Naples. Cet homme , qui avoit aussi peu de rapport avec les antiquités que la lune en a avec les écrevisses , comme dit le proverbe italien , a causé par son peu de capacité la perte de plusieurs belles choses. Un seul exemple servira de preuves. On découvrit une grande inscription publique : j'ignore si elle étoit placée sur le théâtre ou sur un autre bâtiment , mais les lettres dont elle étoit composée , étoient de bronze & hautes de deux palmes ; il fit arracher ces lettres du mur , sans avoir fait copier auparavant l'inscription : on les jeta toutes pêle-mêle dans un panier , & elles furent présentées au roi dans cette confusion. On demandoit d'abord ce que ces lettres pouvoient signifier , & personne ne se trouva en état de le dire. Exposées pendant plusieurs années dans le cabinet , chacun pouvoit les arranger à sa fantaisie , & quelqu'un crut y voir ces deux mots , IMP. AUG. Je rapporterai dans la suite , comment on s'est conduit à l'égard du char de bronze , à quatre chevaux , en conséquence des ordres de cet ingénieur.

Dom Roch étant parvenu avec le temps à un grade plus élevé, la sous-inspection & la conduite des fouilles furent confiées à un Suisse, nommé *Charles Weber*, à présent major ; c'est à cet homme intelligent, qu'on doit toutes les bonnes opérations qui ont été faites dans la suite. Son premier soin fut de lever un plan exact des conduits souterrains & des bâtimens découverts. Il rendit ce plan intelligible, en y joignant des développemens qui donnoient en détail toute la découverte : l'ancienne ville s'y fait voir dégagée de toute la terre qui la couvre. L'intérieur des bâtimens, les appartemens & les jardins, ainsi que les endroits particuliers où chaque chose s'est trouvée, s'y présentent à nos yeux tels qu'ils paroîtroient s'ils étoient entièrement découverts. Mais on ne fait voir ces plans à personne.

L'heureux succès des travaux entrepris à Herculanium engagea à faire des recherches en d'autres endroits, & l'on eut bientôt la véritable situation de l'ancienne Stabia. On découvrit à Pompeii les vastes restes d'un amphithéâtre : ils étoient placés sur une colline, & avoient toujours été visibles hors de terre. On fouilla dans ces deux endroits, mais avec beaucoup moins de dépense qu'à Herculanium, car on n'avoit point l'obstacle des laves à surmonter. On ne travaille nulle part avec plus de confiance qu'à Pompeii, parce qu'on est assuré qu'on marche pas à pas dans une grande ville, &

qu'on a trouvé la principale rue, dont la direction est en ligne droite. Cependant, malgré toute la certitude où l'on est de trouver des trésors inconnus à nos ancêtres, les travaux sont poussés avec beaucoup d'indolence & de lenteur; l'on n'a distribué que cinquante hommes dans tous les lieux souterrains, en comptant même les esclaves d'Alger & de Tunis: pour déterrer une aussi grande ville que Pompeii, je ne trouvais dans mon dernier voyage que huit hommes au travail.

La méthode qu'on pratique dans les fouilles est telle, qu'il n'est guères possible que la plus légère portion de terrain échappe aux recherches des travailleurs. On fait une tranchée principale qu'on pousse en ligne droite; à mesure qu'on avance, on fouille sur la droite un espace en carré de six palmes dans tous ses sens; & après avoir fait le déblai des terres, on fouille vis-à-vis un terrain de la même étendue, & la terre de cette nouvelle fouille est transportée dans l'espace qui est vis-à-vis & que l'on vient de quitter, & ainsi de suite. On observe cette méthode non-seulement pour diminuer les dépenses, mais encore pour soutenir les terres supérieures par ces décombres.

Je fais que les étrangers & les voyageurs, qui ne voient ou qui ne peuvent examiner toutes ces opérations qu'en passant, souhaiteroient que rien ne fût comblé, & qu'il fût possible de voir, comme dans le plan dont j'ai parlé, l'ensemble

de toute la ville souterraine d'Herculanum. On blâme le mauvais goût de la cour & de ceux qui sont à la tête des travaux ; mais c'est un jugement porté d'après les premières impressions, qui ne sont fondées ni sur un examen raisonné de la nature du lieu , ni sur d'autres circonstances. Je suis du sentiment des étrangers à l'égard du théâtre : l'opération étoit possible, & la découverte en méritoit bien la dépense. Je ne puis donc approuver que l'on se soit contenté de découvrir les sièges, qu'il étoit assez facile de se représenter d'après tant de théâtres anciens, tandis qu'on a laissé la scène même couverte & ensevelie ; cette partie étoit cependant la plus essentielle, & celle dont nous n'avons aucune connoissance bien précise & bien nette. Il est vrai qu'on a commencé à travailler pour donner cette satisfaction aux curieux & aux savans, & que les degrés qui conduisent de l'arène (où parterre) à la scène, sont déjà découverts. Ainsi on peut espérer qu'avec le temps on pourra, au moins sous terre, jouir entièrement du théâtre d'Herculanum.

Quant à la découverte de la ville entière, je prie ceux qui formeroient ce souhait, de penser que les maisons ayant été écrasées par le poids énorme des laves, on n'en verroit guères que les quatre murailles. D'ailleurs, comme on a coupé & enlevé des parties de murs, qui se sont trouvés chargés de peintures, pour ne les pas laisser exposées

à l'air & à la pluie , on verroit les plus belles maisons détruites & délabrées , tandis que les plus communes paroîtroient plus entières & mieux conservées. Je laisse à penser l'excès de dépense dans laquelle on se feroit engagé , si l'on eût entrepris de faire sauter les laves , de fouiller & d'enlever toutes les terres. Et quel avantage pourroit-on s'en promettre ? celui de présenter de vieilles murailles délabrées , sans autre objet que de satisfaire un desir mal entendu de quelques curieux : il faudroit sacrifier une ville bien bâtie & très-peuplée , pour exposer au jour une ville ruinée , ou plutôt un monceau de pierres. Mais à s'en tenir à la découverte entière du théâtre , on ne perdrait que le seul jardin des Augustins déchauffés sous lequel il est situé.

— Ceux qui désirent voir entièrement les quatre murailles découvertes des maisons qui ont été autrefois ensevelies , peuvent aller à Pompeii ; mais la paresse retient. Les Anglois seuls sont capables de faire une pareille démarche. On peut ruiner le terrain , le bouleverser à Pompeii sans rien risquer , car toute la ville est couverte d'une terre très-peu fertile : il est vrai qu'anciennement ce canton produisoit le vin le plus délicieux , mais les vignobles qu'on y voit aujourd'hui sont très-médiocres ; leur entière destruction ne causeroit pas un grand dommage au pays. J'ajouterai qu'on est exposé dans cette contrée , plus qu'en aucun

autre endroit, à des exhalaisons dangereuses auxquelles on a donné le nom de *Muffeta*, & qui dessèchent toutes les productions de la terre; j'en ai fait l'observation sur un grand nombre d'ormes que j'avois vus en bon état cinq ans auparavant. Ces exhalaisons précèdent assez généralement l'éruption prochaine de la montagne, & commencent par se faire sentir dans les souterrains: on en fit la malheureuse expérience peu de jours avant la dernière éruption; il y eut quelques habitans qui tombèrent morts en entrant dans leurs caves.

On voit par ces détails sur la manière dont on se gouverne dans ces travaux, qu'une si grande nonchalance doit laisser encore à nos descendans un beau champ à de nouvelles fouilles & à de nouvelles découvertes. Avec des dépenses moins considérables, on découvreroit peut-être des trésors aussi précieux, si l'on vouloit fouiller à Pozzuolo, à Baya, à Cuma & Misenum, car les maisons de campagne les plus somptueuses des Romains y étoient situées. Mais la cour se contente des découvertes actuelles, & il est défendu à qui que ce soit de faire ailleurs aucune excavation d'une certaine profondeur. Il est certain qu'il y a dans les cantons que je viens d'indiquer des bâtimens inconnus; on en peut juger par l'exemple suivant. Un capitaine Anglois, qui resta à l'ancre il y a deux ans dans ce parage,

découvrit au dessous de Baya une grande & superbe salle , à laquelle on ne pouvoit aborder que par eau , & dans laquelle on voyoit encore de magnifiques ouvrages de stuc. Je n'ai été instruit de cette découverte , dont j'ai vu les dessins , que depuis mon retour de Naples. M. Adam , d'Edimbourg en Ecosse , m'en fit les détails : c'est un amateur des arts , & particulièrement de l'architecture , qui se propose de faire un voyage dans la Grèce & dans l'Asie mineure.

QUATRIÈME PARTIE.

I^{re} SECTION.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que de la découverte & de la manière dont on y procède ; il s'agit maintenant de faire connoître plus particulièrement les objets qui ont été découverts : je répète ici ce que j'ai déjà dit , que non-seulement je ne ferai pas mention de tout , mais que je garderai le silence sur les choses dont j'ai parlé dans mes autres ouvrages.

Je parcourrai d'abord les lieux souterrains mêmes ; & je donnerai une idée des édifices , que je comprendrai sous le nom générique de *Découvertes immobiles* (1) ; je ferai les remarques nécessaires sur ce qui concerne l'architecture : je ne négligerai ni les bâtimens les plus simples , ni

(1) L'auteur , en s'exprimant ainsi , veut dire que ces monumens sont de nature à ne pouvoir être transportés hors de place.

les

les moindres habitations ; ce que les terres ou les laves ont couvert sera mis au grand jour ; je n'omettrai rien de ce qu'il m'a été possible de savoir à l'égard des objets dont on fait le plus de mystère. Aucun des monumens les plus considérables exposés dans le cabinet de Portici, tableaux, statues, bustes & petites figures, ne m'échapperont ; j'aurai soin d'y joindre quelques inscriptions ; & après avoir parlé des meubles & ustensiles, je finirai par le détail des manuscrits qu'on a découverts. Mais avant que de commencer, je dois prévenir le lecteur que le palme de Naples, dont j'ai presque toujours suivi la mesure, est plus grand de deux pouces que le palme romain ⁽¹⁾.

Le théâtre de la ville d'Herculanum, en partant de la date de sa découverte, & eu égard à sa magnificence, est le premier & le principal des monumens qui sont restés en place. Il a dix-huit rangs de sièges ; la largeur de chacun est de quatre palmes romains, & la hauteur d'un palme : ces sièges sont taillés dans le tuf, & ne sont point formés de pierres dures, comme le prétend Martorelli. Au dessus de ces sièges s'élève un portique, sous lequel il y avoit trois autres rangs de sièges. Entre les sièges inférieurs il y a sept degrés particuliers pour la commodité des spectateurs ⁽²⁾ ; ce sont ceux qu'on appelloit *Vomitoria*. Le siège

(1) Le palme napolitain est à ceux qui assistoient aux spectacles, la facilité d'arriver à leurs

(2) C'est-à-dire, pour donner places, & celle d'en sortir.

le plus près du sol décrit un demi-cercle de soixante-deux palmes de Naples de diamètre ; l'on a supputé, en accordant un palme & demi par personne, que ce théâtre pouvoit en contenir trente mille cinq cents assises, indépendamment de ceux qui avoient leurs places dans l'arène ou la *Platea* ⁽¹⁾. Cette place intérieure étoit anciennement pavée de carreaux très-épais de marbre jaune antique ; l'on en voit encore des restes en plusieurs endroits. Les portiques pratiqués dans l'étage au dessous des sièges, étoient carrelés de marbre blanc, & la corniche qui règne autour du portique supérieur, & qui subsiste encore, est également de marbre.

Au dessus du théâtre il y avoit un Quadrigé, c'est-à-dire, un char attelé de quatre chevaux : la figure placée dans le char étoit de grandeur naturelle : ce monument étoit de bronze doré ; & l'on voit encore la base de marbre blanc sur laquelle il étoit assis. Quelques personnes assurent qu'au lieu d'un char à quatre chevaux il y en avoit trois à deux chevaux chacun : variété dans les rapports qui prouve le peu d'intelligence & de soin de ceux qui ont conduit cette fouille. Ces ouvrages de sculpture, comme on le croira sans peine, avoient été renversés par la lave, écrasés & mutilés ; cependant quand on les a découverts, toutes les pièces en existoient encore. Mais, de

(1) C'est la partie que Vitruve appelle la *Scenae Frons* à celle que nous appelons dans nos théâtres le *Parterre*.

quelle façon s'est-on conduit lorsqu'on a recueilli ces précieux débris ? On les mit pêle-mêle sur un chariot , qui les transporta à Naples ; on les déchargea dans la cour du château, où ils furent jetés indistinctement dans un coin. Ce métal demeura longtemps dans cet endroit regardé comme de la vieille ferraille ; ce ne fut que lorsqu'on se fût aperçu que plusieurs morceaux manquoient , pour avoir été dérobés , qu'on résolut de mettre en honneur ce qui en restoit ; & voici en quoi l'on fit consister cet honneur : on fondit une grande partie du métal pour former en grand les deux bustes du Roi & de la Reine. Je devine aisément quel a été le sort de ces deux morceaux qu'on ne m'a point montrés , & qui sont en effet devenus invisibles ; l'on eut soin de les mettre à l'écart lorsqu'on commença à rougir d'une négligence vraiment impardonnable. Les restes du char , des chevaux & de la figure , furent enfin envoyés à Portici , & placés dans les souterrains du château , pour être entièrement soustraits aux yeux du public. Longtemps après , l'inspecteur du cabinet proposa de composer au moins un cheval des pièces qui subsistoient encore : on y consentit. Des fondeurs qu'on avoit fait venir de Rome pour des travaux de ce genre , furent employés à cette opération ; mais on ne put trouver toutes les pièces nécessaires pour composer un seul cheval ; l'on fut obligé de fondre

de nouveau ce qui pouvoit manquer, & l'on est parvenu à former un assez beau cheval, qui a été placé dans la cour intérieure du cabinet : on lit sur son piédestal de marbre, l'inscription suivante en lettres de bronze doré, de la composition du célèbre Mazocchi :

EX QUADRIGA. AENEA
SPLENDIDISSIMA
CUM. SUIS. JUGALIBUS
COMMINUTA. AC. DISSIPATA
SUPERSTES. ECCE. EGO. UNUS.
RESTO.
NONNISI. REGIA. CURA.
REPOSITIS. APTE. SEXCENTIS
IN. QUAE. VESUVIUS. ME.
ASBYRTI. INSTAR.
DISCERPSE-
RAT.
MEMBRIS.

On pourroit critiquer le mot *SEXCENTIS*, qui est employé pour désigner un nombre indéterminé, mais qui est ici trop étendu, car il n'y avoit certainement pas cent morceaux. On pourroit aussi reprendre la métaphore *INSTAR ABSYRTI* : elle est ici superflue, & même elle n'est point admise dans le style lapidaire ; d'ailleurs l'inversion des mots depuis *Sexcentis* jusqu'à *Membris* est trop hardie & trop poétique.

Ce cheval, bien ou mal rapetassé, paroïssoit d'abord être d'un seul jet ; mais comme il est bien difficile de marier une nouvelle fonte avec un fragment de métal anciennement cassé, les

assemblages n'ont point tenu ; il s'y est fait des ouvertures dans les joints ; de façon qu'une grande pluie étant tombée dans le mois de mars 1759 , (j'étois alors sur les lieux ,) l'eau pénétra par les joints entr'ouverts, & le cheval devint hydropique. On chercha tous les moyens de cacher au public la honte d'une réparation si mal-adroitement faite, on ferma la cour du cabinet pendant trois jours qu'on employa à retirer l'eau qui s'étoit introduite dans le ventre du cheval. Il est demeuré à sa place sans avoir reçu aucun autre secours, qu'il auroit été difficile de lui administrer. Telle est l'histoire du char à quatre chevaux de bronze doré, qui étoit originairement placé sur le sommet du théâtre d'Herculanum.

On voyoit un temple de forme ronde auprès du théâtre, & l'on croit qu'il étoit consacré à Hercule : on a enlevé de dessus les murs intérieurs de ce temple les plus grandes peintures qui se trouvent gravées dans le premier volume (1). Une des principales représente Thésée, à qui les jeunes garçons & les jeunes filles d'Athènes baissent les mains à son retour de Crète, après qu'il eut tué le Minotaure ; & ce morceau donne exactement le trait circulaire que décrivait, par son plan, le mur sur lequel la peinture étoit appliquée. Les

(1) Ce premier volume est celui mière partie des peintures d'Herculanum, qui a été publié par ordre du roi d'Espagne, & qui contient la pre-

autres sujets sont, la naissance de Téléphus, Chiron & Achille, Pan & Olympus.

Le théâtre & le temple faisoient partie de la place publique de la ville, où l'on a trouvé les statues équestres du vieux & du jeune Nonius Balbus : cette dernière statue étant la mieux conservée, a été la première que l'on a réparée & que l'on a posée dans le vestibule du palais du roi, sous un châssis de verre. On a placé l'autre statue équestre vis-à-vis de celle-ci ; mais le lieu qu'elle occupe, n'est pas encore entièrement achevé de bâtir. La gravure d'une de ces deux statues, quoique destinée de mémoire, telle qu'on la voit dans les *Symbolæ litterariæ* de Gori, en présente une idée assez juste.

Il y avoit près de cette place publique une villa ou maison de campagne, avec un jardin qui en dépendoit, & cette maison s'étendoit jusqu'à la mer. C'est là qu'ont été trouvés les manuscrits dont il sera parlé dans la suite, & qu'on a pareillement découvert les bustes de marbre placés dans les anti-chambres de la feue reine, & quelques belles statues de femmes en bronze. Il faut remarquer qu'en général les bâtimens de cette maison de campagne, ainsi que ceux de plusieurs habitations de particuliers de ce canton & des environs, n'ont jamais eu qu'un étage. Cette maison de campagne renfermoit une grande pièce d'eau, longue de deux cents cinquante-deux palmes

de Naples , & large de vingt-sept , dont les deux extrémités se terminoient en portion de cercle. A l'entour de cet étang , il y avoit ce que nous nommons des compartimens ⁽¹⁾ de jardin ; & il régnoit tout le long de l'enceinte un rang de colonnes de brique , revêtue d'une couche de stuc , au nombre de vingt-deux sur le côté le plus long , & de dix dans la largeur. Ces colonnes portoient des solives appuyées par un bout sur le mur de clôture du jardin , ce qui formoit une feuillée ou berceau autour de l'étang ⁽²⁾. On trouvoit sous cet abri des cabinets ⁽³⁾ de formes différentes , soit pour la conversation , soit pour prendre le bain : les uns en demi-cercle , les autres carrés par leur plan ; & les bustes , ainsi que les figures de femmes en bronze , dont j'ai parlé , étoient placés alternativement entre les colonnes. Un canal d'une médiocre largeur circuloit le long de la muraille du jardin , & une longue allée conduisoit au dehors à un cabinet ou pavillon d'été de forme ronde , & percé de toutes parts , lequel s'élevoit de vingt-cinq palmes de Naples au dessus du niveau de la mer : au

(1) L'auteur veut sans doute parler de parterres ou de bosquets.

(2) Les anciens mettoient volontiers de ces sortes de berceaux dans leurs jardins. Le second volume des peintures d'Herculanum , qui a paru en 1760 , en fournit plus d'un exemple ; l'on en trou-

vera pareillement des représentations dans la trentième planche des peintures du tombeau des Nafoni.

(3) La disposition & la figure de ces pièces quadre avec celles des bâtimens employés aux mêmes usages dans les anciens thermes à Rome.

sortir de la longue allée on montoit quatre marches, & l'on parvenoit ensuite au pavillon où l'on a trouvé ce beau pavé de marbre d'Afrique & de jaune antique que j'ai déjà annoncé, & dont je parlerai encore lorsque je décrirai la seconde chambre du cabinet de Portici, dans laquelle il est actuellement placé. Vingt-deux bandes formant autant de cercles qui diminuent de diamètre à mesure qu'ils approchent du centre, où l'on voit une grande rose, en dessinent le compartiment, & il a vingt-quatre palmes romains de diamètre. Lorsqu'on l'a découvert, il étoit entouré d'une bordure de marbre blanc, dont la largeur étoit d'un palme & demi de Naples, & qui failloit presque d'un demi-palme au dessus du sol. Cet ouvrage, comme je l'ai dit plus haut ⁽¹⁾, étoit couvert de laves du Vésuve, de l'épaisseur de cent deux palmes de Naples. Il y avoit dans le voisinage, & toujours dépendant de la même maison de campagne, (on me l'a du moins rapporté ainsi) une petite chambre, ne recevant aucun jour, dont l'étendue étoit d'environ cinq palmes en tous sens, & la hauteur de douze. La peinture qu'on en a enlevée, & où sont représentés des serpens, pourroit faire croire que ce lieu étoit destiné aux mystères superstitieux d'Eleusis; & ce qui rend cette conjecture plus vraisemblable, est un très-beau trépied de bronze qui s'y est

(1) Page 34.

trouvé. On n'a découvert jusqu'à présent aucun autre édifice considérable à Herculanum.

Quant aux monumens du même genre que présente la ville de Pompeii, je me bornerai à un petit temple ou chapelle quarrée, que l'on découvrit en 1761. Ce temple étoit dépendant d'une grande maison de campagne ou villa. Le fronton chargé de différentes sortes de feuillages, en étoit porté sur quatre colonnes maçonnées & enduites de stuc, dont le diamètre étoit d'environ un palme & demi, & la hauteur de sept palmes sept pouces, & dont le fust étoit orné de cannelures. On en voit une dans la cour du cabinet de Portici. Le temple étoit élevé de deux marches; & dans l'entre-colonnement du milieu, qui étoit beaucoup plus large que les autres, il y avoit intérieurement trois autres marches circulaires qui conduisoient au pavé du temple, & qui faisoient que cet entre-colonnement s'élevoit de la hauteur des trois marches au dessus du plan des colonnes: ces marches étoient revêtues de carreaux d'un marbre commun, appelé *Cipolino*. On trouva dans l'intérieur de ce petit temple une Diane, de travail étrusque, placée sur un piédestal également de marbre. Devant le temple, vers l'angle sur la droite, il y avoit un autre temple rond; de l'autre côté un puits; & vis-à-vis du temple, une citerne, dans les encoignures de laquelle on avoit ménagé quatre puits, ou plutôt des ouvertures pour puiser

l'eau plus commodément. Le seul bâtiment à deux étages qu'on ait trouvé , depuis qu'on travaille aux fouilles , est dans ce lieu , & on peut le voir maintenant à découvert. J'étois dans cet endroit au mois de février 1762 avec l'inspecteur du cabinet , lorsque les ouvriers dégageoient une chambre remplie de peintures , & qu'ils étoient occupés à décombrer une espèce de buffet couvert de marbre. L'on y a trouvé un cadran solaire.

On a découvert à Gragnano , qui est l'ancienne Stabia , une villa ou maison de campagne , qui ressembloit assez à celle d'Herculanum. Au milieu du jardin étoit pareillement une pièce d'eau divisée en quatre parties égales , communiquant entre elles par autant de petits ponts chacun d'une arche. Autour de la place , on voyoit sur l'un des côtés dix compartimens ; sur l'autre côté dix cabinets pour converser ou pour se baigner , tantôt de forme hémicycle , & tantôt carrée , lesquels se suivoient alternativement , ainsi qu'à Herculanum. Les uns & les autres , tant les cabinets que les compartimens de parterre , étoient accompagnés d'un berceau construit de la même manière que celui dont j'ai parlé , & porté sur le devant par des colonnes semblables. Le jardin étoit environné d'un canal , tant en dedans que hors du mur de clôture : il servoit , selon les apparences , à conserver l'eau de pluie , car on ne trouve ici aucuns vestiges d'aqueducs , & dans

cette contrée on ne faisoit sans doute usage que de l'eau de pluie ; ce qui le confirme , c'est qu'on a trouvé dans l'*Atrium* ou vestibule de cette maison de campagne une grande citerne. L'énorme réservoir d'eau , nommé *Piscina mirabilis* , lequel étoit destiné pour le service de la flotte romaine près de Misenum , se remplissoit d'eau de pluie que les soldats y venoient chercher , pour la transporter sur les vaisseaux , comme on peut le conjecturer par l'inspection de quelques tuyaux qui se trouvent en haut , & par lesquels on faisoit probablement passer l'eau. Ce réservoir souterrain est porté par des piliers à égales distances les uns des autres , & qui forment cinq galeries voûtées , dont chacune a treize palmes romains de largeur.

Quant aux différentes curiosités qui se conservent dans le cabinet de Portici , on peut les diviser en deux classes. La première contiendra les objets relatifs aux arts , & les divers ustensiles ; & la seconde , les manuscrits. Les tableaux par lesquels je ferai commencer ma notice , sont actuellement au nombre de plus de mille , tant grands que petits. Ils sont tous encadrés sous des verres ; & quelques-uns des plus grands , comme le Thésée , le Téléphus , le Chiron & d'autres , sont enfermés sous des châssis vitrés. La plupart sont peints en détrempe , ainsi qu'en ont averti les savans qui en ont donné la description ; un petit nombre

est à fresque. Mais comme on croyoit dans le commencement que toutes les peintures sur les murailles étoient exécutées de cette dernière manière, c'est-à-dire, à fresque, & que personne n'avoit mis la chose en doute, on n'examina pas les différences qui se trouvoient dans leur exécution. Un homme se présenta pour lors avec un vernis, qui devoit, disoit-il, conserver ces peintures : on en couvrit toutes celles qui avoient été découvertes ; de sorte qu'il n'est plus possible de distinguer la manière & les procédés que les anciens artistes ont employés en les exécutant. Les plus belles de ces peintures représentent des danseuses & des centaures : leur proportion est d'environ un empan ; elles sont peintes sur un fond noir, & ne peuvent être attribuées qu'à un grand maître, car elles sont aussi légères que la pensée, belles comme si elles avoient été tracées par la main des Graces. Les peintures dignes de tenir un second rang, & qui peuvent même marcher de pair avec celles des danseuses, sont deux morceaux qui faisoient pendans, & dont les figures sont un peu plus grandes que les précédentes (1). On voit dans l'un de ces morceaux un jeune satyre, qui veut donner un baiser à une jeune nymphe, & dans l'autre un vieux faune amoureux d'un hermaphrodite. On ne peut rien imaginer de plus voluptueux, ni qui soit

(1) Pitt. Ercol. tom. j, tav. 15. 16.

peint avec plus d'art. On trouve encore nombre de tableaux de fleurs & de fruits ; & dans ce genre de peinture on ne voit rien de plus accompli.

Si dans une ville telle qu'Herculanum, & sur les murailles des maisons, il y avoit des morceaux de cette distinction, nous pouvons imaginer à quel point de perfection cet art étoit parvenu dans les temps brillans de la Grèce. Quatre tableaux, qui à la vérité ont été découverts à Stabia, mais qui n'ont pas été peints sur le lieu, nous en fournissent une preuve convaincante. Ces morceaux furent trouvés posés deux à deux l'un contre l'autre, la face en dedans, & appuyés contre le mur, sur le plancher d'un appartement de la maison de campagne dont j'ai parlé plus haut ; ce qui peut nous faire conjecturer qu'ils ont été coupés & enlevés d'ailleurs, peut-être de la Grèce, pour être encastrés dans les murs de cet appartement, ce qui auroit été fait si l'éruption du Vésuve n'y eût mis empêchement. Cette importante découverte a été faite vers la fin de l'année 1761. Les figures de ces tableaux ont environ un palme & demi : elles sont peintes avec un soin infini, & supérieures en cette partie à tout ce qui a été découvert jusqu'à présent. Ces quatre morceaux sont environnés de bordures de diverses couleurs. Malheureusement deux de ces tableaux sont brisés, & par conséquent

un peu endommagés. Je les ai décrits, & j'en ai donné le détail dans mon Histoire de l'Art chez les Anciens.

C'est ici le lieu d'avertir que tous les tableaux peints sur des parties de murs, qui de l'Italie ont passé au-delà des Alpes, soit en Angleterre, soit en France ou en Allemagne, ne doivent être regardés que comme des pièces supposées. M. le comte de Caylus en a fait graver un, & l'a donné comme une ancienne peinture, dans ses collections d'antiquités, parce qu'on le lui avoit vendu pour un morceau trouvé à Herculanium (1). On a trompé le margrave de Bareith pendant son séjour à Rome, en lui faisant acheter plusieurs de ces tableaux : j'ai su depuis que plusieurs princes d'Allemagne avoient été également les dupes de ces mauvais ouvrages, car tous ces tableaux ont été faits à Rome par *Joseph Guerra*, peintre vénitien, très-médiocre dans son art, qui mourut l'année dernière. Il n'est point étonnant que des étrangers aient été séduits par ces peintures, puisqu'un très-habile antiquaire, dont le savoir est fort étendu, le père Contucci, jésuite, directeur des études & du cabinet dans le collège romain, avoit acheté plus de quarante de ces morceaux, qu'il regardoit comme des trésors ap-

(1) M. le comte de Caylus n'a rien fait graver de semblable, & bien loin de s'être laissé tromper, il a peut-être été le premier à parler de l'imposture de *Guerra*. Voyez ce qu'il a écrit sur ce sujet dans le tome iv de son recueil d'antiquités, page 220.

portés de Sicile , & même de Palmyre : on avoit même eu le soin d'envoyer plusieurs de ces tableaux à Naples , d'où on les avoit fait revenir à Rome pour accréditer davantage la fourberie. On avoit apposé sur quelques-uns de ces morceaux des caractères qui n'ont de conformité avec aucune langue connue : on auroit peut-être trouvé un second Kirker pour les expliquer, si l'imposture n'eût pas été découverte. Les gens de goût , instruits dans l'art & versés dans les antiquités , qui examineront avec attention ces tableaux , reconnoîtront aisément la supposition ; car le sieur Guerra n'a pas montré la moindre connoissance des usages , des coutumes , ni des manières des anciens ; on s'apperçoit aisément qu'il a composé ses tableaux en ignorant , & qu'il a tiré tout de sa tête : en sorte que si un seul de ses sujets avoit pu être antique , tout le système des connoissances de l'antiquité eût été renversé. Dans le nombre de ces tableaux , qui appartiennent aux jésuites , on voit Epaminondas emporté de la bataille de Mantinée ; Guerra a représenté ce général avec une armure de fer complete , & telle que nos chevaliers la portoient dans les tournois. Dans un autre tableau , on voit un combat d'animaux , représenté dans un amphithéâtre ; & le préteur ou l'empereur qui y préside , a le bras appuyé sur la garde d'une épée nue , semblable à celles qui étoient en usage lors de la guerre de trente

ans ⁽¹⁾. Ce fauffaire faisoit confister le génie dans la représentation de Priapes d'une grosseur énorme ; & l'expression de la beauté , dans un allongement qu'il donnoit à ses figures , & qui les rendoit comparables à des fuseaux. Ce travail fut reconnu généralement à Rome pour ce qu'il étoit ; cependant un Anglois y fut encore trompé il y a deux ans , & donna six cents écus de quelques-unes de ces peintures.

A la suite des tableaux , je dois faire mention des plus belles statues , des bustes les plus remarquables & de quelques petites figures. Outre les deux statues équestres de marbre , il y a deux figures de femmes de grandeur naturelle , qui méritent d'être remarquées par la beauté de leur draperie : elles sont placées dans la galerie. On voit dans la cour du cabinet la mère de Nonius Balbus ; c'est ce qu'on apprend par l'inscription bien conservée de son piédestal ; une partie de sa draperie ou de son manteau est jetée sur sa tête ; cette draperie , pour coiffer la figure avec grace , s'élève en pointe au dessus du front : on peut remarquer la même chose sur la tête de la tragédie , dans le bas-relief représentant l'apothéose d'Homère , qui se conserve au palais Colone à Rome. Une telle minutie ne méritoit pas d'être relevée ; & je l'aurois passée sous silence ,

(1) C'est-à-dire , la guerre qui a duré trente ans en Allemagne , & qui a été terminée par la paix de Westphalie en 1648. L'on portoit alors des épées dont la garde étoit d'une grandeur démesurée.

si Cuper ⁽¹⁾ n'avoit regardé cette plissure pincée comme quelque chose de singulier, & s'il n'avoit cru y trouver ce que les Grecs nommoient *ὄγκος*, coiffure de cheveux qui s'élève au dessus du front dans les masques tragiques de l'un & de l'autre sexe. Le dessin qu'il a fait graver l'a induit en erreur; car cette pointe n'est pas si élevée sur le marbre, & elle n'est pas non plus formée par un pli, comme il l'a représentée. On voit encore une Pallas de grandeur naturelle, & qui prime sur toutes les autres statues de marbre: selon toutes les apparences elle n'a pas été faite en Italie; je la crois plus ancienne, & du temps des premiers Grecs, ou peu s'en faut. Pour preuve de ce que j'avance, je dirai que le visage de cette figure a un certain caractère de rudesse, & que les plis de son habillement sont roides, & forment comme des tuyaux parallèles. L'attribut le plus remarquable est son égide attachée au cou, & ensuite jetée sur le bras pour tenir lieu de bouclier à la divinité, peut-être dans le combat contre les Titans, d'autant que Pallas est ici représentée comme en action de courir; elle élève le bras droit comme pour lancer un javelot. On a aussi trouvé à Pompeii, dans le petit temple dont j'ai parlé plus haut, une Diane qui certainement est étrusque. J'en ai fait une description amplement détaillée dans mon Histoire de l'Art chez les anciens.

(1) *Apotheos. Hom. p. 81 & seq.*

Jusqu'à présent l'on n'a découvert, en ouvrages égyptiens, qu'une petite figure d'homme, de granit noir à petits grains, avec le boisseau ou *modium* sur la tête; la figure, y comprise sa base antique, a trois palmes & trois pouces romains: elle pose sur un socle rond pris dans la même pierre, & dont le diamètre est de deux palmes sept pouces.

Vous vous appellerez ici, Monsieur, que dans l'ordre du roi dont j'étois porteur, & qui me procuroit une entrée particulière dans le cabinet, cette grace ne m'étoit accordée que pour ce qu'il étoit permis de voir. Je ne demandai point l'explication de cette restriction; je compris aisément qu'on en avoit voulu excepter les antiquités placées dans les souterrains du château, & singulièrement une figure obscène qui y est reléguée. Mais ayant acquis la confiance de l'inspecteur, je suis parvenu à voir les curiosités conservées sous les voûtes, à l'exception toutefois de la figure pour laquelle il faut un ordre écrit de la propre main du roi; & cet ordre n'ayant encore été sollicité par personne, je ne crus pas devoir être le premier à faire une pareille demande. Cet ouvrage en marbre représente un satyre avec une chèvre, & la figure est de la grandeur d'environ trois palmes romains: on dit qu'elle est merveilleusement bien travaillée. Dès qu'on l'eut déterrée, on l'envoya bien enveloppée au roi,

qui étoit alors avec la cour à Caserte ; & sur le champ elle fut renvoyée , avec les mêmes précautions , pour être remise à la garde de Joseph Canart , sculpteur du roi à Portici , avec une défense expresse de la laisser voir à personne. Ainsi quelques Anglois qui se vantent d'avoir vu ce morceau , en imposent.

Les plus grandes statues en bronze représentent des empereurs & des impératrices , & il n'en est aucune qui ne soit au dessus de la grandeur naturelle ; mais elles sont d'un travail médiocre , & ne présentent de remarquable que l'anneau que l'on voit au doigt annulaire de la main droite de quelques-uns des empereurs , & sur lequel est gravé un bâton augural (*Lituus*). Les plus belles statues que l'on trouve ensuite sont au nombre de six , & représentent des femmes , en partie de grandeur naturelle , en partie plus petites ; elles sont l'ornement de l'escalier qui conduit au cabinet : trois statues d'hommes de grandeur naturelle , sont placées dans le cabinet même ; elles représentent un vieux Silène , un jeune Satyre & un Mercure. Les figures de femmes sont celles qui anciennement étoient placées dans le jardin de la villa d'Herculanum , & qui étoient rangées alternativement avec les bustes de marbre autour de la grande pièce d'eau : elles sont drapées , presque sans action , & n'ont aucuns attributs qui puissent permettre de leur donner un

nom certain ; en un mot , elles ne présentent aucun objet déterminé , quoique toutes portent un diadème. On en voit une qui semble vouloir détacher le manteau court qu'elle porte sur son épaule , ou l'attacher à un bouton ; une autre tient ses cheveux ; une troisième soulève un peu sa robe , comme si elle se préparoit à danser. Le Silène est couché sur une outre , sur laquelle est étendue une peau de lion ; les doigts de sa main droite sont disposés comme s'il vouloit les faire claquer ; & telle étoit la statue de Sardanapale. Le jeune Satyre est assis & endormi , de sorte que l'un de ses bras est pendant. Mais la statue de Mercure , celle que l'on a trouvée la dernière , est la plus excellente de toutes. Ce dieu est pareillement assis ; & ce qu'il y a de particulier , ce sont ses ailes : elles sont attachées aux pieds , de façon que l'attache des courroies se trouve sous la plante du pied en forme d'une rose aplatie , comme si l'on eût voulu marquer que ce dieu n'est pas fait pour marcher , mais pour voler.

Les bustes sont en partie de marbre & en partie de bronze : les premiers sont tous de grandeur naturelle , & ne sont pas encore dans le cabinet , mais dans une antichambre de la feue reine , où on les a laissés pour ne pas frustrer le concierge de ses petits profits. Les plus remarquables sont un Archimède , avec une barbe courte & frisée :

son nom y avoit été anciennement écrit avec une couleur noire ou de l'encre, & il y a cinq ans qu'on en lisoit encore les cinq premières lettres, *APXIM* ; mais à présent elles sont totalement effacées à force d'avoir été touchées. Le nom étoit aussi écrit sur un autre buste d'homme : on y distinguoit avec peine ces trois lettres *ΑΘΗ* ; mais aujourd'hui il n'en reste plus aucune trace. Une autre tête d'homme a la barbe retroussée & nouée sous le menton ; singularité qui se remarque à une tête placée dans les galeries du Capitole à Rome. Parmi les bustes de femmes on voit une belle Agrippine l'aînée ; elle porte autour de ses cheveux une couronne, qui paroît composée de perles oblongues.

Les bustes de bronze sont de différentes proportions ; les uns de grandeur naturelle, d'autres au dessus ; quelques-uns d'une grandeur moyenne, & d'autres encore au dessous : mais dans ces différentes espèces, sur-tout dans la première, ce cabinet l'emporte sur tous ceux qui existent. Dans le nombre des grandes têtes, il s'en trouve six singulièrement remarquables, sur-tout les trois premières, à cause du travail des cheveux, dont les boucles ont été soudées & ajoutées après coup. L'une de ces têtes, & la plus ancienne (car elle porte tous les caractères de la plus haute antiquité), a cinquante boucles annelées, comme si elles étoient formées par un fil d'archal de la grosseur

d'une plume à écrire : la seconde a soixante-huit boucles , mais qui sont applaties , & ressemblent à une bande étroite de papier qu'on auroit roulée avec les doigts , & ensuite tirée pour l'allonger ; les boucles qui se trouvent derrière le cou , ont douze révolutions. Ces deux têtes représentent de jeunes héros sans barbe ; mais les boucles de la chevelure de la troisième tête , qui porte une longue barbe , ne sont soudées que sur les côtés. Cette tête mérite sur-tout d'être admirée pour l'exécution , comme étant infiniment supérieure à celle de tous nos artistes ; c'est un des plus parfaits ouvrages qui soient au monde , & je puis assurer qu'en aucun genre on ne peut rien voir de plus exquis. On lui donne le nom de *Platon* , mais je la croirois plutôt une tête idéale. Le quatrième buste est celui de Sénèque : il nous reste plusieurs portraits en marbre de ce philosophe , & un entr'autres qui est dans la vigne de Médicis à Rome , & qui avoit toujours été regardé comme le plus parfait ; mais celui-ci lui est infiniment supérieur ; on pourroit même avancer que l'art qui brille dans ce morceau est inimitable. Pline assuroit cependant que la sculpture en bronze avoit infiniment dégénéré sous le règne de Néron. Les deux autres bustes sont d'une forme très-ancienne : ils ont deux barres ou anses mobiles de métal , placées en faillie sur les côtés , pour pouvoir plus aisément en faire le transport. L'un de ces bustes

représente un jeune héros, & l'autre une femme; ils paroissent tous deux l'ouvrage du même maître: le premier porte le nom de l'artiste (1):

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΡΧΙΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ
ΕΠΟΗΣΕ

» Apollonius, fils d'Archias, d'Athènes, l'a fait. « J'estime que l'un & l'autre buste ont été faits dans le temps que les arts florissoient le plus dans la Grèce; & quant à la façon dont est formé le mot ΕΠΟΗΣΕ, qu'il me soit permis de renvoyer à ce que j'en ai dit dans mon Histoire de l'Art chez les anciens. Martorelli (2) croit trouver dans la tête de ce héros l'image d'Alcibiade: & pourquoi? parce que l'artiste est Athénien. M. Bajardi (3), prélat romain & archevêque *in partibus*, n'est pas mieux fondé à chercher dans cette tête un jeune Romain, & dans le buste de la femme une dame romaine.

Dans le nombre des petits bustes, il y en a plusieurs que le nom des personnages qu'ils représentent rend recommandables. Tel est un Epicure parfaitement semblable à celui du Capitole; un Hermachus (ΕΡΜΑΧΟΣ) qui a succédé immédiatement à Epicure, & un Zénion avec son

(1) Suivant ce que M. Winkelmann dit dans sa relation sur les nouvelles découvertes d'Herculanum, le nom grec d'Apollonius doit être écrit de suite sur

une seule ligne, & non sur trois comme il l'est ici.

(2) *Thec. Calamar.* p. 426.

(3) *Catal. des Monum. d'Herculanum*, p. 169. 178.

nom. On doit sur-tout remarquer deux bustes de Démosthène ; le plus petit porte son nom, & l'on en trouvera la représentation à la fin de cette lettre : je l'ai fait graver pour faire connoître que la tête d'un jeune homme sans barbe, accompagnée du nom de Démosthène, & représentée sur un bas-relief trouvé en Espagne, ne peut être celle de l'orateur athénien, quoi qu'en disent Fulvius Urfinus & quelques autres antiquaires : Démosthène n'a pu jouir de quelque célébrité avant d'avoir eu de la barbe.

Indépendamment de ces bustes, on trouve dans les magasins du cabinet une grande quantité de petits bustes en bas-relief, appliqués sur des champs ronds, comme le seroit celui d'un bouclier ; ces bustes, par le moyen d'un crampon qui y étoit scellé, pouvoient être attachés contre un mur, ou en quelqu'autre endroit ; & c'est cette sorte de bustes que leur ressemblance avec la figure d'un bouclier faisoit appeler *Clupeum* ⁽¹⁾ : on en trouve qui représentent des têtes d'empereurs & d'impératrices ; & l'on en voit deux entr'autres, mais en marbre & de grandeur naturelle, dans la vigne Altieri, & un dans le Capitole à Rome.

Il y auroit autant de choses à dire sur les petites figures que sur les statues, sur-tout par rapport aux anciens usages, à la forme des vêtemens &

(1) Voyez Winckelmann, Desc. des pier. grav. du cab. de Stofch.

aux parures. Mais comme cette discussion demanderoit un temps que peu d'étrangers peuvent donner, je renvoie le lecteur au quatrième chapitre de mon Histoire de l'Art chez les anciens, si souvent citée, me contentant de faire mention de quelques figures qui frappent davantage la vue. La plus belle & la plus grande de ces figures, & l'une de celles qui ont été découvertes en dernier lieu, est un Alexandre à cheval : il manque un bras à la figure, & au cheval deux jambes ; mais ce dommage peut aisément se réparer. Le cheval & la figure ont environ deux palmes & demi de hauteur : cet ouvrage ne cède pour l'invention, ni pour l'excellence du travail, à aucun des autres monumens. Les yeux du cheval, aussi bien que ceux de la figure, sont incrustés en argent, & la bride est de même métal ; le piédestal sur lequel le cheval étoit placé, existe encore. Un autre de pareille grandeur, mais sans la figure du cavalier qui est perdue, fait le pendant du précédent, & ne lui cède point en beauté. L'un & l'autre de ces chevaux ont les crins coupés, & la direction de leur marche est diagonale. En général, ces morceaux n'étant pas encore réparés, on ne les montre point. Parmi les figures qu'on fait remarquer aux étrangers, on distingue sur-tout une petite Pallas & une Vénus, chacune de la hauteur d'un palme ou environ. La première tient une patère de la main droite, & sa lance

de la gauche : les ongles des mains & des pieds, les boucles de son casque, & une bande sur le bord de son vêtement, sont incrustés en argent avec beaucoup d'art. La Vénus a des brasselets d'or à ses bras & à ses jambes, formés avec des filets de ce métal ; elle est debout, & elle élève la jambe gauche comme si elle venoit d'y attacher sa chaussure, ou qu'elle voulût la détacher. On doit aussi remarquer une représentation tournée en ridicule, ou, si l'on veut, une parodie d'Enée portant Anchise sur ses épaules, & tenant le petit Ascagne par la main : ces trois figures ont des têtes d'âne ; & auprès du groupe se trouve un âne qui n'a pas un pouce de hauteur : il est debout sur ses pieds de derrière, & couvert d'un manteau d'argent. Les amateurs & les connoisseurs de l'art distinguent, dans le nombre de ces petites figures, un Priape qui est d'un travail vraiment digne de toute leur attention. Il n'est que de la longueur d'un doigt ; mais il est exécuté avec tant d'art, qu'on pourroit le regarder comme une étude d'anatomie si précise, que Michel-Ange, tout grand anatomiste qu'il étoit, n'a rien exécuté de plus savant : les dessins de ce grand homme, conservés dans le cabinet de M. le cardinal Alexandre Albani, prouvent seuls combien il étoit profond dans cette partie de son art. Ce Priape paroît faire une espèce de geste fort ordinaire aux Italiens,

mais entièrement inconnu aux Allemands : conséquemment j'aurai peine à leur faire entendre la description que j'en vais faire. Cette figure tire en en-bas la paupière inférieure avec l'index de la main droite, appuyée sur l'os de la joue, tandis que la tête est penchée du même côté. Il faut que ce geste fût employé par les pantomimes des anciens , & qu'il eût différentes significations expressives. Celui qui le faisoit garroit le silence , & sembloit vouloir dire , dans ce langage muet : méfie-toi de lui , il est fin , il en fait plus que toi ; ou bien : il croit me prendre pour dupe , & je l'ai attrappé ; ou bien enfin : tu t'adresses bien ! tu as bien trouvé ton homme ! De la main gauche la même figure fait ce que les Italiens nomment *Far la fica*, geste obscène qui consiste à placer le pouce entre l'index & le doigt du milieu , de façon qu'on croit voir le bout de la langue sortant entre les deux lèvres ; & cette disposition des doigts s'appelle aussi *Far castagne*, par allusion à la fente qu'on fait à l'écorce des châtaignes avant que de les rôtir. On montre au même cabinet un membre viril ou Priape , de bronze , accolé avec une petite main faisant le même geste. Ces sortes de mains se trouvent fréquemment dans les cabinets ; & l'on fait qu'elles tenoient lieu d'amulettes chez les anciens , où , ce qui est la même chose , qu'on les portoit comme des préservatifs contre les

charmes, les mauvais regards & les enchantemens. Quelque ridicule que fût cette pratique superstitieuse, elle ne s'en est pas moins conservée jusqu'à présent dans le bas peuple du royaume de Naples. L'on m'a fait voir plusieurs de ces Priapes, que des gens ont la simplicité de porter au bras ou sur la poitrine. Le plus souvent ils attachent à leur bras une demi-lune d'argent, que le peuple appelle *Luna pezzura*, c'est-à-dire, Lune pointue, & qu'ils regardent comme un préservatif contre l'épilepsie ; mais il faut que cette lune ait été fabriquée de l'aumône qu'on a recueillie soi-même, & qu'on la porte ensuite à un prêtre qui la bénit. Cet abus est connu, cependant on le tolère. Il se pourroit que le grand nombre de demi-lunes d'argent qui se trouvent dans le cabinet de Portici, aient eu le même objet de superstition. Les Athéniens les portoient au cuir du talon de leurs chaussures sous la cheville du pied.

Dans le nombre des Priapes, on en voit avec des aîles & avec des clochettes pendues à des chaînes entrelassées, & souvent la partie postérieure est terminée par la croupe d'un lion qui se gratte avec sa patte gauche, comme font les pigeons sous leur aîle quand ils sont en amour, & pour s'exciter, dit-on, à la volupté. Les clochettes sont de métal, montées en argent ; apparemment que leur son devoit produire un effet

à peu près semblable à celui des clochettes ⁽¹⁾ qui se mettoient sur les boucliers des anciens ; ici elles étoient faites pour inspirer de la terreur, & là elles avoient pour objet d'éloigner les mauvais génies. Les clochettes entroient aussi dans les habillemens de ceux ⁽²⁾ qui étoient initiés aux mystères de Bacchus.

Je ne dois pas négliger d'avertir que le plus grand nombre des ouvrages de bronze que l'on voit dans le cabinet, ont été restaurés, & que, pour y parvenir, il a fallu les mettre au feu, ce qui leur a fait perdre leur rouille antique & respectable, cette pellicule verdâtre, qui en italien est désignée par le mot *Patina*. Il est vrai qu'on leur a fait prendre une pareille couleur verdâtre & factice, mais qui ne rend point l'ancienne *Patina*, & qui même fait un très-mauvais effet sur quelques têtes. Témoin celle du beau Mercure, qu'on dit avoir été trouvée en mille morceaux, c'est-à-dire, extrêmement délabrée. La moindre nouvelle soudure, en pareil cas, fait détacher du bronze ancien, une première pellicule ; il s'y forme des gales ou des croûtes ; & quand on veut rétablir la couleur & le teint ⁽³⁾ de l'antique, on ne fait qu'un travail raboteux, tout-à-fait désagréable à voir. Les incrustations d'argent ont demandé les mêmes réparations.

(1) *Æschyl. Sept. cont. Theb. vers. 391.*

(2) Vid. *Defer. des pier. gr. du cab. de Stofsch.*

(3) L'auteur veut exprimer la superficie unie qui, dans un bronze, imite celle de la peau.

J'en suis aux inscriptions que j'ai promis de donner, & je vais en citer particulièrement deux : la première n'a jamais été publiée ; la seconde est rapportée par Martorelli dans son livre dont j'ai souvent fait mention , mais qu'il n'est pas permis de consulter , même aux Napolitains. La première étoit placée sur la muraille d'une maison , d'où elle a été entièrement détachée , & portée dans le cabinet des anciens tableaux. Cette inscription est une affiche pour la location de bains & d'endroits où l'on donnoit à boire & à manger : elle est unique dans son genre.

IN PRAEDIS IVLIAE SP. F. FELICIS
LOCANTVR
BALNEVM VENERIVM ET NONGENTVM TABERNAE
PERGVLAE
CAENACVLA EX IDIBVS AVG. PRIMIS. IN. IDVS. AVG. SEXTAS.
ANNOS CONTINVOS QVINQVE
S. Q. D. L. E. N. C.
A. SVETTIVM VERVM. AED.

On reconnoît aisément qu'il y avoit eu précédemment sur le mur une autre inscription , mais en couleur noire , & qui étoit , selon les apparences , l'affiche d'un bail , sur laquelle l'inscription qu'on vient de lire a été écrite depuis en couleur rouge. Je n'ai donné la forme exacte que de quelques lettres , ayant été obligé de transcrire cette inscription à la dérobée , car il n'est permis à personne d'en prendre copie. Sans doute les lettres séparées par des points dans la septième

ligne étoient une formule connue alors; elles pourroient s'expliquer ainsi :

*Si Quis Dominam Loci Ejus Non Cognoverit ,
Adeat Suettium Verum Ædilem.*

C'est-à-dire : » S'il y avoit quelqu'un qui ne » connût pas la propriétaire de ce lieu ou de » ce bain, il peut s'adresser à l'édile *Suettius* » *Verus*. « La propriétaire se nommoit *Julia*, & son père *Spurius Felix*. Les baux, chez les anciens Romains, étoient ordinairement faits, comme parmi nous, pour un certain nombre d'années; celui-ci est pour cinq ans : quelques lois qui se trouvent dans le Digeste nous l'apprennent. *Pergula* étoit, dans la signification la plus usitée, ce que nous nommerions un *Berceau de verdure*; & ces berceaux, dans les plus beaux pays d'Italie, sont ordinairement faits avec élégance, & formés par des roseaux liés en croix; sur quoi je ferai observer que les roseaux de ce pays sont beaucoup plus forts & plus longs que ceux d'Allemagne, & des autres pays au-delà des Alpes, non-seulement parce que le terrain est plus propre à ce genre de production; mais sur-tout parce qu'ils sont cultivés, qu'on laboure la terre où-ils sont plantés, & qu'en général on en a plus de soin qu'ailleurs : aussi regarde-t-on un champ de roseaux comme un fonds nécessaire dans une métairie; car à Rome & dans les environs on at-

tache & l'on soutient la vigne avec des roseaux. Quant aux autres significations du mot *Pergula*, qui ne sont point relatives à ceci, on peut les trouver ailleurs ⁽¹⁾. *Cenacula*, ce mot doit signifier ici, des chambres dans des maisons publiques où l'on donnoit à boire à ceux qui cherchoient à se divertir. A cette occasion, je rapporterai une inscription, qui à la vérité est imprimée dans le Recueil de Gruter; mais sans indication du lieu où elle se trouve.

HVIVS. MONVMENTI. SI. QVA. MACERIA.
CLVSVS. EST. CVM. TABERNA. ET. CENACVLO.
HEREDES. NON. SEQVETVR.
NEQVE. INTRA. MACERIAM. HVVARI.
QVEMQVAM. LICET.

Cette inscription se voit sur le mur d'une tour, au passage du fleuve Glarigiano, anciennement le fleuve Liris.

Je joindrai quelques autres inscriptions du même cabinet, dont la plus grande partie n'a pas besoin d'explication : si elles demandoient quelque observation, j'en laisserai le soin à d'autres.

IVLIA. GER :
AGRIPPINAE. TI. CLA. :
PONT. MAX. . . .
L. MAM. . . .

(1) *Salmaf. Not. in Spartian. pag. 155. F. pag. 458. ed. parif. Voss. Etymol. v. Pergula.*



DIVAE. AVGVSTAE.

L. MAMMIVS. MAXIMVS. P. S.

ANTONIAE. AVGVSTAE. MATRI. CLAVD.
CAESARIS. AVGVSTI. GERMANICI. PONTIF. MAX.

L. MAMMIVS. MAXIMVS. P. S.

On lit sur une table de bronze :

MAMMIO. MAXIMO.

AVGVSTALI.

MVNICIPES. ET. INCOLAE.

AERE. CONLATO.



BALBI. L. EVTYC-HO

LOCVM. SEPVLTVR.

D. D.

Q. LOLLIVS. SCYLAX. ET.
CALIDIA. ANTIOCHVS. MATER

M. CALIDIVS. NASTA. IOVI.

V. S. L. M.



THERMAE.

M. CRASSI. FRVGI.

AQVA. MARINA. ET BALN.

AQVA. DVLCI. IANVARIVS. L.

L'inscription suivante écrite sur la base d'une
statue, apparemment de Vénus, n'a pas été trouvée

E

à Herculaneum, mais auprès de Baja; elle est placée dans la cour du cabinet.

VENERI. PROBAE. SANCTISS. SACR.
TI. CLAVDIVS. MARCION.

SALVE. MILLE. ANIMARVM. INLYSTRI. CENARE. OPVS. SALVE.
FVLCHRI. ONERIS. PORTATRIX. IN. EXVPERABILE. DONVM.
RERV. HYMANARVM. DIVINARVMQVE. MAGISTRA.
MATRIX. SERVATRIX. AMATRIX. SACRIFICATRIX.
SALVE. MILLE. ANIMARVM. INLYSTRI. CENARE. OPVS. SALVE.

Je n'assurerois pas que cette inscription fût des temps les plus reculés; la mesure des syllabes est pourtant très-irrégulière, & dans le goût de celle que l'on a suivie dans d'autres inscriptions de la plus grande antiquité. La troisième ligne est très-obscur. Martorelli, page 373, la lit dans l'ordre suivant : *Salve Venus, Opus est nos cenare cum illustri mille animarum, salve*; & il l'explique de cette manière, *Juvat nos commisceri (μίσγεται) cum innumera gente, illustri elegantique formâ prædita*. Son interprétation est fondée sur la signification du mot *cenare*, employé dans ce sens par Suétone à l'endroit où cet auteur parle du souper d'Auguste (*Aug. c. 70*) nommé *δωδεκάτης*, où les convives étoient habillés comme les douze dieux & déesses, & où Auguste représentoit Apollon. L'auteur latin s'exprime ainsi :

Dum nova Divorum cœnat adulteria.

Martorelli appuie encore son opinion sur l'autorité de Martial, où ce mot, dit-il, se trouve en

plusieurs endroits & présente un sens obsène : pour moi j'avoue que je n'ai pu découvrir rien de tel dans les écrits de ce poète.

On voit sur une pierre gravée en relief & en caractères épargnés dans le lit blanc de l'agate ,

ΛΕΓΟΥΣΙΝ : Ils parlent ;

ΑΘΕΛΟΥΣΙΝ : Ce qu'ils veulent ,

ΛΕΓΕΤΩΣΑΝ : Qu'ils parlent :

Sic ,

ΤΙΜΕΛΙΣΟΙ (1) : Que m'importe ?

Entre plusieurs espèces de cachets ou gravures en bronze , je n'en rapporterai qu'une seule , & ce sera à cause des lettres entrelacées :

M. A. T. I. L. R. O. N. S.

C'est-à-dire ,

M. STATILII. PHILERONIS.

Ici finit la première section de la quatrième partie de cette lettre , dans laquelle j'ai promis de parler des ouvrages de l'art ; mais dans le sens le plus strict. Je dois maintenant faire mention des ustensiles , que je partagerai en deux classes. Je traiterai d'abord de ceux qui sont absolument nécessaires pour le besoin de la vie ; ensuite de ceux que l'abondance & le luxe ont introduits.

Le pain sera le premier objet qui m'occupera , persuadé qu'on me permettra de le comprendre

(1) Il faut lire ici *Τιμηλίστοι* ; que l'importe ?

dans la première classe : il s'en est conservé deux entiers, & de même forme, c'est-à-dire, d'un palme & demi de diametre, & de cinq pouces d'épaisseur. Tous les deux ont huit entailles sur le dessus; c'est-à-dire, qu'ils sont d'abord divisés en croix, & que ces quatre parties sont divisées de nouveau : cette même division s'observe sur deux pains représentés dans un tableau d'Herculanum ⁽¹⁾. Celui de ces deux pains qui a été trouvé le premier, fut gravé en taille-douce, dans les Mémoires donnés sur Herculanum par un anonyme, que Gori a fait imprimer ⁽²⁾. C'est ainsi que les pains des Grecs, dès les premiers temps, étoient marqués; & c'est de-là qu'il furent appelés par Hésiode *ἐπιέβλαμμι*, c'est-à-dire, comme quelques-uns l'expliquent, à huit entailles; mais quelquefois les pains n'étoient divisés qu'en croix, comme je l'ai remarqué dans un autre endroit ⁽³⁾, & c'est encore par cette raison qu'un pareil pain s'appeloit *quadra* ⁽⁴⁾:

Et mihi dividuo findetur munere quadra;

& chez les Grecs *πίζατρον*, d'où venoit la façon de parler *alienâ vivere quadrâ*, vivre de la table d'autrui.

Je joins aux pains les vaisseaux destinés pour contenir le vin : il y en avoit de deux espèces. Les plus grands s'appeloient *Dolia*, & les plus petits *Am-*

(1) *Pitt. Erc.* t. ij, p. 141.

(2) *Notiz. sopra l'Ercol.* dans les *Symb. litter.* vol. j, p. 138.

(3) Description des pierres gra-

vées du cabinet de Stofch.

(4) *Sealig. Not. in Moret. in Catal. Virg.* p. 429. Edit. Lugd. 1573. 8.

phoræ ; les uns & les autres étoient de terre cuite. Les anciens n'ignoroient pas la façon de faire des tonneaux de douves liées ensemble : on voit dans le cabinet du Collège Romain une lampe de terre, sur laquelle sont représentées deux personnes portant suspendu à une perche un tonneau lié avec des cerceaux ; on en trouve de pareils sur des pierres gravées, comme je l'ai fait voir ailleurs ⁽¹⁾. Enfin on en remarque encore sur les colonnes Trajane & Antonine ; mais il paroît qu'on n'en faisoit guère usage que dans les campagnes. Au lieu de nos tonneaux, les anciens se servoient de vases appelés *Dolia*, ayant à-peu-près la forme d'une citrouille ; & ces *Dolia* contenoient communément dix-huit *Amphoræ* ; cette mesure est écrite sur un vaisseau de cette espèce, conservé dans la vigne Albani. C'est de cette forme qu'étoit le tonneau qu'habitoit Diogène, & qu'il rouloît de côté & d'autre pendant le siège de Corinthe. L'orifice de ces vaisseaux est d'environ un palme de diamètre. On a découvert dans Herculanium une cave, autour de laquelle plusieurs de ces sortes de tonneaux de terre étoient rangés & maçonnés dans le mur, ce qui pourroit faire croire que les anciens avoient une manière de faire leur vin différente de la nôtre ; car le vin ne pouvoit pas couler immédiatement de la cuve dans le tonneau, comme il se pratique en quelques endroits, & y fermenter & bouillir

(1) Description des pierres gravées du cabinet de Stofch.

à l'aïse, au moyen d'un vide suffisant laissé à cette fin dans le tonneau. On étoit obligé de verser le vin doux avec des seaux dans ces vases, qu'on ne pouvoit ni remuer ni faire sortir de place; & comme ils n'étoient pas non plus capables de contenir beaucoup de liqueur, il ne pouvoit y avoir un espace suffisant pour la fermentation. C'en est assez pour faire comprendre pourquoi les anciens étoient obligés de laisser mûrir leurs vins pendant plusieurs années; aussi voyons-nous que le vin d'Albano, près de Rome, au rapport de Pline, ne pouvoit être bu qu'au bout de vingt ans : maintenant ce vin est potable dès la première année. On pourroit en conjecturer que les vins des anciens restoit troubles, jusqu'à ce qu'ils fussent très-vieux, & cela les obligeoit de passer le vin avant de se mettre à table, ou pendant qu'ils y étoient; l'instrument qu'ils employoient à cet usage s'appeloit *ἡδμή*, *Colum vinarium*. On en conserve deux dans le cabinet d'Herculanum; ils sont de métal blanc; & travaillés avec élégance. Ce sont deux plats ronds & profonds, le diamètre est d'un demi-palme, garnis d'un manche applati; les deux plats sont faits de façon que l'un entre exactement dans l'autre; & les manches se joignent si bien, qu'étant réunis le tout ne paroît faire qu'un seul vaisseau. La partie supérieure est percée d'une manière particulière; & c'étoit toujours sur ce premier plat qu'on versoit le vin, qui couloit dans le plat inférieur,

d'où on le tiroit pour en remplir ensuite les coupes.

Les plus petits vases pour le vin, nommés *Amphora*, sont presque de forme cylindrique, & se terminent en pointe par le bas : ils ont deux anses à la partie supérieure. On en a trouvé plusieurs à Herculanum & à Pompeii, accompagnés d'inscriptions mises avec de la couleur : je me souviens de celle-ci.

HERCVLANENSES

NONIO.....

Les habitans d'Herculanum mettoient, comme on voit, le nom de *Nonius*, leur prêteur, sur leurs vases, de même que les Romains y écrivoient celui de leurs consuls. Il n'y a pas longtemps que c'étoit encore l'usage dans ce pays, d'enterrer des vases de terre remplis de vin toutes les fois qu'il naïssoit un enfant, & on ne les déterroit que quand l'enfant se marioit. Ces vaisseaux sont pointus par le bas, pour les fixer plus sûrement en terre : on en a trouvé quelques-uns à Pompeii encore logés dans les trous d'une voûte plate qui faisoit partie d'une cave. Cette cave large de huit palmes Romains, étoit divisée par la voûte plate, ou, ce qui revient au même, par un mur horizontal, en deux espaces, un inférieur & un supérieur : la voûte qui couvre l'espace supérieur est en plein ceintre, comme à l'ordinaire, & chacun des espaces n'a que la hauteur d'un

homme. Le vin , dans un de ces vases , s'est trouvé comme pétrifié & d'une couleur brune foncée , ce qui a donné lieu de croire que cette espèce de construction avoit été établie pour enfumer le vin , selon l'usage des anciens , pour le purifier & pour le faire mûrir plus promptement ; mais , selon mon avis , l'espace de la cave inférieure semble contredire cette opinion. On montre dans le cabinet le vin dont je viens de parler , devenu un corps solide.

Il faut ranger dans la classe des ustensiles nécessaires , les trépieds , non de la forme de ceux dont je vais parler , mais tels qu'ils étoient très-anciennement , c'est-à-dire , des tréteaux à trois pieds , comme on nous représente , dans la fable , la table de Philémon & Baucis , sur laquelle Jupiter se plut à manger :

..... *Mensam succincla tremensque*
Ponit anus , mensa sed erat pes tertius impar ;
Testa parem facit.

OVID. Metam.

Car chez les Grecs on appeloit trépieds , non-seulement ceux qu'on mettoit sur le feu , mais aussi les tables ; & c'est ainsi qu'on les appeloit encore dans les siècles de luxe , comme nous le voyons dans les fêtes magnifiques de Ptolémée Philadelphie à Alexandrie , & du roi Antiochus Epiphane à Antioche , dont Athénée nous a

donné la description : ceux-cis'appeloient ἀπυργεῖ (1), & les autres ἱμπυρμίσται & λαίρρχοι (2).

Dans le genre des trépieds dont on se servoit pour les sacrifices , il y en a deux dans le cabinet qui méritent d'être mis au rang des plus belles découvertes : ils sont à peu près de la hauteur de quatre palmes. L'un a été trouvé à Herculanum : trois priâpes qui se terminent chacun par le bas en un seul pied de chèvre , en forment les pieds. Leurs queues placées au-dessus de l'os sacrum , s'étendent horizontalement & vont s'entortiller autour d'un anneau qui est au milieu du trépied , & qui réunit la totalité , comme la croix donne la solidité à une table ordinaire. L'autre trépied a été trouvé à Pompeii quelque temps après celui que je viens de décrire : il est d'un travail admirable. Dans l'endroit où les pieds prennent une courbure , pour acquérir plus de grace , on voit un sphinx assis sur chacun , dont les cheveux , au lieu de descendre sur les joues , sont relevés de façon qu'ils passent sous un diadème , sur lequel ils retombent ensuite. Cette coiffure pourroit être allégorique , sur-tout par rapport à un trépied d'Apollon , & faire allusion aux réponses obscures & énigmatiques de l'oracle. Autour des larges bords du réchaud (ou de la cassiolette) , il y a des têtes de bœufs écorchées ,

(1) *Cosaub. in Athen. Deipn.* (2) *Hadr. Jun. animadv. l. ij*
l. x, c. 4, p. 447, l. 50. *c. 3, p. 64.*

travaillées en relief, & unies les unes aux autres par des guirlandes de fleurs qu'accompagnent des ornemens ciselés avec grand soin. Dans les trépieds sacrés, le réchaud sur lequel on mettoit le brazier, étoit de terre cuite : celui qu'on a déterré à Pompeii s'est conservé avec les cendres. On a trouvé en 1761 dans un temple d'Herculanum, dont la découverte n'a pas été achevée, je ne sais par quelle raison, un grand réchaud carré ou foyer de bronze, semblable à ceux qu'on place en Italie dans les grands appartemens pour les échauffer ; il étoit de la grandeur d'une table moyenne, & posé sur des pattes de lion ; ses bords incrustés avec art, le sont avec des feuillages, & les matières qui y sont employées, sont le cuivre, le bronze & l'argent. Le fond étoit un gril de fer très-épais, mais garni & maçonné en briques, tant au dessus qu'au dessous, de sorte que les charbons ne pouvoient toucher le dessus du gril, ni tomber à travers par en bas ; mais ce morceau a été tiré de terre absolument en pièces.

Je mettrai encore au nombre des ustensiles nécessaires les lampes, dans lesquelles les anciens cherchoient à faire voir de l'élégance & même de la magnificence : les chandelles moulées ou à la baguette n'étoient point alors d'un usage général. On trouve de ces lampes de toutes les espèces dans le cabinet, soit en terre cuite, soit en bronze, mais principalement de ces dernières ;

& comme les ornemens des anciens sont ordinairement relatifs à quelque objet, on y rencontre souvent des sujets singuliers. Dans le nombre de celles qui sont de terre cuite, la plus grande représente une barque avec sept becs de chaque côté, pour placer un pareil nombre de mèches. Le vase dont on se servoit pour verser de l'huile dans ces lampes de terre ressemble à une petite barque ronde, dont le pont seroit fermé; son bec est pointu; & au bout opposé, il y a une petite assiette concave percée au milieu d'un trou, par lequel on faisoit couler, dans la petite barque, l'huile dont on remplissoit ensuite la lampe. Parmi celles qui sont de bronze on voit sur le bout de derrière de l'une des plus grandes une chauve-souris, dont les ailes sont étendues, ce qu'on peut regarder comme un emblème de la nuit : le tissu délicat des ailes de cet animal, les tendons, les veines & la pellicule qui les recouvre, sont travaillés avec un art admirable. Sur une autre de ces lampes on voit une souris qui paroît épier le moment où elle pourra lécher l'huile; & sur une autre lampe est un lapin qui broute des herbes. Rien ne montre mieux la magnificence des anciens dans la construction de leurs lampes, qu'un piédestal de bronze, présentant une base quarrée, sur laquelle on voit un enfant nu de la hauteur de deux palmes. D'une main, cet enfant tient une lampe suspendue à trois chaînes entrelacées

quatre fois ; & de l'autre , il soulève une autre chaîne formée comme les premières , à laquelle est attaché le crochet qui servoit à arranger la mèche. On voit auprès de l'enfant , une colonne avec des cannelures tournées en spirales ; & à la place du chapiteau il y a un masque qui sert aussi de lampe : la mèche sortoit par la bouche , & l'on versoit l'huile par une ouverture pratiquée sur le sommet de la tête ; cette ouverture se fermoit par le moyen d'une petite plaque ou soupape à charnière.

Les candelabres des anciens servoient à porter les lampes , & ils ressembloient à nos guéridons ; ils étoient aussi finement travaillés que les lampes mêmes : la tige du chandelier chargée de moulures , étoit posée sur un pied soutenu ordinairement par trois pattes de lion ; ce pied , aussi bien que le dessus , c'est-à-dire , le plateau supérieur , sont formés au tour , & de jolis ovales sont sculptés sur les bords , ainsi que des feuillages sur les autres surfaces. Le pied du plus grand chandelier ou candelabre , a un palme & un pouce mesure romaine de diamètre. Je crois qu'il y en a près d'un cent dans le cabinet : le plus grand est haut de sept palmes & demi , & dans toute la ville de Rome on n'en peut voir un seul de bronze. L'inspection de ces candelabres nous donne l'intelligence d'un passage de Vitruve , où cet auteur condamne le mauvais goût de son siècle , qui avoit

introduit dans les compositions des colonnes trop grêles, hors de proportion, & telles que la tige d'un candelabre.

Les balances doivent être mises aussi au rang des ustensiles nécessaires : dans toutes les découvertes on n'en a point trouvé jusqu'à présent avec deux bassins, comme on le voit sur quelques médailles; elles sont toutes comme celles que nous nommons des *pesons* ou *romaines*; c'est-à-dire, qu'elles sont formées par une verge ou fléau, sur lequel le poids augmente à proportion qu'il s'approche de l'extrémité du fléau; & ce poids a assez ordinairement la figure d'un petit buste de divinité. A une des balances qu'on voit dans le cabinet, est la tête de l'Afrique, telle qu'on la trouve sur des médailles. Sur un fléau on lit : TI. CLAVD. EXACT. CVRA. AEDIL. Ces balances ont toutes un bassin au lieu du crampon que nous mettons à celles de la même espèce dont nous faisons usage : ce bassin tient par trois ou quatre chaînes bien travaillées & passées dans une plaque ronde, qui donne la facilité de resserrer plus ou moins les chaînes qui portent le bassin. On trouve dans le cabinet une grande quantité de poids, & de toutes les espèces. Je ne ferai mention que de deux : ils sont de plomb; leur forme est plate, angulaire & oblongue, tels qu'ils sont encore en usage chez les marchands de poisson du pays; sur l'un des côtés on lit ces lettres gravées en relief : EME, & sur l'autre : HABEBIS.

Ces bassins de balance me rappellent le souvenir de fragmens d'une roue de chariot, placés dans la cour du cabinet : ils consistent en une bande de roue forgée d'une seule pièce, dont le diamètre est de six palmes romains, & dont la largeur n'est pas tout-à-fait de deux pouces, & son épaisseur d'un pouce ; le bois qui est demeuré attaché au fer, est pétrifié. Le temps a encore conservé la partie du moyeu dans laquelle passoit l'essieu : ce moyeu est garni de fer tout autour, & le fer est recouvert d'une plaque de bronze attachée par des clous à tête plate de même métal. Dans le même cabinet on voit une tête de lion saillante & adhérente à une plaque de bronze ; & comme la gueule de cet animal n'est point percée, & que le morceau ne peut avoir servi à fournir l'eau d'une fontaine ou d'une baignoire, je conjecture que ce fragment faisoit partie d'une emboîture qui entroit à vis dans l'extrémité d'un essieu, pour retenir la roue, & l'empêcher de s'échapper. On se servoit pour les voitures ordinaires, comme nous faisons aujourd'hui, de chevilles de fer ; on les appelle en italien *Aciarini*, & chez les Grecs *παρυξία*, *ἰμβολή* & *ἰσλάνα* : la plaque quarrée & courbée, qui se met au bout d'un essieu pour le garantir de la poussière, étoit déjà connue du temps d'Homère ; elle s'appeloit *ἑπιπτερία* (1). Nous voyons l'extrémité d'un essieu

(1) *Odyss.* ζ. v. 70.

garnie d'une de ces emboîtures, ornée d'une tête de lion en relief, sur quelques anciens monumens, & nommément au char de triomphe de Marc-Aurèle dans un bas-relief qui est dans le Capitole à Rome ; par conséquent ces sortes d'emboîtures ou calottes d'acier vissées & placées au devant des roues, qui ont été mises en usage de nos jours, sur-tout pour les voitures de voyage, ne sont point nouvelles : la seule différence est que celles des anciens étoient de bronze. L'extrémité du timon des chars étoit aussi décorée d'une tête de lion sculptée ; & il me semble que M. le comte de Caylus se trompe lorsqu'il avance que les chars dans les courses des anciens n'avoient point de timon ⁽¹⁾. Je compte, dans son temps, prouver le contraire par des monumens ; & pour l'en convaincre, je me contenterai pour le présent de le renvoyer à un passage de Pindare ⁽²⁾. L'Electre de Sophocle & l'Hippolyte d'Euripide lui fourniront encore plusieurs preuves de ce que j'avance.

Je n'avois pas dessein de parler ici des moyens dont les anciens se servoient pour le mouvement de leurs portes : je voulois conserver ces remarques raisonnées pour une seconde édition de mes Observations sur l'Architecture ; mais je ne peux m'empêcher d'en dire un mot. 1°. Il faut savoir

(1) Observations sur le Costume, liade, &c. p. lxxx.
jointes aux tableaux tirés de l'I-

(2) Ncm. 7, v. 137, seq.

que les portes des anciens ne rouloient point sur des gonds, mais qu'elles se mouvoient par le bas dans le seuil, & par le haut dans le linteau, sur ce que nous nommons un *pivot de porte* ; mot qui ne donne pas une idée nette de la chose, & dont aucune langue moderne ne présente un terme précis & significatif (1). Le montant de la porte mobile, placé le plus près du mur, portoit à ses deux extrémités une emboîture de bronze, qui y étoit encastrée, & à laquelle étoit appliquée en dedans une pointe saillante pour l'arrêter & la fixer sur le bois. Cette emboîture étoit ordinairement formée en cylindre ; mais on en trouve aussi de quarrées, d'où naissent sur chaque côté des bandes de fer alongées, qui s'avancent & qui fortifient dans toute leur longueur les planches dont les portes étoient construites ; sur quoi je remarquerai que ces portes extrêmement épaisses, étoient intérieurement creuses. Le dessin de cette emboîture quarrée est gravé dans la planche qui se trouve à la fin des Remarques sur l'Architecture des Anciens.

L'emboîture étoit établie, tant par le haut que par le bas, sur une plaque épaisse de bronze, ayant la forme d'un coin , soudée en plomb, & elle rouloit sur cette plaque, de manière que quand l'emboîture présentait un mamelon A, il y avoit dans la plaque un creux ou renforcement, dans lequel ce mamelon rouloit, comme on le voit

(1) Notre langue a celui de *Crapaudine* ; c'est apparemment ce qu'ignoroit l'auteur de cette lettre.

à la porte du Panthéon; & lorsque ce renforcement se trouvoit dans l'emboîture, alors la plaque portoit le mamelon saillant qui s'ajustoit exactement dans l'ouverture de l'emboîture. Cette emboîture avec la plaque se nommoit *cardo*. On en trouve quelques-uns dans le cabinet, dont le diamètre est d'un palme; ce qui fait juger de la grandeur que devoient avoir les portes: leur poids est de ~~vingt~~ trente, jusqu'à quarante livres. Cette notice peut éclaircir plusieurs passages des anciens auteurs qu'on avoit peine à entendre, parce qu'on s'étoit fait une idée fausse ou obscure de cette partie des portes. Lorsque les portes des anciens étoient à deux battans (*bivalvæ*), alors chaque battant en particulier étoit ajusté, comme je viens de le décrire, sur des pivots, ainsi qu'on le voit au Panthéon de Rome; mais lorsque les deux battans pliés en deux formoient ce que nous nommons une *porte brisée*, qui ne tourne que sur un des côtés, ils étoient liés ensemble par le moyen de gonds de bronze avec pentures, dont les charnières étoient placées dans l'épaisseur du bois; & quoiqu'apparens, on ne pouvoit voir les deux mamelons de ces gonds, ils étoient couverts des deux côtés par les battans de la porte. Ces observations sont prouvées clairement par un gond de cette espèce, sur les deux côtes duquel on voit encore du bois que le temps a pétrifié.

Je termine cet article par une sorte de semelle

F

de foulier composée de cordes : on en a trouvé de différentes grandeurs, soit pour des enfans ou pour des hommes faits; elles sont semblables à celles que les Lucaniens attachent encore aujourd'hui sous leurs pieds.

Arrivé aux ustensiles du second genre, je commencerai ma description par quelques vases d'une forme singulière : les plus considérables & les plus précieux sont ceux qui étoient destinés aux usages sacrés. Celui dont le travail est le plus élégant paroît avoir été un seau qui servoit dans les sacrifices; les anciens le nommoient *Præfericulum* : sa hauteur est de deux palmes deux pouces; son anse ceinturée & mobile, qui, quand elle est abattue, s'ajuste parfaitement avec le bord du vase, servoit à le porter; elle est ciselée comme le vase même, enrichie de festons & d'autres ornemens. Indépendamment de cette anse, le vase a deux grandes & deux petites oreilles; les premières présentent, à l'endroit où elles se réunissent au vase, un buste de femme porté sur un cygne dont les ailes sont étendues, & le tout est travaillé en relief : les oreilles inférieures & plus petites se terminent par le bas en cou de cygne. Ce vase étoit presque entièrement recouvert de fer fondu quand on en fit la découverte : le fragment de fer qu'on a conservé porte encore l'empreinte du ventre de ce vase. On a trouvé dans la même place une grande quantité de clous de fer qui n'avoient pas encore servi;

il y avoit aussi deux écritaires pleines d'encre. Il paroît qu'il y avoit eu là une boutique de mercier. Ce fut au même endroit qu'on trouva le médaillon d'or d'Auguste, qui a été gravé à la fin de l'Avertissement par où commence le second volume des Peintures d'Herculanum.

Sur la naissance inférieure de l'oreille d'un vase du même genre, & de la même forme que le précédent, mais un peu plus petit, on voit l'Amour tenant dans une main une coupe (*cantharus*), & dans l'autre une de ces cornes destinées au service de la table; le tout est traité de bas-relief; la coupe, la corne & les ailes de l'Amour sont d'argent. On a aussi trouvé des moules de terre cuite, dans lesquels on jetoit en fonte les oreilles des vases. Je me rappelle un vase en ovale & formé comme un petit seau; il est d'argent, & garni d'une anse; sur ce vase, si je ne me trompe, étoit représenté en relief un Hylas enlevé par les Nymphes quand Hercule l'envoya puiser de l'eau.

On a aussi trouvé des vases sacrés d'une autre espèce; c'est-à-dire, des coupes de sacrifices (*patera*), qui servoient pour les libations: elles sont en très-grand nombre, & la plupart de métal blanc, travaillées au tour, avec toute la précision possible, soit par dehors, soit en dedans. Dans quelques-unes on a ciselé au milieu une espèce de médaillon en relief, & autant que je puis me le rappeler, une victoire sur un quadrigé. Ordi-

nairement le manche est rond, cannelé dans sa longueur, & terminé par une tête de bélier; quelques autres sont terminés par une tête & un cou de cygne. Une des plus grandes & des plus belles de ces patères est placée auprès du beau trépied de Pompeii : le manche est formé par un cygne, dont les pieds étendus servent à l'attacher au corps de la coupe. Jusqu'à présent les coupes de cette espèce avoient été regardées comme dépendantes des sacrifices; mais par la découverte qu'on a faite ici, il est prouvé qu'on employoit dans les bains des vases de cette même forme: on a trouvé, en effet, un paquet de frottoirs (*strigiles*) joints avec une patère, qui avoit une large queue; le tout étoit passé dans un anneau de métal plat, pareil à ceux que nous employons pour porter les clefs: ces espèces de vases servoient sans doute à verser l'eau sur le corps. D'autres coupes, mais plus profondes, emmanchées d'une large queue, étoient des ustensiles de cuisine, & ont beaucoup de ressemblance avec les couvertures de nos casseroles.

Un grand nombre de découvertes qu'on a faites ici, prouvent que l'on fait peu d'ouvrages dont les formes soient nouvelles, & qui n'aient été autrefois employées; car on a trouvé des tasses d'argent avec leurs soucoupes, de la même forme & de la même grandeur que celles dont nous nous servons pour le thé; ces tasses sont très-délicatement travail-

lées & bien ciselées en relief : elles servoient au même usage que les nôtres, c'est-à-dire, qu'elles étoient destinées pour boire de l'eau chaude, & il y avoit chez les Romains des maisons particulières où l'on en alloit boire, comme on va aujourd'hui prendre du café. On en voit trois paires dans le cabinet.

Ces tasses me font souvenir d'un vase d'argent en forme de mortier, du poids d'environ trois marcs, sur le corps duquel est représenté, en bas-relief, Homère porté sur un aigle : ce prince des poètes soutient son menton de la main droite ; sa tête élevée exprime ses méditations sublimes : il tient dans la main gauche un rouleau qui est sans doute son poème. Des cygnes planent au dessus de sa tête, & sont environnés de guirlandes de fleurs qui pendent en festons. M. le comte de Caylus a fait graver une représentation de ce morceau dans le second volume de sa Collection d'Antiquités (1), tel qu'il lui a été communiqué dessiné de mémoire ; mais il n'a pas donné le côté opposé, où l'on voit vers le bas, deux figures de femmes assises sous un feuillage de chêne ; celle de la droite est armée d'un bouclier & d'une lance, avec une courte épée sous le bras, & représente l'Iliade ; celle de la gauche coiffée d'un chapeau conique sans retrouffis, comme on en donne à Ulysse, croise une jambe sur l'autre, & porte la main droite à son front ; elle paroît

(1) Pl. xij.

occupée de pensées profondes : c'est l'Odyssée.

Martorelli avoit pris ces figures pour des hommes ⁽¹⁾, puis s'est corrigé dans le supplément de son livre ⁽²⁾. Mais M. Bajardi, qui a été payé largement pour faire la description de ces trésors, & qui a été plus à portée qu'aucun autre de les voir & de les examiner, ne peut être excusé d'avoir fait d'Homère un Jules-César ⁽³⁾ : en supposant qu'il n'eût pas connu le portrait de ce prince, il devoit savoir du moins qu'il n'a pas porté de barbe. Il place à côté de César, une Rome en pleurs ; c'est la figure de l'Iliade ; & de l'Odyssée il n'en fait faire qu'un soldat. Dans un autre endroit, il donne à Hercule qui est à la chasse des oiseaux Stympthalides, le nom d'un simple chasseur qui tire sur des oiseaux aquatiques : il confond plus d'une fois les femmes & les hommes.

On voit sur une petite plaque d'argent, de forme ovale, un satyre traité de relief, & qui joue de la lyre : ce satyre me rappelle à la première vue l'idée du joueur de flûte Aspendus, que C. Verrès avoit parmi ses statues, & qui faisoit sentir, comme dit Cicéron, qu'il ne jouoit que pour lui, sans s'embarrasser d'être entendu de personne : cette figure paroît en effet comme absorbée, & uniquement occupée de l'harmonie de son instrument.

(1) *De Reg. Thec. Calam.* p. 266.

(2) *In Additam.* p. xix.

(3) *Catal. de Monum. d'Ercole.*
Vasi, n. 549.

Une sorte de vases inventés par le luxe , étoient ceux dans lesquels les anciens nourrissoient & engraissoient une espèce de souris des champs , qui se trouve dans les bois de châtaigniers. Ces vases sont de terre cuite , à peu près de la hauteur de trois palmes , & de deux & demi de diamètre ; ils ont une embouchure passablement grande , & l'on voit dans l'intérieur de petits bassins demi-ronds , aussi de terre , pratiqués dans le contour & par degrés ; ils servoient à mettre la nourriture de ces animaux. Le vase de cette espèce étoit nommé *Glirerium* , de *Glis* , nom qui est passé dans la langue allemande & dans celle de quelques autres peuples , & qui a la même signification que dans le latin. Comme ces animaux , à ce que j'ai observé , ne sont pas connus au-delà des Alpes , il est arrivé que quelques savans étrangers ont conjecturé que les Romains engraissoient des rats , & qu'ils les mangeoient comme une viande délicate. Non-seulement Sloane établit cette opinion dans l'avertissement de sa Description de la Jamaïque , en anglois ; mais Lister , dans ses Remarques sur Apicius , de l'Art de la Cuisine , ne paroît pas mieux instruit. En Italie , cet animal s'appelle *Ghiro* , de *Glis* : on le mange encore aujourd'hui , mais seulement dans les grandes tables , car il n'est pas commun ; & je sais que la maison de Colonna en fait des présens. Il reste caché pendant l'hiver , & l'on prétend qu'il

demeure alors dans un assoupissement continuel , sans prendre de nourriture ; c'est par cette raison que les modernes en ont fait le symbole du sommeil , & que l'Algarde en a représenté un auprès de la statue du sommeil , qu'il a exécutée en marbre noir dans la vigne Borghèse.

C'est encore dans cette classe qu'il faut ranger ce qui concerne les jeux & les amusemens : les flûtes des anciens méritent quelques remarques. Elles étoient faites d'os , d'ivoire , & même de métal ; & elles étoient composées , ainsi que les nôtres , de plusieurs pièces , mais avec cette différence , que ces pièces séparées qui ne s'assembloient point à rainures ou à entailles , recouvroient intérieurement un tuyau , qui étoit ordinairement de bois , & délicatement creusé au tour , comme on le voit par deux pièces de flûte de métal , dans lesquelles le bois est demeuré en dedans , mais pétrifié. On voit dans le cabinet de l'académie de Cortone , une flûte d'ivoire établie sur un tuyau d'argent.

Une petite tablette d'ivoire avec le mot grec ΑΙΣΧΥΛΟΥ , nous apprend quelle espèce de divertissemens l'on prenoit autrefois dans cette partie de l'Italie : j'ignore le lieu dans lequel elle a été trouvée. Cette tablette est une *tesse* , qui porte le nom du célèbre tragique Eschyle ; & elle prouve que l'on représentoit ses tragédies dans l'endroit où l'on en a fait la découverte. On fait que ces

teffera étoient distribuées par celui qui donnoit le spectacle à ses frais, comme on donne aujourd'hui des billets *gratis* pour l'opéra ou pour la comédie. C'est la seule *teffera* chargée du nom d'un poète dramatique Grec, que l'on connoisse. On en voit d'ivoire dans le cabinet du collège Romain ; mais elles ne sont chargées que de chiffres.

Une autre pièce unique est un disque de métal, dont le diamètre est de huit pouces : il est percé dans le centre ; & cette ouverture ronde qui se rétrécit d'un côté, servoit à placer le doigt avec plus de fermeté, quand on lançoit le disque. Cette manière de jeter le disque, n'a pas été connue jusqu'à présent. Il y avoit aussi des disques, qui n'étoient point percés dans le milieu, comme est celui qu'on voit serré contre la cuisse d'une statue qui étoit dans la maison de Verospi à Rome, & qui a été vendue depuis peu : c'est de ce genre qu'est le disque d'un palme six pouces & demi de diamètre, relevé en bosse, que l'on voit dans la vigne Albani, & dont j'ai fait mention ailleurs⁽¹⁾. Au reste, c'étoit, pour parler conformément à nos usages, un jeu pratiqué par des chevaliers ; & parmi les héros Grecs on voit que cet exercice étoit particulièrement celui de Diomède⁽²⁾ : il est encore en usage en Angleterre.

(1) Description des pierres gravées du cabinet de Stolch.

(2) Euripid. *Iphig. in Aulid.* v. 199.

J'ajoute à cette espèce d'ustensiles , un masque tragique , de marbre , surmonté d'une haute coiffure de cheveux ; ce masque fait voir par les trous que l'on remarque autour , qu'il étoit du nombre de ceux qu'on attachoit sur la face d'un cadavre , relativement à cette maxime de Pétrone : *Omnis mundus agit histrioniam*. On voit dans le cabinet du collège Romain , un masque assez petit , & de terre cuite , destiné à ce même usage. C'étoit autrefois la mode en France de porter des masques pendant la nuit , dans la vue de préserver la peau de l'air épais qui règne dans les appartemens fermés ; il faut espérer que cette mode renâtra quelque jour ⁽¹⁾.

Par vanité & pour désigner une naissance illustre , il y avoit des bulles d'or , que portoient les enfans jusqu'à un certain âge : ce n'étoit pas une simple parure de jeunes garçons , comme on le croit en général ; car les triomphateurs ⁽²⁾ portoient des bulles à leur cou : dans mes Eclaircissens sur les points difficiles de la Mythologie , des usages & de l'Histoire ancienne , que j'ai composés en langue italienne , je prouve , sur l'autorité d'un monument rare , que les femmes en portoient aussi. Des sièges nommés *Cellæ curules* , étoient une marque de dignité affectée à quelques

(1) Où l'auteur a-t-il pris cela ? Les femmes portoient autrefois en France de pareils masques , uniquement pour se garantir du hâle

& du soleil.

(2) *Macrob. Saturn. l. j, c. 6, p. 173, ad pontan.*

magistrats chez les Romains. On en voit deux dans le cabinet. Ces sièges étoient ordinairement d'ivoire à Rome ; ici ils sont de bronze : ils ont un palme sept pouces de hauteur, & deux palmes sept pouces en largeur. Les bras de cette espèce de meuble, ainsi que les pieds, sont formés par des tiges qui, réunies en un point, se croisent, & prennent la figure de la lettre X, dont les jambages seroient pliés en ligne spirale ; à quoi il faut ajouter que les pieds de ces sièges ⁽¹⁾ se terminent par le bas en une tête d'animal de fantaisie, dont le bec alongé leur sert de point d'appui.

Je ne parlerai point ici de cette quantité de musles de lion & d'autres têtes d'animaux de bronze, par lesquels l'eau couloit dans les bains, ainsi que dans les maisons : je passerai sous silence les instrumens de chirurgie, & beaucoup d'autres ustensiles, tant connus qu'inconnus dans l'usage, & qu'il seroit difficile de décrire & de faire concevoir sans le secours de planches gravées, qui souvent en laissent encore des idées très-imparfaites.

Mais avant que de finir, je ferai mention de quelques ustensiles qui servoient aux femmes, tels que des miroirs, des aiguilles de cheveux, des brasselets & des pendans d'oreilles. On voit ici deux miroirs, un rond & un carré-oblong ; le

(1) Ces sièges ne se peuvent mieux comparer qu'à nos tabourets plians.

rond peut avoir environ huit pouces de diamètre : tous deux sont de métal bien poli. M. Bajardi ⁽¹⁾ nous dit qu'il a trouvé dans le cabinet deux miroirs garnis de longs manches ; mais, quelques recherches que j'aie faites, il ne m'a pas été possible de les déterrer. Les miroirs des anciens étoient ronds en général : sur une pierre gravée du cabinet de Stofsch, Vénus est représentée tenant un pareil miroir par le couvercle ⁽²⁾ ; ils sont faits à-peu-près comme quelques-uns de nos miroirs de voyage. Sénèque ⁽³⁾ fait mention de miroirs extraordinairement grands, & capables de représenter une figure dans son entier.

Dans le nombre des aiguilles d'argent qui servoient à rouler les tresses des cheveux sur le derrière de la tête, on en trouve ici quatre singulièrement grandes & bien travaillées ; car cette parure étoit une de celles qui méritoient davantage l'attention des femmes : les prêtres eunuques de Cybèle attachoient aussi leurs cheveux avec une aiguille à tête. La plus grande, dont la longueur est de huit pouces, au lieu d'être terminée par un bouton, porte à son extrémité un chapiteau corinthien, sur lequel on voit Vénus tenant ses cheveux de ses deux mains, & auprès d'elle est l'Amour qui lui présente un miroir rond. Les dames Romaines avoient coutume de consacrer

(1) *Catal. de Monum. d'Ercol.* vées du cabinet de Stofsch.
p. 271, n. 763.

(3) *Nat. Quæst.* l. j, c. 17.

(2) Catalogue des pierres gra-

des miroirs aux statues des déesses le jour de leurs fêtes (1). Les aiguilles de têtes d'argent, que les femmes de la campagne autour de Naples portent encore aujourd'hui, sont de la même longueur. Sur une autre de ces aiguilles, également terminée par un chapiteau corinthien, on voit l'Amour & Pſyché qui se tiennent embrassés. Une autre présente à son extrémité deux bustes : sur la plus petite des aiguilles qui sont dans le cabinet, Vénus s'appuie sur un cippe qui porte un Priape ; la déesse élève sa jambe droite, & paroît vouloir prendre son pied de la main gauche.

On montre au même endroit, des brasselets de bronze, & d'autres d'or qui tous ont la forme d'un serpent : je ne me rappelle point d'en avoir vu de ceux qu'on portoit vers la partie supérieure du bras ; ceux qu'on voit ici, sont de la plus petite espèce, & étoient destinés pour être portés sur le poignet. Les pendans d'oreilles en or ressembloit à la tête d'un gland, & sont accompagnés de petites boucles saillantes, dont l'ouverture est tournée du côté de l'oreille. Les Napolitaines de cette contrée les portent encore aujourd'hui de la même manière.

Les patères, que je range, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, au nombre des ustensiles, sont d'un métal blanc composé, qui paroît d'argent au premier coup d'œil, & qui a encore cela de commun avec l'argent, que le verd-de-gris s'y trouve

(1) *Lipf. Elect. l. ij, c. 18, p. 503, ed. Plant. in-4°.*

pareillement attaché. Qui sait si ce n'est pas un des deux célèbres métaux de Corinthe ou de Syracuse? Je n'ignore pas que quelques curieux prennent le métal, dont la couleur imite celle de l'or dans quelques médailles de la première grandeur, pour celui de Corinthe; mais cette opinion est aussi peu sûre, que l'histoire de l'origine de ce métal lors du sac de cette ville, est ridicule.

La principale considération que méritent les ustensiles antiques, & particulièrement les vases, consiste dans l'élégance de leurs formes; & tous nos artistes modernes doivent en cela céder le pas aux anciens. Toutes ces belles formes sont établies sur les principes du bon goût, & peuvent se comparer à celles d'un beau jeune homme, dont les attitudes sont pleines de graces naturelles; l'on peut ajouter même, que ces formes gracieuses s'étendent jusques sur les anses des vases. Si nos artistes cherchoient à les imiter, leurs ouvrages changeroient de manière. Ils en prendroient une qui, en nous éloignant de l'Art, nous rameneroit à la nature, sur laquelle on pourroit ensuite régler l'Art. La principale beauté de ces vases consiste dans des contours doux & coulans, peu différens de ceux qui, dans le corps des adolescens bien configurés, ont cette élégance qu'on ne trouve jamais avec autant de perfection dans le corps des hommes parvenus à un âge mur. Notre œil n'aime point à terminer son regard sur des

demi-cercles complets, ni à se voir arrêté par des angles rentrans, ou par des pointes faillantes. La douce sensation que nos yeux éprouvent sur des formes simples & pures, est semblable à celle que produit le toucher d'une peau tendre & délicate; nos idées deviennent faciles & distinctes, comme celle que nous présente la vue d'un objet simple dans son unité. Or, comme le facile doit plaire précisément par sa clarté, il faut que ce qui est outré nous déplaît par la raison contraire; de même sommes-nous choqués d'un éloge hyperbolique, qu'on fait du mérite d'autrui, auquel nous désespérons de pouvoir atteindre. Il semble que comme la nature nous facilite le chemin, & qu'elle en fait proprement les frais, (car communément il en coûte moins de suivre la nature que de s'en écarter); il semble, dis-je, que le sentiment & la réflexion devroient nous conduire à la belle simplicité des anciens. Ceux-ci suivoient exactement ce qui étoit une fois reconnu pour beau; ils savoient que le beau est toujours un, & ils n'y changeoient rien, pas même dans leurs vêtemens: nous, au contraire, sur ce point comme sur bien d'autres, nous ne pouvons ou nous ne voulons pas nous fixer; ainsi nous nous livrons aveuglément à une imitation mal entendue; &, semblables à des enfans, nous détruisons à chaque instant ce que nous venons d'élever.

QUATRIÈME PARTIE.

II^e SECTION.

La seconde Section de la quatrième partie de cette Lettre, où je me propose de traiter des manuscrits d'Herculanum, mérite toute notre attention, d'autant plus que je serai le premier qui en aurai parlé. Dans le compte que je dois rendre de ces manuscrits, il s'agit premièrement, d'en indiquer la découverte; secondement, d'en expliquer la matière, la forme & l'état actuel; troisièmement, de faire connoître l'espèce d'écriture qu'ils présentent; & enfin, d'indiquer la manière de les développer.

La découverte ne promettoit rien moins que ce qu'elle a donné dans la suite; les travailleurs, au premier aspect, firent les mêmes plaintes que les deux chauves qui trouvèrent dans leur chemin un peigne :

..... Sed fato invido

Carbonem, ut ajunt, pro thesauro accepimus.

PHÆD. l. v, fab. 6.

Ils ne regardèrent en effet ces manuscrits que comme des morceaux de bois brûlé, ou comme du charbon; aussi plusieurs furent mis en pièces & jetés dans les décombres: il arriva la même chose qu'au Brésil par rapport aux diamans, que l'on regardoit comme des cailloux, & dont on
ne

ne faisoit aucun cas , parce qu'on n'en connoissoit pas la valeur. L'ordre dans lequel ils furent ensuite trouvés , rangés les uns sur les autres , fut la seule circonstance qui excita quelque attention , & qui persuada que ce n'étoit peut-être pas de pur charbon : bientôt on y découvrit des caractères.

Le lieu où ils furent trouvés , étoit un petit appartement faisant partie de la villa d'Herculanum , décrite ci-dessus ; deux hommes , les bras étendus , pouvoient toucher les côtés de cette pièce. Il y avoit des armoires le long du mur , comme on en voit ordinairement dans les archives ; elles étoient élevées au dessus du plancher , de la hauteur d'un homme ; & au milieu du cabinet il y avoit une autre armoire isolée , dans laquelle on pouvoit ranger des manuscrits de l'un & de l'autre côté , & dont on pouvoit librement faire le tour. Le bois de ces armoires étoit réduit en charbon ; & l'on croira sans peine , que dès qu'on voulut y toucher , elles tombèrent en morceaux. Quelques-uns de ces manuscrits en rouleaux étoient liés ensemble avec un papier plus grossier , de l'espèce qu'on nommoit *emporetica* chez les anciens ; ces liasses de plusieurs volumes formoient probablement un ouvrage entier. Quand ces manuscrits eurent été reconnus pour ce qu'ils étoient on les recueillit avec soin , & on en compta plus de mille , dont la plupart sont conservés dans le cabinet de Portici & renfermés sous la clef , dans

une armoire vitrée ; mais on dit qu'il y en a encore beaucoup d'autres dans les voûtes souterraines de Portici, pêle-mêle avec des débris de statues & d'autres monumens.

Ces manuscrits sont écrits sur du *Papyrus* ou roseau d'Egypte, plante qui a été aussi nommée *Deltos* (Δίλτος), de la contrée où elle croissoit le plus abondamment. Il paroît que l'Ecriture Sainte a adopté ce dernier mot, pour désigner des écrits : car dans Jérémie דִּלְתוֹת, *Deltot*, veut dire un livre, autant que je peux m'en souvenir. A présent cette plante est nommée par les naturels du pays *berd* (1). Elle étoit particulièrement propre à l'Egypte ; mais, selon Strabon, on essaya de la cultiver en Italie, où depuis elle s'est entièrement perdue. Targioni, médecin de Florence, actuellement vivant, se trompe bien, quand il croit (2) que le jonc qui sert à faire des nattes & à revêtir les flacons de verre, peut avoir fourni la matière du papier dont les anciens faisoient usage.

De tous ceux qui ont voyagé en Egypte, Alpinus est le seul qui ait fait une description exacte de cette plante : Pococke & d'autres l'ont passée sous silence. Elle croît sur les rives du Nil & dans des lieux marécageux, & la tige qu'elle porte s'élève de dix coudées (*Cubiti*) au dessus de l'eau, au rapport de Plin (3), qui s'appuie sur le témoi-

(1) *De Plant. Egypt.* c. 36.

(3) *Lib. xiiij*, c. 22.

(2) *Viaggi*, t. v, p. 379.

gnage de Théophraste ⁽¹⁾ ; mais , suivant Alpinus , elle a six & jusqu'à sept aunes de hauteur : sa tige est triangulaire , & est terminée par une couronne qui imite une chevelure ; les anciens comparoient cette couronne à un thyrsé. Ce roseau vulgairement nommé égyptien , étoit d'une grande utilité pour les habitans du pays : la moëlle de la tige leur servoit de nourriture , & de la tige même ils construisoient des vaisseaux , que nous voyons figurés sur des pierres gravées & sur d'autres monumens égyptiens ; on faisoit pour cela des faisceaux de ces tiges , comme on en fait avec le jonc , & les attachant ensemble , on parvenoit à donner aux barques ou aux vaisseaux la forme & la solidité qui leur étoient nécessaires. La principale utilité de cette plante , étoit celle qu'on retiroit d'une pellicule mince qui lui servoit d'enveloppe , & sur laquelle on écrivoit ; malheureusement les récits des anciens écrivains , par rapport à ce dernier usage , ne sont pas assez clairs , & ne nous satisfont pas autant qu'on le pourroit désirer. De-là vient que quelques auteurs , comme Vossius ⁽²⁾ , ont conjecturé que le papier pour écrire , étoit pris des feuilles de cette plante. D'autres , comme Vessing ⁽³⁾ , ont avancé une proposition encore plus dénuée de preuves , en prétendant que le papier étoit préparé avec la racine de la plante ,

(1) Lib. iv , c. 9.

(2) In *Etymol.* v. *Papyrus*.

(3) *De plant. Egypt. Obs. ad Prosp. Alpin. Patav.* 1638. 4.

quoiqu'il soit de science certaine, que les racines de toutes les plantes sont formées de petites fibres ligneuses qui ne peuvent se prêter à être roulées en feuilles minces. Aussi ce dernier auteur pensoit-il que la racine avoit été cuite & réduite en pâte liquide, capable de former le papier, à peu près de la même manière qu'on fait aujourd'hui le papier de chiffon. Saumaïse ⁽¹⁾ & Guilandini qui ont écrit sur ce sujet, ont approché un peu plus de la vérité, lorsqu'ils annoncent que les feuilles du papyrus étoient tirées de la tige qui peut se séparer en pellicules, & que celles qu'on tiroit le plus près de la moëlle donnoient le meilleur papier, tandis que les extérieures fournissoient le plus grossier. L'inspection des manuscrits d'Herculanum confirme cette opinion : ils sont composés de feuilles larges de quatre doigts, lesquelles, autant que j'en peux juger, indiquent la circonférence de la tige. Ainsi je serois assez porté à croire que le texte de Pline est altéré dans l'endroit où il dit, que la différence dans le prix de ce papier, consiste dans sa largeur : le meilleur, dit-il, a treize pouces de largeur ; celui qu'on nommoit *Hieratica*, en avoit onze ; le *Fanniana*, dix ; celui de *Sais* en avoit moins, & le plus commun de tous ne portoit que six pouces. Selon ma conjecture il faudroit mettre à la place du mot *largeur* celui de *longueur* : car la tige de la plante

(1) *Plin. Exercit. p. 1003. ed. Paris.*

n'a pas dû beaucoup varier d'épaisseur ; & je ne puis m'imaginer que dans les unes elle eût eu treize pouces de circonférence , & seulement six pouces dans les autres : la largeur du papier devoit nécessairement être égale à la circonférence de la tige ; & quant à la longueur , elle devoit suivre celle de la tige , qui n'étoit jamais limitée.

Mais comme je ne veux point substituer des conjectures à des notions claires , je ne prétends point non plus discuter ici tout ce que Pline a écrit sur ce sujet (1). J'adopté volontiers ce qu'il dit de quelques écrits de deux , & même de trois feuilles collées ensemble , d'autant que Guilandini assure avoir vu de semblables manuscrits sur le papyrus d'Égypte. Ceux d'Herculanum ne sont composés que d'une seule feuille. Je laisse à ceux qui veulent en savoir plus que la simple vue ne nous en peut apprendre , le soin de rendre les récits des anciens plus clairs : les notices que je vais donner de ces manuscrits pourront leur être de quelque utilité.

Dans le nombre des manuscrits sur papier d'Égypte que j'ai vus , indépendamment de ceux d'Herculanum , je peux citer différens diplômes que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican ,

(1) M. le comte de Caylus a amplement discuté cette matière dans une dissertation qu'il a fait imprimer en 1759 , & qui se trouve dans le volume xxvi , des Mémoires de l'Académie des Ins-

criptions & Belles-Lettres. Il y démontre que Pline s'est très-bien expliqué touchant la fabrique du papier , & qu'il n'y a rien à changer dans son texte.

& une feuille en caractères grecs d'un Père de l'Eglise, dans la bibliothèque des Théatins aux Saints-Apôtres de Naples. Dom Mabillon ⁽¹⁾ fait mention des discours de S. Augustin écrits sur des feuilles de velin, entremêlées en plusieurs endroits de feuilles de papier d'Egypte ; ces discours étoient dans la bibliothèque du président Petau , & peut-être font-ils partie des manuscrits de la reine Christine , que l'on conserve dans le Vatican ; mais comme je ne suis point à Rome , je ne peux pour le présent le dire avec certitude.

Quant à la forme & à l'état des manuscrits trouvés à Herculanium , il faut remarquer que le plus grand nombre ont un palme de hauteur, quelques-uns deux , & d'autres trois , & que roulés ils portent jusqu'à quatre doigts d'épaisseur ou de diamètre ; cependant il s'en trouve aussi quelques-uns d'un demi-palme d'épaisseur. La plupart sont desséchés & aussi ridés que la corne d'un bouc. La chaleur a produit cet effet, & les a convertis, pour ainsi dire , en charbon ; car ils sont ou noirs , ou d'un gris très-foncé. En les tirant de la fouille, ils n'ont pas conservé tout-à-fait leur forme cylindrique ; ils ont pris un contour inégal & raboteux ; & à ne les considérer que par l'extérieur, on les prendroit pour du bois pétrifié : ce qui n'empêche pas qu'on ne distingue aisément à chaque bout les circonvolutions des feuilles de pa-

(1) Diplom. lib. j , c. 8 , §. 2 , p. 35.

pier, dont est composé le rouleau. A l'égard des livres de forme carrée, il ne s'en est pas trouvé un seul.

Ce papier d'Egypte est mince & plus délié qu'une feuille de pavot; il n'a plus la même consistance qu'il avoit dans son premier état; le feu, après l'avoir desséché, lui en a fait prendre une nouvelle; un souffle, en le déroulant, peut y causer du dérangement. On ne peut douter que ce papier n'ait toujours été fort mince, par l'examen de plusieurs manuscrits qui sont moins ridés & moins desséchés, & qui cependant étoient roulés aussi ferrés qu'ils le paroissent aujourd'hui; car comme ceux-ci n'ont pu être comprimés par la chaleur, dans un volume moindre que celui qu'ils occupoient, & qu'ils n'ont diminué en aucun sens, ils sont restés sans rides & sans compression.

Un rouleau de cette sorte est formé de plusieurs bandes minces & larges comme la main, qui, mises au bout l'une de l'autre, forment à l'endroit de leur jonction, un recouvrement de la largeur d'un doigt, & sont si bien assemblées, que rien n'a été capable de les disjoindre. Les anciens avoient des ouvriers dont la profession étoit de coller ces feuilles; on les nommoit *glutinatores* ⁽¹⁾: & l'on ne doit pas les confondre avec les ouvriers du commun; car les Athéniens élevèrent une statue à un certain Philtatius ⁽²⁾,

(1) Cic. *ad Att. l. iv, ep. 4.*

(2) Phot. *Bibl. ex Olympiodoro.*

qui leur avoit enseigné à coller les manuscrits, ou, ce qui me paroît plus vraisemblable, qui avoit inventé une espèce particulière de colle pour les livres.

Cette bande de papier composée de plusieurs morceaux collés ensemble, étoit souvent simplement roulée sur elle-même; mais il y en avoit d'autres qui, selon le témoignage du scholiaste (1) d'Horace, étoient roulées autour d'un tube de bois ou d'os, tantôt mince & tantôt plus gros. C'étoit sans doute ce que les anciens nommoient le nombril (*umbilicum*) des livres; car ce tube, non-seulement occupoit au centre du rouleau la même place que le nombril occupe au milieu du ventre, mais ce qui en paroïssoit au dehors, ressembloit assez, pour la figure, à cette partie du corps humain. Cette observation me servira à donner l'explication d'un passage de Martial, dans lequel il parle d'un écrit qui n'avoit pas plus de circonférence que l'ombilic :

*Quid prodest mihi tam macer libellus ,
Nullo crassior ut sit umbilico ,
Si totus tibi triduo legatur ?*

Lib. ij, ep. 6, v. 10.

Il ne me paroît pas que ce passage ait été bien entendu; la comparaison manqueroit de justesse, si l'on prétendoit qu'il fût question ici d'un nom-

(1) Porphyr. in Hor. Epod. 14, v. 8, p. 285. éd. Plant. 1611, 4.

bril humain. L'auteur latin n'a pas non plus voulu parler de l'ornement qu'on plaçoit sur la couverture des livres ; mais il a eu sans doute en vue le petit rouleau qui étoit placé au centre du livre. Le poète veut donc dire, que le livre n'est ni plus fourni ni plus épais que le petit tube ou bâton autour duquel il est roulé. Voilà aussi pourquoi l'on disoit *ad umbilicum adducere* ⁽¹⁾, pour signifier finir un écrit, prêt à être mis en rouleau, & *ad umbilicum pervenire* ⁽²⁾, lorsqu'on vouloit exprimer la lecture qu'on a faite de cet écrit, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au rouleau.

En conséquence, il faut se figurer que le bâton intérieur qui servoit à dérouler, demandoit un autre bâton ou tube extérieur, pour rouler une seconde fois le manuscrit que l'on avoit déroulé, & que ces tubes étoient attachés à chacune des extrémités de la bande qui formoit l'ensemble du livre. De cette façon, après avoir entièrement achevé la lecture du livre, le tube qui auparavant étoit en dedans, se retrouvoit en dehors, jusqu'à ce qu'on eût fait une nouvelle & semblable opération, & qu'on eût remis les choses dans leur état primordial.

Les manuscrits d'Herculanum n'ont point de second tube ; mais apparemment que la feuille à laquelle il étoit attaché, & qui faisoit la couche extérieur du livre, n'existe plus, du moins aux

(1) Hor. *loc. cit.*

(2) Martial. l. iv, ep. 9, v. 2.

rouleaux qu'on a examinés, & par conséquent l'on peut croire que ce tube a été perdu. On ne voit pas non plus ces tubes extérieurs dans les rouleaux représentés sur quelques peintures d'Herculanum (1); mais on voit les intérieurs. Il est pourtant vrai que les anciens parlent au pluriel (2) de ces sortes de tubes consacrés aux manuscrits; ce qui semble appuyer ma conjecture. J'ajouterai aux précédentes remarques, que dans quelques-uns de nos manuscrits, on voit quelque chose qui entre dans l'intérieur du tube, & qui paroît être une petite baguette, sur laquelle le tube tournoit en roulant; quand celui-ci n'avoit que la hauteur du manuscrit, la baguette qui le dépassoit, servoit à tourner le tube. Cette baguette se terminoit, selon les apparences, en un bouton travaillé au tour, & peint; ce qui a fait dire à un poëte : *Pidis luxurieris umbilicis*. C'est aussi sur cette baguette, quand il y en avoit une, que s'attachoit, à ce qu'il paroît, l'étiquette qu'on apperçoit dans une des peintures d'Herculanum (3), & qui, pendue au rouleau, portoit apparemment le titre du livre. Cette dénomination prise de l'ombilic des tubes, dont je viens de parler, peut

(1) Ils sont très-visibles sur le livre ou rouleau que tient la muse Clio, dans un tableau représentant cette muse avec ses attributs, lequel a été trouvé dans les fouilles d'Herculanum, & a été gravé dans le second volume des Peintures

d'Herculanum, pl. 2. On ne comprend pas comment l'auteur de la lettre ne s'en est pas apperçu.

(2) Mart. lib. iiij, ep. 2, v. 9; lib. iv, ep. 91, v. 2; lib. viij, ep. 61, v. 4; Stat. l. iv; Sylv. 9.

(3) Pitt. Ercol. t. ij, pl. 2.

avoir passé dans la suite à l'ornement du milieu du volume ou de la couverture des livres quarrés, comme Martorelli le présume, par un passage du traité de Lucien *contra indoctos* (1). Cet ornement étoit ou une garniture de cuivre, comme il y en a dans nos plus vieux livres, ou simplement un timbre, tel qu'on en met sur des reliures en parchemin.

On s'est conduit à l'égard de quelques-uns de nos manuscrits, comme le fit cet ancien, qui coupa en deux le poème obscur de Lycophron, pour voir s'il entendroit mieux le dedans que le dehors, & comme on prétend que S. Jérôme en agit avec les satyres de Perse. Je veux dire qu'on a divisé en deux quelques-uns des grands rouleaux, pour en mieux connoître la structure intérieure, & l'exposer aux yeux des étrangers. Dans quelques-uns, l'écriture est aussi belle & les caractères aussi gros, que dans le beau Pindare d'Oxford.

Plus ces volumes paroissent ressembler à du charbon, plus le noir est d'une teinte égale, mieux ils sont conservés, & plus ils sont aisés à être déroulés; & cela est facile à comprendre par la nature même du charbon. Car le bois converti en charbon, par la séparation de l'humidité, & après l'évaporation des substances étrangères, n'est plus sujet au changement, & acquiert au

• (1) Διφθέρους περιβάλλουσιν ἐν ὀμφαλῇ τῇ ἰστίῃ.

contraire une consistance permanente , de sorte qu'avec du charbon , on peut fixer des limites qui dureront à perpétuité. Il en est de même de ces manuscrits ; plus ils ont été promptement & également pénétrés par la matière ardente du Vésuve , qui en a séparé toute l'humidité , plus la matière du papier a été portée à une égalité uniforme , & par conséquent est devenue comme les semences simples & solides des choses invariables & incorruptibles. Mais les manuscrits sur lesquels la matière ardente n'a pas agi uniformément , ne se trouvent pas non plus d'une couleur égale ; & comme l'humidité n'en a pas été chassée assez subitement comme aux premiers , ils ont été exposés aux variations de l'air , & l'humidité extérieure a cherché à se réunir avec celle qui y étoit restée ; la cendre & la terre s'y sont introduites & ont attaqué les parties qui en étoient susceptibles ; elles en ont souffert & ont été effacées ; conséquemment les manuscrits de la première qualité sont plus aisés à être développés que les autres.

La forme de ces manuscrits a donné occasion à M. Martorelli d'avancer des singularités & des paradoxes étranges , qui sont un témoignage public de l'aveuglement de l'amour-propre & de la prévention. Cet homme savant soutient , contre l'évidence la plus claire , que les manuscrits d'Herculanum , qu'il a vus sans éprouver de difficulté ,

& toutes les fois qu'il l'a voulu, n'étoient point des dissertations savantes ni des livres, mais de simples documens, des actes de fondations, des contrats, des arrêts, &c., & que par conséquent, le lieu où ils ont été trouvés avoit servi autrefois d'archives à la ville d'Herculanum. D'abord il assure que les anciens Grecs ne faisoient point usage de manuscrits roulés, & il ne leur donne que des livres quarrés (1). Car, dit-il, il seroit absurde de penser, que la sagacité des anciens ait choisi une forme de livres aussi incommode que lui paroît la forme roulée, pendant qu'un livre quarré est d'un usage beaucoup plus aisé (2). Sa principale raison est, que les Grecs dans le meilleur âge, n'avoient point de mot qui répondît à celui de *volumen*, qui signifie un écrit roulé, & n'employèrent *ύλημα* que bien long-temps après pour y suppléer. De plus, il faudroit, continue-t-il, que si les Grecs avoient roulé leurs écrits, on trouvât dans leur langue les noms des pièces particulières dont parlent les auteurs, ce qui n'est pas. Il rejette le mot *εὐχρίστια*, qui signifie un petit tube autour duquel on rouloît les écrits, & il le regarde comme un terme des siècles barbares. Il finit par dire, que puisque les Grecs des meilleurs temps, & lorsque leur langue étoit la plus riche, n'avoient pas de mot pour signifier *volumen*, ils ne peuvent avoir eu d'écrits rou-

(1) *Reg. Thec. Calam.* p. 233. (2) *Ibid.* p. 234.

lés (1). Il regarde la supposition comme incontestablement prouvée, & il fait tous ses efforts pour faire parler les anciens auteurs conformément à ses idées : il corrige avec hardiesse les passages qui détruisent son opinion, & il les regarde comme des passages altérés. Lorsque Eschine, dans la quatrième lettre, parle de la statue de Pindare, que les Athéniens lui avoient élevée, tenant un écrit roulé dans la main, il met à la place du mot *roulé*, *ouvert* ; au lieu de ἀνελισσόμενον, ἀνιστρώμενον : Je ne fais, dit-il, aucun compte de Diogène Laerce, qui appelle nommément les écrits d'Épicure un *cylindre*, κυλινδρῶς (2). Il regarde ce mot comme l'interpolation d'un Romain, parce qu'il ne le trouve dans aucun autre écrivain, employé dans ce sens ; & comme il ne l'a trouvé qu'une fois dans Diogène, il s'appuie sur quelques décisions de Ménage, qui dit dans ses remarques sur cet auteur (3), que le texte est plein d'additions & d'expressions vulgaires, ainsi que Saumaïse l'avoit déjà remarqué (4). Mais supposé, ajoute-t-il, que le mot de cylindre ne soit pas une addition, cela ne prouve rien contre moi, ni contre les temps anciens des Grecs, puisque Diogène a vécu sous Constantin, temps auquel les écrits roulés pouvoient être en usage parmi les Grecs. Il cite plus d'un livre carré,

(1) *Reg. Thec. Calam.* p. 234.

(2) *Ibid.* p. 235.

(3) *In Annotat.* p. 253.

(4) *De ling. Hellenist.* p. 107.

représenté dans les peintures d'Herculanum ; & quand il y trouve des écrits roulés , il s'en forme l'idée que son imagination lui suggère ⁽¹⁾. Il accuse Spon de mensonge ⁽²⁾ , lorsque dans la Relation de ses voyages ⁽³⁾ , ce savant parle d'une liturgie de saint Chrysostome , en rouleau , qu'il dit avoir vue à Corinthe.

Pour confirmer cet usage , & en même temps pour réfuter l'étrange opinion de M. Martorelli , on peut consulter ⁽⁴⁾ un beau monument antique , traité en bas-relief , que j'ai fait copier d'après un excellent dessin de quelque disciple de Raphaël , qui se conserve dans le cabinet de M. le cardinal Alexandre Albani ; car l'original ne se trouve plus à Rome. Il représente l'éducation & l'instruction de jeunes enfans : le fils aîné de la mère de famille , qui est assise sur la gauche , tient un livre quarré , auquel son maître porte aussi la main ; (cela prouve pour M. Martorelli). Le plus jeune des enfans , encore entre les mains d'une vieille gouvernante , semble vouloir atteindre à une sphère terrestre ou céleste , que deux muses montrent de leurs mains ; l'une est Uranie ; & l'autre est apparemment Clio , la muse de l'histoire , qui tient un écrit roulé , (voilà qui prouve contre notre savant) ; la troisième est Melpomène , la

(1) *Reg. Thec. Cal.* p. 264.

(2) *Ibidem.* p. 242.

(3) *T. ij* , p. 230.

(4) Histoire de l'Art chez les Anciens , l. ij , c. 4 ; ou Monum. ined. n. 184.

musé tragique. Cette composition me rappelle les trois muses qu'un philosophe avoit placées dans sa salle d'audience ⁽¹⁾. La pierre gravée dont j'ai enrichi le frontispice de ce volume, peut aussi convenir à mon sujet : l'Amour y est représenté consultant un écrit en rouleau, qui ne sauroit être un contrat ni un arrêt ; une muse qui fait l'office de précepteur, tient un livre quarré ⁽²⁾ : & dans le champ de la pierre on voit une sphère. L'escarbot qui est placé dans une espèce d'exergue, peut s'interpréter par les pierres gravées des anciens, sur un côté desquelles on voit un escarbot relevé en bosse, & qui de-là sont aujourd'hui appelés *Scarabées*, ou peut faire allusion aux armes du possesseur de la pierre ⁽³⁾. On trouve dans le cabinet du collège Romain, un bronze de la grandeur d'un demi-palme, & qui représente une petite figure d'un philosophe avec une barbe : il est assis sur un siège magistral : à ses pieds il y a une boîte ronde, avec des écrits roulés, & dans sa main il tient un écrit roulé, à demi développé. Ce ne peut être la représentation d'un magistrat

(1) Un témoignage tel que celui-ci, ne me paroît avoir aucune force, & ne prouve rien. L'auteur de la lettre, en le rapportant, a eu sans doute quelque autre motif qui nous est inconnu.

(2) Si le dessin est exact, la muse représentée sur cette pierre gravée, ne tient point un livre quarré, elle écrit sur une bande destinée à être roulée autour d'un cylindre, lorsque l'ouvrage que

la muse compose aura été porté à son terme.

(3) Je doute fort qu'on pût prouver que les anciens eussent des armoiries ; je crois qu'il est bien plus naturel de penser que l'escarbot, l'araignée, ou tel autre insecte qui a été représenté sur cette pierre gravée, est un symbole particulier ; & peut-être encore mieux, une énigme qu'on interprétera comme on voudra.

Romain :

Romain : la barbe n'étoit plus de mode parmi eux , quand ce monument a été fait ; & puisque c'est l'image d'un philosophe , il faut en conclure que les écrits qui l'accompagnent ne peuvent pas signifier des arrêts juridiques , ou autres actes pareils. Le siège présente aussi une forme qui n'est point celle que l'on donnoit aux sièges sur lesquels étoit assis le magistrat de Rome.

Notre savant va plus loin encore ; il contredit tous ceux qui interprètent dans la loi d'Ulpianus 52 D , de leg. 3. *teretes libros* , par *écrits roulés* , & *codices* , par *livres quarrés* ⁽¹⁾. Les écrivains qu'il réfute , sont , Saumaïse ⁽²⁾ , Schulting ⁽³⁾ , Trotz ⁽⁴⁾ , Heineccius ⁽⁵⁾ & Mazocchi ⁽⁶⁾. Quant à Schulting & Heineccius , il retranche leurs noms dans ses additions ⁽⁷⁾. De quels volumes énormes , dit-il , auroient été les écrits de Cicéron , de Tite-Live , de Sénèque & de Pline , si on se les représentoit roulés & seulement écrits d'un côté de la feuille ⁽⁸⁾ ? Il cherche à démontrer que le mot *codex* n'a été employé que pour désigner des actes publics ⁽⁹⁾ , & que si l'on voit sur des médailles & sur des statues , des figures d'empereurs tenir un rouleau d'écriture dans la main , ce rouleau ne peut représenter , selon lui , que quelque

(1) *Reg. Thec. Cal.* p. 254.

(2) *De Mod. usur.* p. 401.

(3) *In Paul.* p. 337.

(4) *In Hugon.* p. 604.

(5) *In antiq. Rom. proam.* n. 16.

(6) *In Diptych. Quirin.* p. 5.

(7) *Thec. Cal. addit.* p. 14.

(8) p. 14.

(9) p. 257.

diplôme, mais non des ouvrages de littérature ou d'histoire (1) : c'est par conséquent, dit-il, une lourde faute qu'ont commise les anciens artistes & statuaires, lorsqu'ils ont placé un écrit roulé entre les mains de figures qui représentent des poètes & des philosophes (2). Apollonius de Prienne lui-même, cet artiste Grec qui a exécuté en bas-relief l'apothéose d'Homère que l'on voit au palais de Colonne, a commis une faute grave en mettant un rouleau entre les mains du père des poètes (3).

Pour mieux établir la solidité de son opinion, & montrer qu'il y a mûrement réfléchi, M. Martorelli répète dans ses additions (4), qu'il a très-bien vu & lu la signature du premier écrit déroulé d'Herculanum : *Φιλοδῆμος πρὸς Μουσικῆς*, » de Philodémus sur la musique. « Malgré cela il soutient (cela ne paroît-il pas incroyable à mes lecteurs?) que cet écrit est un acte public, concernant une affaire litigieuse. Il s'est peut-être persuadé que c'étoit les pièces d'un procès, ayant pour objet la musique des temples & celle des nêces, qui étoit à juger entre la communauté & les musiciens de la ville. Et comment cherche-t-il encore à prouver son opinion? parce que, dit-il, je n'ai vu dans ce rouleau d'écriture, que la souscription de la fin, & que je n'en ai point

(1) *Thec. Cal. addit. p. 259.*

(2) *Ibid. p. 261.*

(3) *Ibid. p. 265-266.*

(4) *Ibid. p. 30.*

vu le titre ; car , ajoute-t-il , chacun fait que les actes des procès sont signés à la fin ; & que le titre & l'inscription des dissertations savantes sont mis en tête. M. Martorelli , ayant des liaisons étroites avec celui qui a déroulé ces manuscrits , auroit cependant dû savoir que le commencement ou la couche extérieure manque aux écrits qu'on a déroulés jusqu'à présent , comme je l'ai dit un peu plus haut.

A cette occasion , il prétend soutenir ⁽¹⁾ que les anciens Grecs n'écrivoient pas sur des tablettes ; ce qui lui fait examiner deux vers d'Homère , où le poète dit , que Bellérophon avoit été envoyé par son père au roi de Lycie , avec une de ces tablettes gravées qui servoient de lettre : le contenu de celle-ci étoit un arrêt de mort contre celui qui la portoit :

Πίμπει δὲ μιν Λυκίῳδ' ἔχει σήματι λυγρῷ,
Γράψας ἐν πίπῳ πιπλῶ θυμοφθόρου πικρῷ.

Sed misit ipsum in Lyciam , deditque is litteras perniciosas , scribens in Tabellâ complicatâ exititalia multa.

Il. ζ. v. 168.

A l'en croire , le second vers est supposé , d'autant plus qu'en le supprimant , le sens du poète n'est point altéré , car λυγρῷ & θυμοφθόρου πικρῷ , dit-il , signifient une même chose , & sont une

(1) Page 50.

Tautologie, & *πῖναξ πλυγῆς* donne une fausse idée d'une tablette de bois qu'il est impossible de plier. Il s'appuie sur l'autorité de Burmann, qui prétend, d'après des manuscrits, que plusieurs vers de Virgile étoient supposés. Il porte le même jugement à l'égard de plusieurs autres passages d'Homère : celui où il est dit de Pâris, qu'il méritoit d'être lapidé ⁽¹⁾, en est un, par la raison que Dion Chrysostôme, *Orat. xj*, *περὶ τοῦ Ἰλίου μὴ ἀλῆναι*, ayant rapporté ce discours d'Hector contre Pâris, supprime les deux vers en question. Dans l'*Odyssée* *α'* il voudroit voir effacé sans pitié dix vers entiers, depuis 310 jusqu'à 320, parce qu'ils ne lui paroissent pas dignes du poète. Dans le livre suivant *μ'* il regarde comme suspects les vers qui suivent le 63^e, où l'on trouve une description du navire Argo, parce que Hésiode ne fait point mention de ce vaisseau ; & de-là il conclut, que cette fable est plus récente que les deux poètes. Il y a aussi deux vers dans le dernier livre de l'*Iliade*, savoir, le 29^e & le 30^e, où le jugement de Pâris est décrit, qu'il ne peut adopter.

Il revient ensuite dans ses notes ⁽²⁾ au premier passage d'Homère qui a exercé sa critique, & il prouve par plusieurs autres vers de ce poète, que *γράφειν* & *ἐπιγράφειν* ne sont jamais employés par lui pour signifier *écrire*, mais *incruster*, *graver*,

(1) Il. γ 57-58.

(2) Thec. Cal. p. lv.

blesser. En conséquence, il prétend que la tablette que Bellérophon avoit à remettre, n'étoit point écrite, mais qu'elle contenoit des marques gravées (entaillées), qui étant un secret pour le porteur, étoient entendues des deux rois comme amis. Il n'étoit donc pas d'usage chez les anciens Grecs, d'écrire sur des tablettes, comme il ose le soutenir, mais bien chez les Perses; & il corrige ⁽¹⁾, il le faut avouer, avec assez de succès un passage d'Élien ⁽²⁾, où cet auteur parle de l'occupation des rois de Perse dans leurs voyages. Ce passage, de la manière qu'on l'a lu & entendu jusqu'à présent, est outrageant pour ces rois. Car cet écrivain dit que ces princes n'avoient point d'autres occupations en voyage, que de graver avec un petit couteau sur des tablettes de tilleul pour se désennuyer, & qu'en général ils ne lisoient jamais rien de sérieux, & ne pensoient à rien de grave & digne de leur emploi. Il faut avouer, que comme on lit trop précipitamment les auteurs anciens, & qu'on n'examine pas assez à fond les choses qui peuvent nous choquer, surtout lorsqu'on les lit sans quelque objet particulier, ce passage, où je ne soupçonnois point de fautes dans le texte, m'avoit donné d'autant plus à penser, qu'on est obligé d'avoir une idée très-différente de plusieurs rois de Perse, dont on nous a transmis l'histoire. M. Martorelli, par un très-

(1) *Thec. Cal.* p. 63.(2) *Var. Hist.* lib. xiv, c. 12.

petit changement dans les derniers mots de ce passage, & par l'addition d'un seul mot, lui donne un sens tout autre & bien plus convenable. Il lit : ἢ ἡ γινώσκουσι καὶ λόγῳ αἰτίου βυλαύηται γράψῃ ; c'est à dire, que les rois de Perse ne portoient point de livres avec eux, mais qu'ils préparoient eux-mêmes leurs tablettes dans leur char, pour avoir quelque chose de sérieux à lire (j'entends aux autres) qui fût le fruit de leurs propres réflexions, toutes les fois qu'ils pouvoient s'occuper de quelque chose de bon & de curieux.

Il convient cependant dans ses additions, que les tablettes en cire pour écrire ont été en usage chez les Romains & les Grecs dans les derniers temps des empereurs ; parce qu'il a trouvé un passage dans les actes du second concile de Nicée (1), qui y est relatif, & qui dans la vérité n'est pas autrement décisif. Il avoit déjà fait remarquer dans le corps même de son ouvrage, que cette façon d'écrire étoit propre aux Romains, & que dès les temps les plus anciens (2), ils en avoient fait usage ; témoin ce que dit Tite-Live, que l'alliance des Romains & des Albins, du temps des Horaces & des Curiaces, avoit été écrite sur des tablettes de cire.

La plupart des méprises de ce savant, & surtout son incartade contre le père des poètes, sont

(1) *Act. 4. Conc. Nic. 11. tom. 8.*
p. 854. lit. C. edit. Venet.

(2) *Reg. Thec. Cal. p. 124.*

fondées sur l'envie de dire quelque chose de neuf & d'extraordinaire. C'est ainsi que des écrivains s'engagent dans des chemins également détournés, par la disette de matière, qui est rare dans certains pays & dans certains genres d'érudition ; & comme il est difficile de résister à la démangeaison d'écrire (défaut où tombent les Allemands & les Ultramontains encore plutôt que les Italiens), on s'abandonne souvent par désespoir, à des rêveries & à des spéculations, dans l'espérance de faire comme Erostrate, & de se rendre immortel aux dépens des monumens antiques. Et tel fut le savant Ruhnken, qui s'est signalé par ses corrections sur Callimaque & sur d'autres poètes anciens. Mais je crains de me rendre coupable d'une digression déplacée, qui peut cependant être en quelque sorte excusable dans une lettre : je retourne à mon objet.

Un des travaux les plus utiles sur les manuscrits d'Herculanum, est celui d'examiner la nature de ces manuscrits, & l'espèce d'écriture qu'on y a employée : je vais en considérer la forme, & j'examinerai la matière en peu de mots.

J'avertis auparavant, que M. Martorelli étant sur les lieux, auroit été plus à portée que personne d'en être suffisamment instruit ; cependant il s'écarte de la vérité, lorsqu'il avance ⁽¹⁾, qu'indépendamment des manuscrits grecs & latins, on

(1) Reg. Thec. Cal. lib. c, pag. 34.

en a trouvé d'autres dont les caractères sont inconnus, &, comme il le dit dans sa table des matières (1), qui peuvent être en langue sabine. Le fait est faux; tous ceux qui sont déroulés, & d'autres que j'ai examinés, sont tous grecs. Le savant Mazocchi lui-même croyoit trouver de l'écriture oscique dans un de ces rouleaux, que l'on avoit fait servir à un essai ridicule, dont je parlerai dans la dernière partie de cette Lettre; car on croit ce qu'on souhaite: il n'eut pas plutôt imaginé son système d'étymologies de mots tirés de la langue pélasgienne, qu'il voulut persuader que tout ce qu'on ne pouvoit expliquer étoit en langue osque; c'est-à-dire, celle que parloient les plus anciens peuples de la Campanie.

Il ne faut pas laisser ignorer au lecteur que tous les manuscrits d'Herculanum ne sont écrits que d'un seul côté; pas un n'est *ἑπιδωγμένον*, écrit des deux côtés, ce qu'on ne faisoit pas apparemment sur du papier simple, tel que celui-ci. Le côté de l'écriture est placé dans l'intérieur des rouleaux; & c'est par cette raison, qu'il est difficile de savoir quelle est l'espèce de l'écriture, avant d'avoir commencé de les dérouler: il faut donc que les manuscrits écrits des deux côtés aient été faits sur du papier double ou doublé.

Tous ces ouvrages sont écrits par colonnes, larges d'environ quatre bons doigts, c'est-à-dire,

(1) Pag. xl.

occupant autant d'espace qu'un vers grec de six pieds ; une colonne contient dans quelques manuscrits quarante lignes , & dans d'autres quarante-quatre. On a laissé entre les colonnes l'espace d'un doigt de blanc ; & il paroît que ces colonnes ont été encadrées avec des lignes rouges , comme on faisoit à l'égard de beaucoup de livres dans les premières impressions : ces lignes ou encadremens sont aujourd'hui blanchâtres, ce qui, sans doute, est un effet du feu sur le minium ou cinabre. On ne remarque ici, comme sur le parchemin, aucune trace de ces lignes qui y étoient mises pour régler l'écriture ; mais , comme ce papier simple étoit fort mince & qu'il paroît avoir été transparent, on se servoit sans doute d'une feuille de papier réglé ou d'un transparent qu'on mettoit dessous.

Jusqu'à présent on n'a entièrement déployé que quatre rouleaux , & le hasard a voulu que tous les quatre fussent des compositions du même auteur. Son nom est Philodémus ; Gadara en Syrie lui avoit donné la naissance , & il étoit de la secte d'Epicure. Cicéron ⁽¹⁾, dans le siècle duquel il a vécu , & Horace ⁽²⁾, font mention de ce philosophe. On fait que le premier manuscrit est une dissertation dans laquelle l'auteur cherche à prouver, que la musique est dangereuse pour les mœurs & pour l'état. Le second manuscrit

(1) *De fin. lib. ij, c. ult.*

(2) *Lib. j, Sat. 2, v. 121.*

qui a été déroulé, est le second livre d'un traité de rhétorique ; & j'ai su de quelqu'un qui , à mesure qu'on dérouloit cet écrit, étoit à portée de l'examiner, que le principal objet de Philodémus étoit de montrer l'influence que l'éloquence avoit dans l'administration de l'état : on m'a dit encore qu'il y étoit fait mention de la politique d'Epicure & d'Hermachus. Le troisième manuscrit contient le premier livre de la rhétorique en question, & le quatrième un traité des vertus & des vices.

Le premier manuscrit contient quarante colonnes, & sa longueur est de treize palmes ; le second est de soixante-dix colonnes ; le troisième peut avoir environ douze palmes de longueur, & le quatrième trente. Je ne garantis point l'exactitude de ces mesures, ces manuscrits déroulés étant fort difficiles à voir. Le premier est le seul qui soit exposé dans une armoire du cabinet ; on l'a coupé en cinq parties, chacune de huit colonnes, qu'on a collées sur du papier, & qu'on a encadrées.

J'ai dit ci-dessus, que la feuille extérieure de chaque rouleau a été perdue, & peut-être quelques autres de celles qui alloient à la suite ont-elles pareillement disparu : par conséquent le titre de l'ouvrage manque. Il est bon qu'il ait été répété à la fin des manuscrits, sans cela on ne seroit point instruit du nom de l'auteur ni du titre de

son ouvrage. Mais l'un & l'autre sont rapportés à la fin de chaque manuscrit ; & celui qui traite des vertus & des vices , présente deux fois ces deux titres en petits & en gros caractères. On lit à la fin du premier manuscrit :

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ

Au pied du second livre de la rhétorique , on trouve :

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΡΗΤΟΡΙΚΗΣ
Β

Le Β signifie le second livre. A la suite du quatrième il y a :

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΚΑΚΙΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ
ΑΝΑΚΕΙΜΕΝΩΝ ΑΡΕΤΩΝ

Je trouvai dans le troisième manuscrit , il y a cinq ans , lorsqu'on commençoit à y travailler , un écrit de Metrodorus , sur les caractères , avec cet intitulé :

ΜΕΤΡΟΔΩΡΟΥ ΕΝ ΤΩΙ ΠΡΟΤΩΙ ΠΕΡΙ ΓΡΑΜΜΑΤΩΝ

Tous les mots , sans aucune exception , sont écrits en lettres unciales , & ne sont séparés ni par des points ni par des virgules ; rien n'indique la division des mots , lorsqu'il s'en trouve quelques-uns de divisés à la fin d'une ligne ; on ne

rencontre aucun signe ni d'interrogation ni autres, qui puissent aider à la prononciation, ou marquer les endroits qui demandent qu'on élève la voix. Les signes de ponctuation sont devenus plus fréquens à mesure que la connoissance de la langue grecque se perdoit. Mais il y a sur quelques mots, d'autres signes inconnus, & dont je parlerai plus bas. Quant à la grandeur des lettres, je peux comparer celles des manuscrits que j'ai cités, avec celles des éditions rares de quelques auteurs Grecs de Lascaris. Ceux qui sont à portée de voir le fameux & ancien manuscrit des Septante dans la bibliothèque du Vatican, peuvent prendre une idée encore plus claire de la forme & de la grandeur de ces lettres, qui dans le manuscrit sur les vertus & les vices, sont un peu plus grandes. Je dois cependant remarquer que dès le temps que la ville d'Herculanum subsistoit, le caractère italique étoit en usage, comme le fait voir un vers d'Euripide, dont je parlerai dans un moment.

La forme des lettres est différente de l'idée que l'on se fait ordinairement de l'écriture de ces temps anciens : car les caractères avec des jambages qui s'avancent, tels que dans le Α, ont été placés dans des siècles postérieurs par ceux qui croient avoir examiné avec le plus de soin l'écriture des anciens Grecs. Baudelot (1) dit sur cela très-hardiment & sans exception, que les

(1) *Utilité des Voyages*, t. ij, p. 127.

lettres grecques formées de cette manière sont des temps postérieurs ; c'est-à-dire , suivant l'idée qu'on a attachée à cette expression , des derniers temps des empereurs Romains. Toutes les tables où sont figurés les anciens caractères grecs , suivant les différens âges , & qui ont été mises au jour jusqu'à présent , sont fautives : on peut le prouver , sur-tout par les médailles. Par exemple , l'oméga écrit *ω* mêlé parmi des lettres unciales , le P. Montfaucon le donne au temps de Domitien , tandis qu'on le trouve employé deux siècles auparavant sur des médailles des rois de Syrie ; & on le voit dans la même forme italique , dans l'inscription gravée sur le bord du grand vase de bronze conservé dans le Capitole , dont Mithridate Eupator , le dernier prince fameux de sa branche parmi les rois de Pont , avoit fait présent à un gymnase qu'il avoit fondé. Cette espèce de chronologie est , comme l'on voit , sujette à erreur , & peut nous faire prendre des idées très-fausSES des choses. Si quelqu'un , par exemple , vouloit déterminer l'antiquité de ce fameux fragment de statue d'un Hercule qui est placé au Belvédère , & qu'on nomme le Torse de Michel-Ange , & que pour en fixer l'époque il eût recours à l'inscription qui s'y trouve , & qui donne le nom de l'artiste ainsi écrit *ΑΓΩΛΛΑΝΤΟΣ* : faudroit-il , parce que des antiquaires ont avancé que l'oméga ainsi formé , avoit pris naissance fort tard , qu'il plaçât l'auteur

de cette admirable statue dans des siècles où l'on ne trouvera point de sculpteur capable de produire un si beau travail ? Et que deviendroient alors les idées qu'il est juste d'avoir sur les progrès & l'état de l'Art ⁽¹⁾ ?

Les caractères qui se distinguent par une forme particulière, sont ceux que voici, Δ, Δ, Ε, Ε, Λ, ω, Ρ, ω ; le sigma est toujours rond. Ces lettres sont employées plus fréquemment sur des inscriptions grecques du second siècle des empereurs & des siècles suivans , que dans les précédens ; & quelquefois un jambage s'avance vers la direction opposée , comme on le voit sur une lampe de terre , rapportée par Passeri ⁽²⁾, ΔΙΟΚΛΗΤ.

Dans les manuscrits grecs d'Herculanum , ainsi que dans tous ceux dont les caractères sont de forme majuscule , on ne trouve aucune abréviation ; & les plus anciens manuscrits en lettres italiques sur du parchemin , en ont peu ou point du tout ; car les fréquentes abréviations sont une marque de temps postérieurs , & elles ont , particulièrement dans quelques manuscrits grecs , des traits fort embarrassés : il y a cependant quelques abréviations qui contribuent à la belle forme de

(1) On ne peut pas contester que les plus beaux jours de la sculpture n'aient été les mêmes qui ont éclairé dans la Grèce le règne du grand Alexandre ; & qu'à mesure que l'empire Romain a perdu de sa splendeur , les arts

se sont éclipsés. Mais il est pourtant vrai que sous Adrien ils reprirent une nouvelle vigueur , & que rien n'est comparable pour la finesse du trait , à la statue du bel Antinoüs , qui fut faite alors.

(2) *Passeri Luc. t. j , tab. 24.*

l'écriture grecque italique, & qui lui donnent beaucoup de rondeur, de liberté & de liaison.

On a trouvé sur quelques lettres des points & des virgules, que nous nommons des accens : on voit pareillement dans le livre second de la rhétorique, quelques mots interlinéaires en plus petits caractères. Dans les deux lignes suivantes, copiées d'après ce manuscrit, à la page 10, on voit des exemples de l'un & l'autre.

ΔΙΔΟΥΤΟΙΣ

ΗΘΕΙΔΣΠΟΛΛΗΣΟΥΚΟΥΝ ΛΗΠΟ....

..ΤΕΤΗΤΕΡΤΟΡΙΚΗΚΔΙΔΥΝΑΜΕΙ

A l'égard des trois points sur ΚΑΙ, je n'y trouve rien qui permette la plus foible conjecture ; mais ΟΥΚΟΥΝ a manifestement son accent. La plus ancienne inscription grecque qui présente des accens (1), est peut-être d'un temps postérieur. Nous savons pourtant que les accens ont été en usage dans les temps antérieurs, puisque même les Samnites (2) les employoient pour marquer de certaines syllabes. Parmi les Grecs on en attribuoit l'invention à un certain Aristophane de Byfance, qui vivoit environ deux cens ans avant la naissance de J. C.

Voici le vers d'Euripide (3) :

Ως ἐν ζοφῶν βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας νικᾷ.

(1) *Fabret. Inscrit. pag. 288, Medaglie Samnit. 139. nel tomo iv. delle Disc. dell' Accad. di Cort.*

(2) *Olivieri Diff. sopra alc.*

(3) *Pitt. Ercol. t. ij, p. 34.*

Ce vers étoit placé sur le mur d'une maison qui faisoit le coin d'une rue d'Herculanum, & qui conduisoit au théâtre, & ses accens étoient marqués comme on les voit ici (1). Les Romains dans leur meilleur temps se servoient d'une espèce d'accent; & c'est par-là que se distinguent les inscriptions depuis Auguste jusqu'à Néron (2); c'est aussi ce qui me fait regarder l'inscription suivante, trouvée depuis peu à Rome sans aucune date, comme ayant été faite dans le même temps :

CELER. PRIM. AVG. LIB. LIBERTVS.
ET. GEMINIAE. SYNTYCHÉ. CON
IVGI. ET. FLAVIO. CELERIONI. ET HE
LENE. CELERINAE. FILIIS. POSTERIS.
QVE. SVIS. FÉCIT.

Ainsi il faut que le savant (3) qui soutient que les anciennes inscriptions sont toutes sans accens, n'en ait pas vu beaucoup. Le mot interlinéaire dans les deux lignes que j'ai rapportées ci-devant en caractères différens des autres, est remarquable : je ne veux pas entreprendre d'en donner l'explication : mais cependant on voit que c'est un changement ou une correction faite après coup, & c'est ainsi qu'on a mis la lettre H au dessus du mot PTOPIKHI, pour réparer une omission

(1) Il y a eu des gens assez
incrédules pour douter de la vé-
rité de cette découverte.

(2) *Fabret. Insér. p. 168, 170,*

235.

(3) *Basnage, préf. de l'Histoire
des Juifs, p. 38.*

du scribe. On veut conclure de ces corrections, que ce second livre de la rhétorique est un original de la propre main de Philodémus; & je ne m'éloigne pas de ce sentiment. Ne pourroit-on pas aussi conjecturer que la maison de campagne où ces écrits ont été trouvés, a pu être celle du philosophe qui les a composés? Il est assez singulier que sans en avoir fait choix, le hasard ait voulu que les quatre premiers livres qu'on a développés fussent des ouvrages du même auteur. Doit-on craindre de n'en point trouver d'autres écrivains?

Ce que je viens de dire doit suffire touchant la forme de l'écriture: quant à la matière, elle comprend l'encre & les plumes. L'encre des anciens n'étoit pas si fluide que la nôtre; il n'y entroit pas de vitriol. C'est ce que l'on peut juger par la couleur des lettres qui sont encore plus noires que les manuscrits, quoique ceux-ci soient presque convertis en charbon. Cette couleur en facilite beaucoup la lecture; car, si on eût employé de l'encre faite avec du vitriol, elle auroit changé de couleur, sur-tout ayant été exposée à la chaleur du feu, & elle seroit devenue jaune, comme l'encre de tous les vieux manuscrits écrits sur du parchemin. De plus, une encre de cette qualité auroit corrodé les pellicules délicates du *Papyrus*, comme il est arrivé dans les manuscrits sur des peaux: car, dans le plus ancien Virgile & le Térence manuscrit de la bibliothèque du Va-

tican, les lettres sont enfoncées dans le parchemin; quelques-unes même y ont fait des trous causés par l'acide corrosif du vitriol.

Ce qui prouve que l'encre des manuscrits d'Herculanum n'a pas été fluide, c'est la saillie qu'ont les lettres, ce qui s'apperçoit lorsqu'on regarde à la lumière une feuille, & qu'on la tient horizontalement; toutes les lettres paroissent en relief sur le papier; par conséquent cette encre ressemble plutôt à celle de la Chine qu'à la nôtre, & n'est qu'une espèce de couleur épaisse. A cela se rapporte un passage de Démosthène ⁽¹⁾, où cet orateur reproche à Eschine, que la pauvreté l'avoit réduit dans sa jeunesse à balayer les écoles, à effuyer les bancs avec une éponge, & à broyer l'encre, (τὸ μέλαν τριβεῖν); ce qui montre que l'encre demandoit les mêmes préparations que les couleurs des peintres, & qu'elle n'étoit point fluide. C'est aussi ce que fait voir celle qu'on a trouvée dans un encrier découvert à Herculanum; elle paroît comme une huile grasse avec laquelle on pourroit encore écrire aujourd'hui.

Un savant de Naples a avancé que l'encre des anciens pouvoit être le suc noir du poisson connu sous le nom de *Sepia*, qui pour cela s'appelle aujourd'hui *Calamaro*. Cette liqueur étoit nommée chez les Grecs ἰλός, qui, suivant le commentaire d'Hesychius, n'étoit autre chose que le μέλαν τῆς

(1) *Orat. περὶ συγ.* fol. 42. a. lin. 4. edit. Ald. 1554.

Cynias, le noir de la *Sepia*. Personne n'ignore que cette liqueur sert de défense à ce poisson contre d'autres grands poissons qui le poursuivent ; car il lâche alors ce suc de sa vessie, ce qui rend l'eau trouble & noire, & le dérobe à la vue de ses ennemis. C'est ainsi que le renard poursuivi par les chiens, lâche son urine, qui par la force de son odeur, détourne les chiens de la voie, & facilite au renard le moyen de s'échapper. Mais il ne paroît par aucun passage, que les anciens aient fait usage de ce suc de la *Sepia*.

L'instrument pour écrire étoit une espèce de plume de bois ou de roseau, taillée comme nos plumes à écrire, & dont le bec étoit assez long & non fendu. Il s'est conservé une de ces plumes : elle étoit de buis, à ce qu'il semble ; mais elle est comme pétrifiée : on en voit une autre représentée dans un tableau (1) ; elle est appuyée contre un encrier, & les nœuds qui y sont dessinés, dénotent qu'elle est de roseau. Une figure de femme en terre cuite qu'a publiée Ficoroni, & qui (2) tient une plume dans sa main, fait voir, ainsi qu'une pierre gravée du cabinet de Stosch, que les anciens tenoient la plume de la même manière que nous. Il falloit que le bec en fût assez pointu, car les jambages des lettres sont fort déliés ; mais comme la plume n'étoit point fendue, on ne pouvoit donner aux lettres autant de force & de

(1) *Pitt. Ercol. t. ij, p. 55.* (2) *Ficoroni Masch. p. 143.*

légèreté que nous leur en donnons ; aussi les traits en sont foibles & trop déliés.

Ce que je dirai au sujet des Palimpsestes, ou des tablettes enduites de cire, servira de supplément à ce qu'on vient de lire sur les manuscrits en papier. On y écrivoit les premières pensées, pour pouvoir les effacer ou les changer à volonté sur la cire ; & cette opération se faisoit avec un instrument arrondi par un bout, & dont la tranche étoit aiguë : on en voit un en nature dans le cabinet, & un autre est exprimé dans une peinture. Il y a parmi les antiquités du cabinet de Dresde plusieurs de ces prétendues tablettes de cire : elles sont assez grandes, attachées ensemble avec des courroies, & l'on y remarque encore quelques caractères anciens : j'ignore d'où elles viennent & comment elles ont trouvé place dans ce cabinet. Mais avant que de partir pour l'Italie, je les regardois déjà pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire, pour une fourberie grossière ; & je crois pouvoir en dire autant de celles qui, si je ne me trompe, se voient dans la bibliothèque du collège de Thorn dans la Prusse Polonoise. Il me semble l'avoir lu autrefois dans le *Conspectus Reipubl. litter.* de Heumann. Il n'en est pas de même de celles que j'ai vues à Herculanum. Ce sont de véritables tablettes de l'espèce que j'ai entrepris de décrire ; elles sont garnies par les bords d'une feuille épaisse d'argent, mais le bois en est

réduit en cendres : l'hiver dernier elles n'étoient point encore sorties du cabinet. Ces fragmens n'ont été trouvés que depuis que M. Martorelli a donné son ouvrage ; sans cela il ne lui auroit pas été permis de douter que les tablettes de cire avoient été en usage beaucoup plus tôt que dans les temps postérieurs des Grecs & des Romains , comme il le prétend dans les notes de son ouvrage. Mais voulant , contre toute évidence , soutenir le personnage de sceptique , & même aller plus loin qu'aucun de l'ancienne secte , les raisons ne font sur lui aucune impression.

Il ne me reste plus qu'à faire connoître la manière dont on s'y est pris pour dérouler les anciens écrits. L'on a fait d'abord différens essais ; & après avoir travaillé pendant long-temps avant que de parvenir aux moyens qu'on emploie , & que je vais décrire , on crut en avoir trouvé un plus expéditif : voici en quoi il consistoit. M. Mazocchi fit mettre un grand rouleau manuscrit sous une cloche de verre , comptant que la chaleur du soleil dissiperoit l'humidité qui pouvoit s'y trouver , & qu'ensuite les feuilles se sépareroient d'elles-mêmes ; mais cet essai n'a eu aucun succès , car la chaleur du soleil , en tirant l'humidité , détacha en même temps l'encre , & l'écriture fut en partie dérangée , & en partie totalement rendue indéchiffrable : ce sont ces caractères , réduits en cet état , qu'on a pris pour de l'écriture oscique.

Enfin, un expédient qu'un particulier de Rome propoſa à la cour, fut approuvé & trouvé bien plus ſûr : on appela à Portici l'inventeur, à qui l'on donna trente ducats de Naples par mois, non compris le logement & l'entretien. Cet homme industriel & rempli de talens, eſt le P. Antoine Piaggi, Génois, de l'ordre des Ecoles Pies : il occupoit la place de ſcribe latin & de directeur des peintures en miniature dans la bibliothèque du Vatican, aux appointemens ordinaires des ſcribes, c'eſt-à-dire, de quinze écus romains par mois. On lui avoit donné à Rome l'inſpection des miniatures, à cauſe de ſon talent pour le deſſin, & en particulier de celui qu'il avoit pour ce genre de peinture : perſonne n'imité mieux que lui toutes ſortes d'écritures. On montre dans la bibliothèque du Vatican une feuille de différens caractères dans toutes ſortes de langues, écrite de ſa propre main, & la première page d'un petit livre de prières turques qu'on a peine à diſtinguer de l'original, quoique celui-ci, qui eſt ſingulièrément bien écrit, ſoit d'un caractère infiniment petit. On voit auſſi une feuille de cette eſpèce d'écriture de ſa main dans l'appartement de la reine au château de Portici. Cet homme ſ'eſt donc chargé de dérouler les manſcrits : travail délicat & pénible, qu'il continue à l'aide d'un commis auquel on donne ſix ducats d'appointemens par mois : chacun d'eux travaille ſur un manſcrit particulier.

L'établi de bois qu'on emploie pour ce travail, ressemble , au premier coup d'œil & vu d'une certaine distance , au cousoir du relieur , sur lequel on place un livre avec ses attaches pour le brocher. Cette machine est posée sur un pied à vis travaillé au tour , & qui donne la liberté de tourner dessus le livre à volonté , & suivant qu'il est plus commode à celui qui opère. Sur cet établi est placée une planche un peu longue & mobile : sur la partie la plus étroite s'élèvent de chaque côté deux montans en bois à vis , qui servent à faire monter & descendre une planche supérieure. Au milieu de la planche inférieure sont placées , suivant la longueur des manuscrits , c'est-à-dire , à la distance de près d'un palme, deux petites tringles verticales d'acier à vis , ayant chacune un palme environ de hauteur. Ces tringles sont surmontées d'une lame d'acier mobile en forme de croissant ; on place le rouleau dans le creux de ces lames , qui , pour plus grande précaution , sont garnies de coton ; quant aux montans en bois , on peut les visser par dessous la planche , & par ce moyen leur faire avoir plus ou moins de hauteur. Outre cela le rouleau manuscrit est suspendu à deux rubans , de la largeur du petit doigt , qui partent de la planche supérieure , où il y a plusieurs ouvertures qui s'étendent en long : ces rubans sont attachés par le haut au moyen de ces ouvertures , à deux chevilles semblables à celles

du manche d'un violon , & peuvent ainsi être tendus ou relâchés , de manière que l'écrit qui est suspendu puisse se tourner doucement de tous les côtés , sans être obligé d'y toucher. Sur des baguettes aux ouvertures de cette planche supérieure , il y a d'autres chevilles plus petites pour faire tourner des fils de soie , dont je vais enseigner la destination.

Quand on a suspendu un rouleau pour être développé , & qu'on a trouvé le bout de la feuille , on prend un pinceau doux , on le trempe dans une certaine colle qui a la propriété d'amollir , de détacher , & en même temps de faire tenir ; on en met gros comme un pois sur un coin de la feuille , & tout de suite on applique sur l'endroit enduit , sur le côté extérieur du papier qui n'est pas écrit , (car , comme je l'ai déjà dit plus haut , il n'y a d'écriture que sur le côté intérieur) une petite pièce de vessie mince , pas plus grande que l'endroit enduit. Cette opération répétée , sert à détacher la feuille de papier de celle qui la suit , dans toute l'étendue de la collure. On emploie de la vessie de porc ou de brebis , dont les batteurs d'or font usage ⁽¹⁾ : quelque minces que ces vessies soient déjà , on les divise & sépare encore dans leur épaisseur pour doubler le papier ;

(1) Ce n'est point de la vessie que les batteurs d'or emploient pour mettre entre les feuilles de l'or qu'ils battent , mais une pelli-

cule qui se trouve dans les boyaux de bœuf , & que l'on nomme *Baudruche*.

& pour les employer on les coupe en très-petites parties. On continue de cette manière à enduire & à garnir ; & quand on l'a fait dans toute la longueur de l'écrit , environ de la largeur d'un petit doigt , on applique en différens endroits du côté garni , & avec la même colle , des fils de soie , qui se dévidant sur leurs chevilles , se tendent doucement l'un après l'autre ; & par ce moyen la bande de papier ainsi garnie se détache entièrement du rouleau , & demeure suspendue par ces fils , qui tiennent le papier dans une position verticale. Du moment qu'on a détaché assez du rouleau pour qu'il soit nécessaire de lui donner plus de tenue qu'on ne peut faire par le moyen des fils , on tire alors la partie détachée par une des longues entailles de la planche supérieure , & peu à peu , à mesure que le travail avance , on roule cette partie autour d'un cylindre placé au dessus de la machine , sur des couches de coton , de sorte que quand le manuscrit a été entièrement déroulé , le cylindre s'en trouve enveloppé. Cependant les fils de soie demeurent toujours nécessaires , car ils empêchent la partie qui a été garnie de vessie , de s'attacher de nouveau à la feuille suivante. Après cette opération , on retire avec précaution le manuscrit de dessus le cylindre , on l'étend , & on le copie. L'espace de quatre ou cinq heures suffit à peine pour détacher la largeur d'un doigt dans la longueur du

rouleau, & il faut un mois entier pour arriver jusqu'à la largeur d'un palme. Voilà à peu près tout le procédé de cette entreprise, autant qu'il est possible de l'expliquer sans le secours des figures des instrumens, & de l'opération.

Pour donner une idée encore plus claire de ce travail, je vais indiquer les difficultés qui s'y rencontrent : elles consistent moins dans la nature du papier, que dans son état actuel. En beaucoup d'endroits il paroît, étant regardé à la lumière ; comme un lambeau déchiré, ce qu'ont occasionné les torrens d'eau qui inondèrent la ville, dans le temps qu'elle fut ensevelie sous les cendres. Or, cette eau a pénétré les manuscrits, & s'étant conservée dans plusieurs, elle en a par la suite amolli & pourri les feuilles. Cet accident ne peut se reconnoître avant qu'on les développe, autrement on pourroit choisir les manuscrits qui auroient moins souffert. Les feuilles sont si minces, que lorsqu'il s'en trouve une avec un trou, celle qui la suit ne fait en cet endroit qu'un même corps avec la première, & remplit, pour ainsi dire, le trou. De-là il arrive, que lorsqu'on frotte de colle l'endroit du trou qui est rarement visible, on arrache de la feuille de dessous tout ce qui est enduit, & qui est entré dans le trou de la feuille supérieure ; & cela met nécessairement de la confusion dans le corps de l'ouvrage, en y occasionnant des lacunes, où il ne devoit point y en avoir.

Le travail n'est pas moins périlleux quand on parvient aux jointures des morceaux de papyrus collés ensemble : car quand cette jointure a été détachée par l'enduit de la colle , il peut très-bien arriver que la colle pénètre à travers la jointure jusqu'à la feuille suivante , & qu'une de ses parties s'attachant à celle du dessus à laquelle on travaille , ne l'enlève de sa feuille. On voit par cette esquisse , combien il est difficile d'aller vite dans un pareil travail , qui d'ailleurs n'a rien produit jusqu'à présent qui soit bien flatteur ; car quelle utilité peut-on espérer de tirer de ces manuscrits , quand même ils ne seroient ni mutilés ni rongés , si tous sont semblables à ceux qu'on a déroulés ? N'avons-nous pas plusieurs traités de rhétorique des anciens ; & celui d'Aristote n'est-il pas plus que suffisant ? Nous ne manquons pas non plus de livres de morale , qui traitent des vertus & des vices : les ouvrages du même Aristote sur cette matière , l'emportent également sur tous les autres.

On souhaiteroit de trouver des historiens ; les livres perdus de Diodore , par exemple , l'histoire de Theopompus & d'Ephorus , & d'autres ouvrages , tels que seroient le Jugement d'Aristote sur les poètes dramatiques , les Tragédies perdues de Sophocle & d'Euripide , les Comédies de Ménandre & d'Alexis , des Traités sur l'Architecture , & les règles de la Symmétrie de Pamphyle , écrit composé pour les peintres : que nous importe

une plainte bizarre & mutilée contre la musique ? Ainsi on auroit souhaité, qu'au lieu de finir le développement des écrits commencés, dès qu'on auroit pu juger de l'objet de l'ouvrage, on l'eût abandonné, s'il n'en méritoit pas la peine, pour passer ensuite à d'autres, & qu'on ne s'arrêtât qu'à ceux qui annonçeroient quelque chose d'utile & d'intéressant. On dérouleroit sans discontinuer ceux-ci dans tout leur entier, se réservant l'examen des autres, quand il ne resteroit rien de mieux à faire.

Depuis long-temps ces écrits excitent dans la république savante, de justes desirs ; & pour les satisfaire, le P. Antoine Piaggi avoit proposé de graver & de publier successivement les écrits déroulés, afin que ceux qui sont versés dans les langues, pussent s'appliquer à les expliquer. Dans cette vue, il avoit gravé lui-même à l'eau-forte une colonne du premier manuscrit, & l'avoit présentée comme un essai à ses supérieurs ; mais le projet n'a pas été goûté. Les membres de l'académie royale qui s'en croient capables, n'ayant pas voulu céder ce travail à un étranger, se le sont réservé ; mais, autant que j'ai pu le savoir, on ne songe plus maintenant à rendre ces écrits publics. Le P. Piaggi continue, quoiqu'il n'entende pas le grec, de copier ce qu'il a déroulé ; & c'est d'après sa copie qu'on met ensuite au net.

Je finis par une courte notice sur la façon dont est arrangé le cabinet d'Herculanum à Portici.

Faute de place , & vu la grande quantité de tant d'objets découverts , on les a distribués de manière que les peintures sont placées dans des chambres particulières , qui n'ont aucune communication avec le cabinet proprement dit. Ce cabinet occupe le premier étage d'une aîle ajoutée au palais , laquelle enferme une cour quarrée. Toutes les chambres en sont voûtées : dans le commencement de l'établissement on n'en avoit rempli que quatre , & deux autres servoient de magasin ; mais à présent toutes celles du premier étage de ce bâtiment , dont trois côtés font le tour de la cour , & qui font au nombre de dix-sept , n'ont pas d'autre destination.

L'entrée est située à l'orient : un corps-de-garde y est établi. En entrant , on trouve sur la gauche une chambre occupée par le portier du roi , qui ouvre une grande grille de fer , & l'on apperçoit d'abord beaucoup d'ouvrages en bronze. L'on pénètre dans la cour intérieure , & le premier objet qui s'annonce , est le cheval de métal , dont la tête est tournée du côté de l'occident : de ce côté , ainsi qu'à droite & à gauche , on trouve des statues de marbre , entre lesquelles on a placé d'anciennes margelles de puits , des autels , des colonnes , & routes sortes d'ouvrages en terre cuite , comme des *Glireria* (1) , des corniches de maisons particulières & autres. Du côté gauche , ainsi qu'au

(1) C'est-à-dire , des cages de terre pour engraisser une espèce de rats très-excellens à manger , desquels il été parlé plus haut , page 87.

dessus de l'entrée, on voit d'anciennes inscriptions appliquées & scellées contre la muraille. On remarque aussi dans cette cour les deux colonnes de marbre du tombeau d'Hérode Atticus, & de Regilla, avec l'inscription connue, que l'on a transportée du palais Farnèse de Rome; mais on n'a point encore trouvé de place pour ces grandes colonnes qui restent couchées à terre.

Au dessus de la porte d'entrée du bâtiment dans lequel est logé le cabinet, on lit les deux vers suivans, en lettres de métal doré; ils sont de la composition du savant Mazocchi :

HERCVLEAE EXVVIAS VRBIS TRAXISSE VESEVI EX
FAVCIBVS VNA VIDEN REGIA VIS POTVIT.

Un plaissant de Naples a dit, que l'auteur, suivant toutes les apparences, a composé ce distique sur la chaise percée, & qu'il a dû faire alors les mêmes contorsions qu'une femme dans un accouchement laborieux; que son visage, tel que les Romains, au rapport de Suétone, en prêtoient malignement un à Vespasien, étoit celui d'un homme qui se délivre avec peine d'un fardeau incommode. Ces vers sont capables de donner la colique; l'*ex* précédé d'une élision reste entre les dents; la cheville *viden* sent les verges de l'école. Cependant le poète eût pu, pour autoriser cet *ex*, citer deux vers d'Homère, qui finissent par *iz*. Cette inscription n'en fut pas moins ap-

prouvée par une personne qui n'aimoit pas à être contredite, même dans les choses qu'elle n'entendoit point ; mais lorsqu'on la fit voir, en rapportant le jugement sans appel qu'elle en avoit donné, à M. le marquis Tanucci, secrétaire d'état, il leva les épaules, & composa sur le champ & avec la même vivacité qu'il dicta une lettre, le distique suivant :

*Herculeæ Monumenta urbis quo reddita satis
Esse Tito credas, reddita sunt Carolo.*

L'on ne tarde pas à se trouver au pied d'un escalier tournant, qui n'est pas fort convenable au lieu, & sur l'entrée duquel on a placé une autre inscription du même Mazocchi, laquelle est un peu plus supportable :

CAROLVS REX VTRIVSQUE SICILIAE PIVS FELIX AVGVSTVS
STVDIO ANTIQVITATVM INCENSVS QVIDQVID VETERIS GAZAE
EX EFFOSSIONIBVS HERCVLANENSIBVS POMPEIANIS STABIENSIBVS
CONTRAHERE TOT ANNIS IMPENDIO MAXIMO POTVIT
IN HANC MVSARVM SEDEM ILLATVM SVISQVE APTE PINACOTHECIS
DISPOSITVM
VETVSTATIS AMATORIBVS EXPOSVIT ANNO CLD ID CCLVIII.

Les six statues de femme en bronze, dont j'ai déjà parlé, sont placées sur cet escalier.

La première pièce est principalement remplie par des vases propres aux sacrifices ; & l'on a placé au milieu deux tables rondes de marbre, sur lesquelles sont posés les deux beaux trépieds

& un *Focolare* (un foyer) de bronze où l'on mettoit du charbon pour échauffer une chambre, ou pour tout autre usage. On voit dans le même lieu les portraits des Muses & celui d'Apollon, qui sont gravés dans le second volume des peintures d'Herculanum. La seconde pièce renferme différens vases destinés à toutes sortes d'usages : cette pièce est décorée du beau pavé tiré de la ville d'Herculanum (1). Dans les troisième & quatrième pièces on a rangé les autres petits ustensiles, & c'est dans la dernière de ces deux chambres que l'on travaille à dérouler les manuscrits. La cinquième pièce contient des bustes de bronze, placés au pourtour sur des armoires basses, différentes de celles qui dans le même lieu renferment les anciens manuscrits : le pavé de cette chambre est une mosaïque antique, de trente palmes romains de longueur, sur seize de largeur, qui remplit aussi exactement cette pièce, que si l'on en eut pris la mesure. On a placé dans la sixième pièce, les candélabres antiques : & dans une galerie qui en dépend, & à laquelle on a donné, en la construisant, la disposition d'une cuisine, on a rangé les anciens ustensiles de cuisine. Dans la septième chambre, on voit des monumens de marbre, entr'autres trois vases quarrés, creusés en rond, dont les bords sont travaillés avec délicatesse, & qui servoient dans

(1) C'est le même dont il a été parlé ci-dessus, page 40.

les temples à mettre l'eau lustrale : on trouve au même endroit une Diane étrusque. Les trois plus belles statues en bronze, le Silène, le jeune Satyre endormi & le Mercure, sont placées dans la huitième pièce, avec les quatre plus beaux tableaux trouvés à Stabia ; ils sont encastrés dans le mur. La neuvième chambre est remplie de grands bas-reliefs de stuc, & l'on y peut admirer encore quantité de morceaux de mosaïque, très-bien conservés. Dans le nombre des bas-reliefs il en est un qui représente une figure de héros au centre d'une manière de bouclier ovale, portant sur le bord extérieur un crochet pour l'attacher, ce que je n'ai rencontré nulle part. Dans cette même pièce on a aussi placé une niche antique qui a été enlevée toute entière, & qui est revêtue d'une mosaïque grossière ; son ouverture est de six palmes cinq pouces.

Les autres pièces n'ont pas encore de destination particulière. Dans la dixième on a rangé quelques bas-reliefs en marbre d'un beau travail : l'un représente un Satyre monté sur un âne, qui porte une sonnette au cou ; on voit sur un rocher le Terme de Priape, avec une corne d'abondance ; & l'âne qui braie, semble vouloir disputer de vigueur avec le dieu des jardins. Un autre bas-relief trouvé à Herculanium, lequel est entouré de moulures qui en font le pourtour, présente une figure de femme à demi nue, assise sur une chaise sans

dossier , & badinant de la main droite avec une colombe qu'elle tient de l'autre main. Devant cette figure on voit celle d'une femme vêtue , qui de sa main gauche s'appuie sur un Hermès , & qui de l'autre soutient son menton. Derrière la première figure est un Bacchus Indien avec de la barbe : il est placé sur une base de forme circulaire , & tient une tasse formée en coquille , pareille à celle dans laquelle une figure de femme, dans le tableau de la noce vulgairement nommée *Aldobrandine*, verse une liqueur parfumée. Le bas-relief le plus remarquable , est celui où Socrate assis sur un cube , couvert d'une peau de lion , tient de la main droite le vase rempli de ciguë : il porte en travers sur son bras un bâton noueux. Ce morceau est d'un palme neuf pouces de hauteur , & d'un peu plus de longueur.

On trouve à côté du premier appartement deux magasins , un cabinet de médailles , & une collection de livres qui sont à la disposition du directeur. Les quatre premières chambres ont vue sur le jardin du château & sur la mer , qui n'est pas éloignée : cette vue qui est superbe , embrasse la pointe du Pausilype , l'île Capri , Sorrento , & tout le golfe de Naples : les dernières chambres au dessus de la porte d'entrée , ont leur vues sur la voie publique.

On a commencé à mouler , ou pour mieux dire , à faire des creux en plâtre des plus belles

statues & des plus beaux bustes, pour les envoyer en Espagne. Quand tout sera arrangé, les grandes statues de bronze & quelques-unes de marbre feront l'ornement de la galerie qui occupe, dans un des quatre corps-de-logis du château (de Portici), la partie qui en fait la principale façade. On a pareillement réservé pour cette galerie, des colonnes magnifiques de jaune antique, toutes d'une seule pièce, parmi lesquelles il s'en trouve quatre qui étoient au palais Farnèse à Rome; les autres ont été rassemblées de différens endroits de Rome.

Le roi d'Espagne à présent régnant, a fondé pour travailler à l'explication & à la description de toutes ces découvertes, une académie qui étoit composée, il y a cinq ans, de quinze membres: le chanoine Mazocchi est un des principaux, & sans contredit le plus savant. Ces académiciens s'assemblent une fois par semaine chez M. le marquis Bernard Tanucci de Florence, secrétaire d'état actuel, qui a beaucoup de part & qui prend beaucoup d'intérêt aux travaux de cette académie, comme ce savant ministre me l'a dit lui-même. Car lorsqu'on lui présenta les explications pour le tome premier, il les trouva tellement diffuses & chargées d'un si grand fatras d'érudition, qu'il prit la peine d'y mettre lui-même la main, pour en ôter l'inutile & les réduire à l'essentiel; mais malgré les soins qu'il a bien voulu prendre, il s'en faut de beaucoup qu'il ait retranché tout le superflu.

K ij

J'espère, Monsieur, que cette Lettre écrite à la campagne, à Castel Gandolfo, dans une des plus magnifiques maisons de mon maître, & je puis dire, mon ami, son éminence le cardinal Albani, & par conséquent sans le secours d'aucun livre, deviendra un jour un traité plus raisonné; car je me promets bien de revoir ces trésors de temps à autre, & je commencerai peut-être dès cet automne.

Si jamais cette Lettre paroïssoit dans une autre langue, & si elle avoit l'avantage de parvenir à la connoissance de Messieurs les auteurs du Journal de Trévoux, j'espère qu'elle n'encourra point le reproche ⁽¹⁾ qu'ils m'ont fait au sujet de ma Description des Pierres gravées du cabinet de M. le baron de Stofsch. Ce reproche roule sur les livres que j'ai cités ⁽²⁾, & qui leur sont inconnus: j'aurois couru le même risque au sujet de cette Lettre, si je m'étois trouvé à Rome, & au milieu de ma bibliothèque. Ces Messieurs qui s'érigent en censeurs de toutes sortes d'ouvrages, sont incapables, sur-tout dans le pays qu'ils habitent,

(1) Mém. de Trévoux 1760, mois de sept. p. 2119.

(2) L'auteur de la Lettre ou n'a point lu, ou n'a point entendu ce qu'ont dit de sa Description des pierres gravées du baron de Stofsch, les Journalistes de Trévoux; ils ne lui font aucun reproche touchant le choix des livres qu'il a cités, ni d'avoir trop épargné les citations. Ils disent seulement qu'il

eût été à souhaiter que son Ouvrage fût accompagné de planches qui l'auroient rendu plus utile & plus intéressant; l'auteur est trop équitable pour n'en pas convenir lui-même, & ne pas avouer qu'il est toujours mal & indécent de s'exprimer avec une hauteur mêlée de mépris, lors même qu'on soutient les meilleures causes.

de juger des ouvrages qui traitent des antiquités, & principalement de ceux qui ont été composés sur les lieux où elles se trouvent. Dans des ouvrages de caprice, comme sont mes *Pensées*, les citations des livres deviennent inutiles; mais elles sont indispensables, quand on parle de monumens publiés ailleurs, & expliqués bien ou mal par d'autres, & qu'on en veut dire son sentiment. On auroit plutôt dû remarquer que les citations, non plus que l'érudition, n'ont pas été prodiguées, mais qu'elles ont été répandues avec ménagement; & qu'il y avoit assez de matière pour un gros volume in-folio, si l'on ne s'étoit pas imposé la loi de ne jamais employer deux mots quand un seul suffit. D'ailleurs ce n'est pas ma faute, si Messieurs les censeurs ne possèdent ou ne connoissent pas les livres qu'un antiquaire doit avoir étudiés: ce n'est pas non plus ma faute, s'ils ont laissé voir leur peu d'érudition. On me reproche d'avoir germanisé le style françois; j'avois cependant prévenu ce reproche dans ma préface, par un aveu public de mon peu d'exercice dans cette langue. Il étoit nécessaire que l'ouvrage fût écrit dans une langue vivante, & j'ai pensé que la françoise étoit la plus commode, comme la plus universelle: j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour rendre mon style correct; j'ai soumis mon françois à la correction d'une personne qui y est plus versée que moi. J'en ai fait après elle une nouvelle révision:

je n'ai point honte d'avoir si mal réussi. Je ne rougis pas d'avouer, que je ne possède pas même ma propre langue dans toute la perfection : je n'ai que trop éprouvé dans cet écrit, qu'il me manquoit une infinité de termes techniques ⁽¹⁾ que l'italien m'auroit sans doute fournis beaucoup plus aisément.

Si cette Lettre vous parvient, Monsieur, pendant le cours de vos voyages, je l'accompagne des vœux les plus ardens pour que la Providence daigne guider vos pas dans toutes vos courses, & vous ramener avec votre zélé conducteur en bonne santé, & riche en connoissances, dans notre chère patrie ; car elle est devenue la mienne par le séjour que j'y ai fait, & par les bienfaits que j'y ai reçus. Puisse alors la paix y être rétablie ! puisse-je un jour y trouver une retraite ! J'ose espérer que je conserverai toujours une part dans l'affection dont vous avez daigné m'honorer.

(1) On ne s'en appercevra que trop dans cette traduction qui, quoi que faite par un homme du pays, & possédant parfaitement l'allemand, présente en plusieurs endroits des expressions obscures, & où il est possible qu'on n'ait pas assez bien saisi le sens de l'original.

F I N.

11

RELATION
DES
NOUVELLES DÉCOUVERTES
FAITES
A HERCULANUM,
ADRESSÉE
A M. HENRI FUESSLI, DE ZURICH.

Te nihil impediât dignam Dis degere vitam.
LUCRET.

15 -

RELATION

DES

NOUVELLES DÉCOUVERTES

FAITES

A HERCULANUM.

IL en est des Relations des Découvertes d'Herculanum, & des autres lieux voisins ensevelis par le Vésuve, comme des cartes géographiques des pays qui, par le sort des armes & par les conquêtes, sont sujettes à être souvent changées & agrandies. Lorsque j'écrivis, il y a deux ans, ma Lettre à M. le comte de Brühl, sur les Antiquités d'Herculanum, il y avoit plusieurs choses dont je ne pouvois parler alors, puisqu'elles n'étoient pas encore découvertes; & il y en eut même qui, quoique déjà produites au jour, échappèrent alors à mes observations, parce que n'ayant pas formé dans ce temps-là la résolution de les publier, je n'en avois pris que de simples notices, & cela pas même sur les lieux. J'ai tâché de me garantir de ces défauts dans la Relation que je publie aujourd'hui; car ayant fait, le carême dernier, un troisième voyage à Naples, dans la compagnie

de deux amis instruits, M. Volkmann, de Hambourg, & M. Henri Fueßli, de Zurich, j'ai mis sur le champ mes remarques sur le papier, dans l'intention de les communiquer au public: comme je vais parler de choses absolument nouvelles, je me flatte què cette Relation sera aussi favorablement accueillie que l'a été ma Lettre sur cette matière.

Le jugement favorable qu'on a porté dans la Bibliothèque des Beaux-Arts, de Leipfick, de ma Lettre à M. le comte de Brühl, exige ma reconnoissance envers l'éditeur de l'extrait qu'on en a publié. J'aurois désiré seulement qu'il eût eu l'occasion de voir l'ouvrage des Peintures d'Herculanum, que sans doute il ne connoît pas, puisqu'il est dans l'idée qu'on trouve dans ma Lettre des additions considérables à cet ouvrage, ainsi que plusieurs remarques que le lecteur y chercheroit néanmoins en vain. Les auteurs des Peintures d'Herculanum, n'ont absolument eu pour objet que ces peintures mêmes; & ce n'est que par deux lignes, que j'en ai parlé en passant. Par ce que l'éditeur du journal en question dit de ma Lettre, on pourroit croire peut-être qu'elle n'est qu'un extrait de cet ouvrage; & j'avoue qu'il ne me seroit pas agréable qu'on soupçonnât que je m'amuse à découper les ouvrages des autres, tandis que j'ai moi-même tant de grandes choses à tailler.

La Relation que je vais publier, a pour objet les nouvelles découvertes des villes d'Herculanum & de Pompeii, les travaux à Stabia ayant été suspendus ; & ce n'est qu'en passant que je remarquerai ici que ce que Galien a dit de l'usage que les anciens Romains alloient faire du lait à Stabia (1), se trouve encore confirmé de nos jours. Le lait des vaches qu'on fait paître sur les montagnes des environs de cette ville, a un goût exquis, & tout ce qu'on en fait est préféré, à Naples, au laitage de tous les autres lieux voisins. On voit par le fragment suivant d'une inscription qu'on a trouvée à Stabia, qu'il doit y avoir eu un temple particulier, érigé au génie de cette ville :

D. D.

. ESIVS. DAPHNIS.
 TA'L. NVCERIA'E. ET
 AEDEM. GENI. STABIAE
 S. MAMOR. EXA'TA
 DE. RESTITVIT.

Le vrai emplacement de Pompeii a enfin été déterminé par l'inscription suivante, trouvée au mois d'août de l'année 1763. Jusqu'alors on n'avoit point d'autre indice de l'amphithéâtre de cette ville, qu'une cavité ovale ; la situation du lieu

(1) *Onesiv. mis. lib. v, p. 40, l. 43. edit. Ald.*

156 NOUVELLES DÉCOUVERTES

étoit douteuse avant la fouille, & ce qu'on avoit d'abord découvert n'en donnoit point une preuve assez certaine ; mais cette inscription, & les nouvelles découvertes qu'on y a faites, & dont je parlerai ici, ont enfin dissipé toute incertitude sur ce sujet :

EX. AVTORITATE

IMP. CAESARIS

VESPASIANI. AVG.

LOCA. PVBLICA. A. PRIVATIS

POSSESSA. T. SVEDIVS. CLEMENS

TRIBVNVS. CAVSIS. COGNITIS. ET

MENSVRIS. FACTIS. REI

PVBLICAE. POMPEIANORVM

RESTITUIT.

J'ai fait tout le tour de la colline qu'occupoit entièrement Pompeii, située à un mille de la mer ; de manière que j'ai commencé ma promenade à la porte de cette ville, où je me suis retrouvé, après avoir décrit ce cercle, qui est de 3860 pas bien mesurés.

L'éditeur de l'extrait de ma Lettre sur les découvertes d'Herculanum, a confondu ce qui est dit en deux mots de l'ancien capitole de Pompeii, avec la description assez détaillée de l'amphithéâtre de cette ville. Jusqu'à présent on n'a

pas trouvé le moindre vestige de ce capitolé (1).

Les nouvelles découvertes qu'on a faites depuis deux ans à Pompeii, nous prouvent que cette ville, avant d'être ensevelie par le Vésuve, sous le règne de Titus, avoit déjà beaucoup souffert du temps de Néron par un tremblement de terre dont les historiens nous ont conservé la mémoire. On en trouve les preuves dans les peintures enlevées en partie des murs de quelques appartemens, & dans quelques autres fragmens de peintures qui en sont coupés ; ce qui a sans doute été fait par les habitans, qui ont cherché à sauver ces peintures. Il y avoit entr'autres une Diane avec deux autres figures qu'on a maintenant enlevées ; la tête de la Diane manquoit déjà, lorsqu'on la découvrit ; elle avoit sans doute été coupée anciennement du mur. Il est probable que cet enlèvement des peintures n'a pas eu lieu lors de l'aterrissement général de Pompeii ; il doit s'être fait avant ce temps-là, c'est-à-dire, lorsque cette ville souffrit par le tremblement de terre dont nous parlons. Ces exemples nous autorisent à croire qu'il en a été de même des quatre tableaux qu'on a trouvés coupés de la muraille à Stabia, & dont j'ai donné une description détaillée dans mon Histoire de l'Art ; je veux dire que ces tableaux n'y avoient

(1) La même erreur s'étoit glissée dans la traduction de la lettre en question, page 10, imprimée chez Tilliard en 1764. Nous avons

rétabli le vrai sens du texte à la page 15 de la nouvelle édition que nous en donnons aujourd'hui.

pas été portés d'ailleurs, mais qu'ils avoient été enlevés du mur même à l'endroit où on les a découverts. Il faut par conséquent en conclure que Stabia souffrit de la même secousse du tremblement de terre qui fut fatal à Pompeii; & que ceux qui avoient songé à sauver ces peintures des ruines, furent surpris par l'éruption du Vésuve, qui eut lieu quelques années après, & se virent ainsi empêchés d'exécuter leur projet. Un autre tableau, dont le dessin est dans le second volume des Peintures d'Herculanum (1), a été trouvé dans une chambre de Pompeii, attaché au mur par un crampon; peut-être bien avoit-on enlevé ce tableau d'un des édifices renversés par le tremblement de terre, pour le placer dans l'endroit où on l'a découvert.

Une preuve plus concluante encore en faveur du sentiment que j'avance, c'est que les gonds des portes (*cardines*) manquoient, ainsi que les crapaudines de bronze dans lesquelles ils mouvoient, & dont on ne trouva dans les seuils & dans les linteaux de marbre que les creux dans lesquels elles avoient été soudées. D'autre pivots y étoient néanmoins encore, & l'on trouva même le bois noirci & brûlé des portes, auxquelles on distinguoit les panneaux de bois dont elles étoient renforcées (2). Qui plus est,

(1) N° 28.

ciens, à la page 79 & suiv. de la

(2) On peut voir les détails sur ce mouvement des portes des an-

Lettre à M. le comte de Brühl.

on avoit enlevé & emporté les carreaux de marbre de la cour intérieure d'un édifice dont je donnerai la description plus bas. L'aterrissement de cette ville doit être arrivé pendant la nuit, si l'on en peut juger par un squelette qu'on y trouva, avec une lampe singulière de bronze, au commencement de l'année 1764. Je me suis plaint dans ma Lettre de n'avoir trouvé que huit hommes occupés à la fouille de cette ville ; aujourd'hui cependant il y en a plus de trente employés à ce travail.

Avant d'aller plus avant, il est nécessaire que je fasse remarquer au lecteur le rapport du palme napolitain avec celui de Rome. Le premier contient quatorze pouces romains, & par conséquent est de deux pouces plus grand que le palme romain. Celui-ci néanmoins est de huit pouces & un quart du pied de Paris, & de huit pouces trois quarts du pied anglais.

Cette relation roulera sur trois objets principaux. 1°. Les édifices nouvellement découverts. 2°. Les tableaux, les statues & les bustes. 3°. Les ustensiles. Je diviserai les édifices en bâtimens publics & en habitations de particuliers ; la description exacte que je tâcherai d'en donner ne pourra manquer de jeter un grand jour sur plusieurs passages obscurs d'anciens écrivains.

Je commencerai par deux édifices publics, savoir, la porte de la ville de Pompeii, avec le

chemin qui y conduit, & le théâtre d'Herculanum. Je n'ai parlé qu'en passant, pour ainsi dire, de ce dernier édifice, dans ma Lettre à M. le comte de Brühl (1); cependant mes remarques rouleront particulièrement sur ce dont on n'avoit pu se former une juste idée avant les nouvelles découvertes, c'est-à-dire, la scène du théâtre, à la fouille de laquelle on n'a songé que depuis deux ans. Nous devons la découverte de cette scène au zèle infatigable & éclairé de feu M. le major Charles Weber, qui de son propre mouvement a fait travailler à cette fouille, & cela seulement, pour ainsi dire, pendant les après-midi des jours de fêtes. Il auroit néanmoins reproduit bien plus tôt au jour cet édifice, sans la jalousie de son colonel, Dom Roch d'Alcubierre, qui lui fit défendre à différentes reprises de pousser ces travaux. M. Weber a donné le projet de dégager ce théâtre de toute la terre qui le couvre, de sorte qu'on le verra entièrement à découvert; & il a calculé, par palmes cubiques, que tous les frais nécessaires, tant pour faire sauter la lave, que pour se rendre propriétaire des maisons & des jardins qui sont situés sur le terrain sous lequel ce théâtre est enseveli, n'iront pas à plus de 25000 écus.

C'est Lucius Mammius, qui, à ses dépens, a fait construire ce théâtre, ainsi que le prouvent deux inscriptions, dont l'une est placée dans la

(1) Page 27.

cour du cabinet de Portici ; la voici :

L. ANNIUS. L. F. MAMMIVS. RVEVS.
IIVIR QVINQ. THEAT. ORCH.

Cinquante-quatre hautes marches nouvellement formées par les ouvriers dans la lave & la terre , pour ainsi dire , pétrifiée , conduisent à la partie supérieure de ce théâtre , enseveli à une si considérable profondeur sous terre.

Le diamètre de ce théâtre , à prendre d'un bout de l'hémicycle jusqu'à l'autre extrémité , est d'environ deux cens huit palmes napolitains , & la forme en est à la romaine , laquelle diffère de la grecque par l'orchestre : cet orchestre est la partie concentrique renfermée au milieu de l'hémicycle des gradins. Il étoit aux théâtres romains compris dans la ligne droite qui passe d'une corne ou extrémité du demi-cercle jusqu'à l'autre corne ; mais aux théâtres grecs, cet espace s'étendoit au-delà du demi-cercle. L'orchestre grec étoit par conséquent plus vaste que l'orchestre des théâtres romains , parce que chez les Grecs c'étoit le lieu où l'on exécutoit les ballets ; tandis que sur les théâtres romains aucun des acteurs ne descendoit dans l'orchestre , qui étoit occupé par les sénateurs & les vestales , ainsi que Vitruve le dit expressément (1). Suivant cet architecte , les gradins de

(1) Lib. v , c. 6 & 8.

l'orchestre des théâtres romains ne doivent pas avoir eu moins d'un palme, & pas plus d'un pied & six pouces de hauteur; cependant les trois rangs de degrés n'ont qu'un peu plus d'un demi-palme romain de hauteur. Par conséquent ces marches n'étoient pas les gradins mêmes; mais des élévations tracées en demi-cercle pour placer les sièges des personnes distinguées qui s'y mettoient. La mesure que Vitruve donne de ces marches, dénote même cette idée, puisqu'elle n'est pas propre pour servir de siège; & l'on donnoit ce peu d'élévation à ces degrés, afin que ceux qui étoient placés sur le gradin inférieur du demi-cercle du théâtre pussent voir par dessus les spectateurs qui se tenoient dans l'orchestre. C'est dans cet endroit qu'on a trouvé le siège curule d'airain du cabinet de Portici, qui sans doute servoit au préteur ou decemvir, & qui y étoit resté à sa place, lorsque le peuple s'enfuit de ce théâtre, au moment qu'il s'aperçut de l'éruption du Vésuve.

L'orchestre romain demandoit un *proscenium*, ou pupitre ⁽¹⁾ fort bas, afin que ceux qui se trouvoient à l'orchestre pussent voir le mouvement des pieds des danseurs; mais comme il n'y avoit point de spectateurs dans l'orchestre grec, le pupitre en pouvoit être plus élevé. Suivant Vitruve ⁽²⁾,

(1) C'est proprement ce qu'on le nom de *Palco*.
appelle en France, le théâtre, (2) Lib. v, c. 8.
& que les Italiens désignent sous

cette partie de la scène ne devoit pas avoir moins de dix pieds de hauteur ni plus de douze pieds. Le haut, c'est-à-dire, la partie antérieure du pupitre, s'appeloit *hyposcenium*, ὑποσκηνιον (1); & suivant Pollux elle étoit garnie de petites statues, c'est-à-dire, que les statues étoient placées dans des niches dessous le pupitre. Le théâtre d'Herculanum ne paroît cependant pas avoir été décoré de pareils ornemens; du moins n'y découvre-t-on rien de semblable à cette partie; si ce n'est qu'on ne prétende que les statues de ce théâtre n'en aient déjà été enlevées anciennement, ainsi que semble nous l'apprendre l'inscription citée dans la Lettre à M. le comte de Brühl (2). L'espace entre l'orchestre & le pupitre étoit carrelé de marbre jaune.

L'hémicycle de ce théâtre avoit exactement le nombre d'escaliers que Vitruve indique pour se rendre aux sièges, savoir, sept, un tiré du point central, & trois de chaque côté, à égale distance l'un de l'autre; ce que Bianchini n'a pas observé dans le plan qu'il a donné du théâtre d'Antium. Les marches de ces escaliers ont la moitié de la hauteur des marches des gradins auxquels ils conduisent; de manière qu'on compte toujours deux marches de ces escaliers pour chaque degré des

(1) C'étoit le devant du *proscenium*, qui contenoit depuis le *proscenium*, jusqu'à l'esplanade du *proscenium*.
 (2) Page 22

gradins ou des sièges. Les gradins ont un palme & demi de Naples de hauteur, & trois de ces palmes de large : ce qui paroît avoir été le rapport commun de leur mesure. Or, comme il y a sept escaliers qui conduisent aux gradins, il y a par conséquent six divisions ou amas de gradins qui s'élèvent depuis l'orchestre jusqu'au haut ; &, comme ils partent depuis le point central de l'hémicycle, & sont par conséquent beaucoup plus étroits par le bas que par le haut, ils ont la forme d'un coin ou sphéroïde ; voilà pourquoi on donne à ces amas de degrés le nom de *Cunei*.

La différence qu'il y a entre ce théâtre & celui de Rome, que Vitruve a pris pour modèle, consiste dans le nombre & la division des gradins. Car dans celui de Vitruve il y avoit trois divisions, formées par des galeries ou paliers, chacune de sept rangs de gradins, dont les deux divisions inférieures, ou les quatorze premiers rangs de gradins, étoient destinés pour les chevaliers romains, & c'étoit sur les sept rangs de sièges d'en haut que se mettoit le peuple ; ceux qui n'y trouvoient point de place, se tenoient dans la galerie supérieure du demi-cercle.

Seize rangs de sièges s'élevoient au théâtre d'Herculanum, sans être interrompus par aucun palier ou aucune galerie ; mais de manière cependant, qu'après ce palier, il y avoit encore trois autres rangs de gradins auxquels on n'alloit

néanmoins pas des premiers rangs des sièges , mais par deux spacieux escaliers , qui , placés dans l'intérieur du bâtiment , aux deux bouts de l'hémicycle , conduisoient au portique supérieur , qui étoit voûté ; & de ce portique on descendoit par sept portes les sept escaliers placés entre les sièges , n'y ayant point d'autres chemins pour s'y rendre. De ce même portique , on alloit par deux autres escaliers plus étroits , placés de même dans l'intérieur de l'édifice , aux trois rangs de gradins d'en haut , qui se trouvoient au dessous du portique supérieur , & étoient coupés par quatre escaliers , qui , de même que les sept autres escaliers d'en bas , étoient construits dans les gradins ou sièges mêmes. Il ne pouvoit pas y avoir le même nombre d'escaliers dans la partie supérieure des sièges , à cause des six bases surmontées par autant de chevaux de bronze , entre lesquels il y avoit trois rangs de gradins. Je parlerai plus particulièrement de ces bases dans la suite.

Aux théâtres grecs & à ceux de Rome , il y avoit après chaque division de sept rangs de sièges , un gradin ou degré plus large , lequel servoit de palier ou de reposoir , & sur lequel on ne s'asséyoit point. Ces paliers , en forme de ceintures , s'appeloient *διαζώματα* , & en latin *præcinctiones* , qu'on ne trouve cependant pas à notre théâtre ; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à un espace de cinq palmes de large , qui est au pied des trois

gradins supérieurs. Au théâtre de Pola, dans la Dalmatie, il y avoit deux divisions, chacune, suivant l'ordinaire, de sept rangs de sièges, avec un palier entre deux.

Le portique voûté auquel conduisoient les deux escaliers placés dans l'intérieur de l'hémicycle des sièges, étoit revêtu des deux côtés de marbre blanc & pavé de même; & recevoit le jour du dehors par quatre grandes arches percées, entre lesquelles il y avoit en haut cinq ouvertures plus petites ou fenêtres, de deux palmes napolitains de large. Au dessus de ce portique il en régnoit un autre ouvert, qui couronnoit l'hémicycle.

En bas, sur le pavé de l'hémicycle, régnoit, comme aux autres théâtres, un double portique voûté, avec des pilastres, sur lesquels portoient les gradins; le portique extérieur, qui étoit le plus large, avoit des arcades, à l'exception d'un seul entre-colonnement de chaque côté de l'hémicycle, lesquels étoient maçonnés en forme de niche.

Ce que je viens de dire des sièges du théâtre, des escaliers qui y conduisoient, de leur hauteur & division, ainsi que de l'orchestre, étoit déjà généralement connu; & la découverte du théâtre d'Herculanum ne nous a rien appris de nouveau, que la différence entre les gradins des petits théâtres hors de Rome, d'avec ceux qui étoient dans la ville même. D'ailleurs, l'orchestre d'Herculanum

n'a servi qu'à donner une idée précise de la description qu'on trouve dans Vitruve de cette partie des théâtres romains : mais il étoit impossible de comprendre cet architecte & les autres écrivains qui ont parlé des théâtres, particulièrement Pollux, sans avoir examiné avec soin ce qui a été découvert de la scène du théâtre d'Herculanum. Ceux qui jusqu'ici ont donné le plan d'après les ruines existantes de quelque théâtre, n'ont travaillé que d'imagination, d'après quelques foibles indices. Du moins fais-je avec certitude que cela s'est ainsi passé pour ce qui est du dessin de la scène du théâtre d'Antium, que le célèbre Bianchini a ajouté à ses éclaircissemens des inscriptions du tombeau des affranchis de Livie, & qui ne signifie rien. En 1718, le cardinal Alexandre Albani fit fouiller dans les ruines de ce théâtre ; on y trouva quatre statues de marbre noir, savoir, un Jupiter & un Esculape, qui sont aujourd'hui au Capitole ; un faune & un athlète mutilé, tenant une fiole d'huile à la main ; ces deux dernières statues restaurées se trouvent à la villa de ce cardinal. On n'a rien découvert, depuis, des ruines de la scène de ce théâtre.

On commença, il y a deux ans (en 1762), la fouille de la scène du théâtre d'Herculanum, & on voyoit déjà alors les gradins qui conduisent à la scène ; mais il n'y avoit encore rien de visible de la scène même.

Je dois ici une reconnoissance publique à mon

ami M. le marquis Galiani, auteur de l'admirable traduction italienne de Vitruve, qui nous accompagna M. Volkman, M. Fuesli & moi, dans les conduits souterrains de ce théâtre, & qui nous fit voir ensuite le plan de ce bâtiment, dressé par feu M. Weber, qu'il nous expliqua, particulièrement pour ce qui regarde la scène, avec toute la précision & toute la clarté qui lui sont propres. Sans le secours d'un pareil guide, il est impossible de se faire une idée du lieu où l'on est, bien moins encore du plan d'un édifice inconnu, puisqu'on est sans cesse obligé de se glisser d'une galerie étroite dans une autre.

Cette partie du théâtre étoit divisée en deux autres parties, savoir, la scène même, ou le bâtiment qui décoroit la scène, & le *proscenium*, ou pupitre sur lequel les acteurs jouoient; la longueur de cette partie étoit de cent trente palmes.

La scène, ou ce que les Italiens appellent la *Facciata* (1), ne changeoit jamais de décoration, & c'étoit la partie la plus magnifique du théâtre, composée ordinairement de trois ordres de colonnes les unes au dessus des autres. Au théâtre de l'édile Marcus Scaurus, cette partie étoit décorée de trois cens soixante colonnes, d'où l'on peut se former une idée de la grandeur de la scène,

(1) La *Scena* des anciens, ou *scenium*, ou *parascenium*, qui étoit ce que nous appelons le *proscenium* étoit séparé du *post-*

laquelle doit avoir été d'un massif plus vaste que la façade de nos plus grands palais. Il sera plus facile de cette manière , de comprendre ce que Pline dit de la magnificence de la scène de ce théâtre. La partie inférieure , ou l'ordre des colonnes d'en bas , étoit de marbre ; la partie du milieu étoit en verre , & la partie supérieure étoit dorée. Cette décoration formoit le côté intérieur de la face de la scène , c'est-à-dire , celui qui se présentoit aux spectateurs. Maffei (1) n'a pas compris comment la scène du théâtre de Scaurus pouvoit contenir un si grand nombre de colonnes. La scène du premier théâtre de la villa Hadriani à Tivoli , ne paroît avoir été décorée que d'un seul ordre de colonnes. Ces colonnes étoient de l'ordre dorique , & avoient environ quatre palmes de diamètre , ainsi qu'il y a lieu de le croire d'après plusieurs fragmens qu'on en a trouvés. Il semble néanmoins que des colonnes de l'ordre ionique ou corinthien y auroient mieux convenu.

A la scène du théâtre d'Herculanum , il n'y avoit point de colonnes , mais des pilastres ; & les panneaux , de même que la face entière , laquelle faisoit saillie en forme de niche , étoient revêtus de marbre. Il y avoit , ainsi que cela étoit ordinaire à tous les théâtres , trois portes pour se rendre sur le *proscenium* ou pupitre. La plus grande de ces portes , qui se trouvoit au droit de l'angle

(1) Antiq. Gall. p. 161.

du milieu de la saillie, s'appeloit la porte royale (1); les deux autres, des côtés, étoient les portes des étrangers. C'est par la première que passoient les personnes les plus distinguées par leur rang; celle de la droite servoit à la seconde classe de spectateurs; le peuple entroit par la troisième, qui étoit à gauche.

Entre la porte du milieu & les deux autres des côtés, il y avoit des niches, dans lesquelles on plaçoit sans doute des statues, mais dont on n'a cependant trouvé aucun vestige. Les deux autels qui se trouvoient à la scène, dont celui à la droite étoit consacré à Bacchus, & celui à la gauche, à la divinité en l'honneur de laquelle ou pour les fêtes de laquelle on avoit élevé le théâtre (2); ces autels, dis-je, étoient probablement placés entre les portes des côtés & celle du milieu de la scène.

Le *proscenium* ou pupitre, avoit de chaque côté une chambre où se tenoient les acteurs, & qui semble être ce que Vitruve désigne sous le nom de *hospitalia*, mot que Perrault n'a pas compris : l'espace entre la face de la scène & le mur extérieur de la scène, composoit l'allée pour se rendre de ces chambres par les trois portes, sur le *proscenium*.

Entre ces chambres & la scène, il y avoit,

(1) Vitruv. l. v, c. 6; Pollux, l. iv, segm. 124.

(2) Pollux, lib. c, segm. 123. Acron, in Horat. l. iv, od. 6.

de chaque côté du *proscenium*, une longue galerie d'environ dix palmes de large. Vitruve appelle cet endroit *in versuris* (1); & c'étoit par-là & par la porte qui s'y trouvoit, qu'on faisoit passer les machines sur le *proscenium*. Ces portes servoient en même temps aux acteurs pour la représentation des incidens de la pièce : de sorte que par la *versura* de la gauche arrivoient sur la scène ceux qui venoient de la ville ; & par la porte de la droite, ceux qui étoient supposés venir du port. Plusieurs écrivains modernes, & entr'autres Scaliger l'ancien (2), sont tombés dans une grande erreur sur cet article, ainsi qu'on peut le voir par leurs écrits.

Dans ces mêmes endroits (*versuris*), étoient placées, au droit des angles, les machines qui servoient aux changemens de la scène, qu'on appeloit *περίκτοι* & *ἰκκοκλήματα*. Ces machines étoient d'une forme triangulaire, & portoient sur des roues, comme quelques écrivains le prétendent (3). Cependant celles du théâtre d'Herculanum tournoient sur un pivot cylindrique (*cardine* ou *bilico*) de bronze, lequel jouoit dans une plaque du même métal soudée en plomb, de la même manière que cela se pratiquoit aux portes des anciens. Voilà aussi l'étymologie du mot *versura*, qui vient de *versare*, tourner, virer. C'est sans doute un

(1) Lib. v, c. 7.

(2) Poet. l. j, c. 21, p. 35.

(3) Schol. Arist. Acharn. v. 407.

Eustath. ad Il. ζ. p. 976. l. 15.

pareil *cardine*, ou pivot, de quatre pouces du palme romain de diamètre, qu'on a trouvé à l'endroit dont je parle. On y voit encore le bois brûlé de la barre du milieu de la machine. Ces châffis étoient vraisemblablement couverts de toile, sur laquelle on peignoit les décorations de la scène; de manière qu'il ne falloit que très-peu de temps pour en ôter cette toile & pour en mettre une autre à la place.

Au théâtre d'Herculanum, il n'y avoit dans chaque *versura* qu'une seule pareille machine, ainsi qu'on peut en juger, tant parce qu'on n'y a trouvé qu'un seul pivot, que par le peu de grandeur de l'espace dont nous avons parlé. La chambre ou *versura*, vis-à-vis de celle dont il est ici question, n'est pas encore déterrée; mais il paroît probable qu'on n'y trouvera non plus qu'un seul pivot.

Il se présente néanmoins ici une assez grande difficulté touchant le peu d'espace de l'endroit en question, si véritablement on faisoit entrer les autres machines par ces portes, ainsi que je l'ai fait voir par les écrivains cités. Car les coulisses ou châffis qui servoient au changement des décorations, étoient placés dans la *versura*, devant & en face des portes, de manière qu'il ne devoit point y rester d'espace suffisant pour y faire passer ces machines devant les châffis. Il y a encore une autre difficulté relativement à la loge, que Pollux

appelle *καλυσία* (1), laquelle, autant qu'on peut le conjecturer par le passage très-obscur de cet auteur, devoit être placée au dessus de la porte par laquelle on faisoit passer les machines sur le théâtre. La dénomination de cette loge tire son étymologie d'un pavillon ou d'une cabane, ainsi que Pollux le donne aussi à entendre. On voit sur le côté d'un bas-relief de la villa Pamfili, qui représente le chœur d'une tragédie, une grande porte surmontée d'une loge à toit pointu, dans le goût des cabanes des bergers, hors de laquelle viennent regarder trois petites figures, dont le visage est couvert d'un masque. Mais, si en effet cette loge s'est trouvée au dessus de cette porte, les châllis triangulaires, qui étoient placés vis-à-vis de cette porte, devoient empêcher qu'on ne vît sur la scène; & dans ce cas, il n'est pas possible de dire à quel usage cette loge a pu servir.

De chaque côté des portes en question, il y avoit, dans l'intérieur, deux colonnes sur leurs stylobates, dont l'usage & l'objet sont pareillement inconnus. Il y a cependant lieu de croire que ces quatre colonnes se trouvoient ordinairement placées à ces portes, puisque Pline parle d'un pareil nombre de colonnes d'onyx, qui décorent cet endroit du théâtre de Balbus (2); & l'on fait qu'au théâtre de Pola il y avoit de même quatre colonnes, qu'on a employées à l'autel d'une église.

(1) Lib. c, segm. 124; Conf. segm. 127. (2) Lib. xxxvj, c. 12.

de cette ville. Maffei, qui nous rapporte ce fait, n'a pas trouvé à ce théâtre un endroit convenable pour ces colonnes (1); & il n'en pouvoit pas non plus connoître la destination, avant les découvertes qu'on vient de faire à Herculæum. D'ailleurs, le plan que cet écrivain nous a donné de la scène du théâtre d'Orange ne doit pas être exact, puisqu'il n'y a point sur la scène d'endroit pour placer ces machines, c'est-à-dire, qu'on n'y voit point les *versurae*. Ces endroits ne sont pas non plus indiqués sur le plan du théâtre de l'ancien Antium, dont j'ai eu souvent occasion de parler.

Pendant le changement de la scène, on baissoit toujours le voile ou l'*aulæum*, ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui: il faut croire néanmoins que ce voile ne couvroit pas toute la scène, puisqu'il n'auroit guère été possible de faire hausser un rideau de cent-vingt palmes, que la scène avoit de longueur; d'autant plus qu'il n'y a point de rouleau ou de cylindre assez grand pour cet effet. Il auroit d'ailleurs été inutile de cacher la scène même, puisque la face de la scène, étant un corps de bâtiment immobile, ne se changeoit jamais, ainsi que je l'ai déjà dit. Les changemens de décorations ne se faisoient que sur les parties latérales de la scène, *in versuris*; & c'est sans doute devant ces endroits & les châssis triangulaires des décorations, qu'on faisoit descendre la

(1) Degl. Anstæat. l. ij, p. 333.

toile. C'est ce que nous indique aussi un ancien tableau du cabinet de Portici, qui doit paroître dans le quatrième volume des Peintures d'Herculanum. On y voit l'orthographe d'un théâtre, comme il y en a plusieurs dans les trois premiers volumes de cet ouvrage, qui sont de nature à ne pouvoir être exécutés, & doivent être par conséquent des ouvrages de pure fantaisie : on y voit dans la partie supérieure un voile ou rideau qu'on a levé.

Les machines à force mouvante, telles que les grues, pour élever les figures, comme on en voit dans Bellérophon, Persée, &c., ainsi que celles qui servoient à lancer la foudre & le feu, semblent avoir été placées derrière la scène, entre la face intérieure & la face extérieure; & c'étoit dans cet endroit, suivant Pollux (1), qu'étoit la machine qui servoit à imiter le tonnerre. D'autres machines, pour faire descendre & paroître les dieux, étoient situées au dessus de la scène, & cet endroit s'appeloit à cause de cela, *λογίον*.

Il nous reste encore deux mots à dire de ce qui se voyoit à l'extérieur du théâtre. A tous les théâtres il y avoit derrière la scène des portiques à colonnes, ou des galeries couvertes, où se retiroit le peuple lorsqu'il pleuvoit. Ce portique du théâtre d'Herculanum tenoit au *forum* de la ville, & portoit sur des colonnes d'ordre dorique,

(1) Lib. 6, segm. 130.

d'une maçonnerie enduite de ciment & de stuc. Le diamètre de ces colonnes étoit de deux palmes napolitains , & elles avoient huit de ces diamètres ou seize palmes de haut ; hauteur qui va au-delà de la proportion ordinaire de ces colonnes & de celle que Vitruve leur donne. Le tiers du fust de ces colonnes est à rudentures plates , indiquées par de simples taillades enduites en rouge ; la partie supérieure de ces colonnes est cannelée , comme le demande l'ordre dorique ; mais cette partie est blanche sans être enduite. On peut voir les fragmens de ces colonnes détruites dans les souterrains du théâtre. Le toit de ce portique étoit construit en bois , & l'on y voit encore des morceaux de poutres brûlées. Le portique étoit voûté par dessous , ainsi que la scène même.

A l'extérieur , il y avoit aux piliers , entre les arcades de la galerie ouverte , au dessous du demi-cercle , des pilastres d'une foible saillie , construits seulement de ciment & de stuc , lesquels étoient , de même que tout le théâtre , enduits en rouge à la face extérieure ; & c'étoit de ce même enduit qu'étoit couvert le côté intérieur de la galerie ouverte au dessous des gradins. On voit encore par-ci par-là dans les conduits souterrains , quelques fragmens de ces pilastres.

A la partie supérieure du théâtre , il y avoit , entre les trois rangs de sièges , aux deux cornes de l'hémicycle , deux bases d'un carré long , &
deux

deux autres pareilles au centre ; par conséquent six en tout , de grandeur égale , avec un pareil nombre de chevaux de bronze , dont on a composé un seul cheval entier , qui est placé dans la cour du cabinet de Portici.

On n'a trouvé au théâtre dont nous parlons , aucune ouverture propre à placer les perches destinées à tendre un voile au dessus du théâtre , comme il y en a au haut de l'amphithéâtre de Flavien.

Une tessère ou petite tablette d'ivoire avec le nom ΛΙΣΧΥΛΟΥ, qu'on a trouvée au théâtre d'Herculanum , donne lieu de croire qu'on y a représenté non-seulement des pièces écrites en latin , mais aussi des comédies grecques.

Le puits percé au travers de la lave , & qui donna lieu à la découverte du théâtre , tombe entre les deux escaliers sur la pointe de l'hémicycle.

Le second édifice public dont j'ai à parler , savoir , la porte de la ville de Pompeii , doit être regardé comme une découverte fort importante & fort remarquable , tant par elle-même que par le chemin qui y conduit. Cette porte avoit trois guichets , la grande arche du milieu , large de vingt palmes romains , & les deux arches des côtés , dont chacune avoit neuf palmes de large , & qui , à la manière des arches des anciens aqueducs , étoient forts retrécies & fort hautes. La profondeur

de la porte étoit de vingt-quatre palmes , & l'épaisseur des piliers alloit à sept palmes & demi. Au milieu de ces piliers il y avoit une espèce de coulisse , comme à nos portes de ville , dans laquelle on faisoit tomber une herse ; & cette espèce de portes s'appeloit *καταβήκται, ἐπιβήκται*, *porta pendula* , *recidentes* , telles que semblent avoir été les portes de Jerusalem (1). Ces coulisses à herse sont très-visibles à une ancienne porte de Tivoli. Le revêtement de stuc de ces coulisses paroît singulier , & ne s'accorde pas trop avec les herse , puisque , suivant toute apparence , ce revêtement devoit être totalement enlevé , en peu de temps , par le haussement & l'abaissement de ces herse. Cette porte extérieure en avoit une autre intérieure , dont la construction étoit la même. La distance qui séparoit ces deux portes étoit de trente-un palmes. La porte intérieure n'étoit cependant pas encore découverte.

Le côté extérieur de cette porte étoit blanchi , & l'on voit sur le revêtement crépi des pierres de taille , des deux côtés , des inscriptions tracées avec une couleur rouge , dont , aux chiffres près , il n'est guère possible de rien distinguer ; & comme le stuc ou l'enduit en est tombé en plusieurs endroits , on n'en peut rien conclure de raisonnable.

J'ai remarqué néanmoins que ces inscriptions ont été tracées par dessus d'autres qui s'y trouvoient

(1) Pl. 24 , §. 8. Vid. Grot. ad h. l.

antérieurement, & sur lesquelles on n'avoit fait que passer une légère couche d'un enduit blanc. Il faut se rappeler ici l'inscription dont j'ai déjà parlé dans ma Lettre ⁽¹⁾, qui est une affiche de location de bains & de maisons où l'on donnoit à boire & à manger, dessous laquelle il y avoit eu précédemment une autre inscription, qui y paroïssoit encore à travers l'enduit, mais en couleur noire. Elle n'est pas écrite entièrement en couleur rouge, ainsi que je l'ai dit alors, mais en caractères noirs, à l'exception de la dernière ligne, laquelle est tracée en lettres rouges.

Cette inscription, & celle de la porte, peuvent servir à éclaircir ce qu'on n'avoit pas pu comprendre jusqu'à présent, savoir, l'usage des anciens Romains de publier *in albo* ⁽²⁾ les ordonnances du préteur, avant qu'on prononçât un jugement légal. Quoique Accursius ait compris qu'il étoit question ici d'une muraille blanche, on a cependant rejeté son idée. D'autres ont cru trouver cet usage indiqué chez Plaute, mais ont néanmoins douté de l'exactitude du texte de ce passage :

. . . *Næ isti faxim nusquam adpareant,*
Qui hic ALBO PARIETE aliena oppugnant bona.
 Pers. Aët. j, sc. 2, v. 21.

où la plupart des commentateurs lisent *rete*, au lieu de *pariete*, quoique Suidas dise expressé-

(1) Page 62. (2) Heinec. Antiq. Rom. Jurispr. illustr. p. 49.

ment ⁽¹⁾ qu'une muraille blanche servoit à annoncer les affaires civiles. Les inscriptions que nous avons citées lèvent donc le doute où l'on étoit sur l'authenticité du passage de Plaute, & nous font clairement connoître la manière dont on affichoit les affaires publiques en général, & en particulier les ordonnances du préteur; de manière que cette même muraille blanchie peut être regardée comme l'endroit ordinaire & fixé pour cette espèce d'annonces: car on crépissoit de nouveau ce mur chaque fois qu'on vouloit faire une nouvelle publication.

C'est à cette porte que conduisoit la rue pavée dont on a déjà découvert & déblayé une grande partie. Elle a vingt-cinq palmes romains de large, avec des trottoirs de pierre de taille des deux côtés, pour les piétons, chacun de dix palmes & demi de large; lesquels conduisent aux deux arches de côté de la porte. Le pavé de cette rue a beaucoup souffert par le charriage, c'est-à-dire qu'on voit une profonde ornière dans les grosses pierres exactement jointes ensemble. Ces pierres sont une véritable lave du Vésuve, que les anciens ont employée sans en connoître la nature. Cette lave, qui est de l'espèce la plus commune, ne peut être mieux comparée, quand elle est usée & polie par le frottement, qu'à la pierre serpentine de Saxe. Il y en a cependant d'autres espèces en petites

(1) Verbo *Διύκρηναι*.

masses ; & l'on en compte jusqu'à trois cens variétés différentes, dont on fait des collections pour les vendre aux curieux.

Sur la gauche de cette rue & attenant à la porte & à la rue, il y a un grand soubassement de pierre de taille, de vingt-cinq palmes & demi de long, sur treize palmes & demi de large ; espace assez considérable pour contenir un quadrigé, qui s'y trouvoit peut-être, & dont on n'a cependant pas trouvé le moindre vestige. Mais comme ce soubassement n'étoit qu'à un palme sous terre, & que par conséquent la figure qui y étoit placée faillloit hors des ruines, il est probable qu'on l'en aura enlevée.

A la droite de la rue, il y a trois tombeaux, dont celui du milieu, qu'on a entièrement découvert, étoit d'une architecture singulière. Il étoit renfermé dans deux ouvrages carrés en maçonnerie, dont celui de l'extérieur avoit plusieurs ouvertures oblongues, pareilles aux trouières des fortifications ; & toute la muraille étoit enduite de stuc ou de plâtre. Au milieu de ces carrés se trouvoit un ouvrage circulaire qui étoit le tombeau même. Mais on a, je ne sais trop pourquoi, détruit ce monument, qui avoit été élevé à l'honneur de Mammia, prêtresse de la ville de Pompeii, comme nous l'apprend une inscription en caractères d'un palme & demi de long, gravée sur le dossier d'un siège en demi-cercle de pierre de taille, qui se

trouvoit placé devant le tombeau. Les pieds de ce siège sont faits en manière de griffes de lion, & le diamètre entier de ce monument est de vingt palmes romains. Il paroît avoir été fait pour s'asseoir dans la rue devant le tombeau même, pour y jouir du grand air. L'inscription, qui est écrite de suite, sans interruption, autour du dossier du siège, se trouve exactement copiée ici :

MAMMIAE. P. F. SACERDOTI. PVBLICAE. LOCVS.
SEPVLTVRAE. DATVS. DECVRIONVM. DECRETO.

On trouve bien à la vérité, dans d'autres inscriptions, les mots de *sacerdos publica*, mais toujours avec l'addition du nom d'une certaine divinité, telle que Cérès ⁽¹⁾ par exemple, & jamais en parlant d'une manière générale & indéterminée, comme on le voit dans l'inscription que je viens de donner. Il est probable que ces mots équivalent ici au titre de grande prêtresse, ou archiprêtresse, qu'on trouve dans d'autres inscriptions ⁽²⁾, & signifient peut-être autant que *sacerdos prima* ⁽³⁾. Cette inscription a été enlevée de Pompeii, & se voit aujourd'hui dans la cour du cabinet de Portici. Près de ce siège il y en avoit un autre pareil, mais sans inscription, qu'on avoit commencé à déterrer.

Au pied de la porte même, il y a un petit tombeau qui ne consiste qu'en une simple arche

(1) Spon. Misc. ant. p. 338, 349.

(2) Grut. Inscr. p. 308, n. 4.

(3) Spanhem. Obf. in Callim. Hymn. Cer. 7. 43, p. 691-692.

basse & ouverte , dans laquelle est placée , vis-à-vis de l'entrée , un cippe de sept palmes & demi de haut , avec l'inscription suivante :

M. CERINIVS.
 RESTITVTVS
 AVGVSTAL. LOC. DDD.

Au milieu de ce tombeau il y avoit un petit autel à quatre cornes , & portant cette inscription :

M. CERINIVS
 RESTITVTVS
 AVGVSTALIS
 LOCO DATO
 D. D.

Ces deux inscriptions se voient aujourd'hui dans la cour du cabinet de Portici.

A l'occasion de ces tombeaux , il ne paroîtra peut-être pas inutile de parler ici d'un endroit enclavé dans un mur circulaire de maçonnerie , qu'on découvrit vers la fin de l'année 1763 , dans l'ancienne ville ensevelie de Veleia , au duché de Plaisance. Le diamètre de cet espace enclavé est d'environ cent pieds de Paris , & le mur bâti de grandes pierres de taille a environ quatre pieds d'élévation. On y voit deux entrées , l'une vis-à-vis de l'autre , mais sans aucune apparence de portes. Une troisième entrée , laquelle conduit à

M iv

cet enclos par une ruelle pratiquée entre deux murs, est garnie d'un seuil de porte. Proche de l'une des deux premières entrées, il y a une espèce de puits carré en ouvrage de maçonnerie. Ce lieu paroît avoir servi à brûler les morts ; & aura sans doute communiqué à un tombeau, par le moyen de l'allée étroite ménagée entre les deux murs. Cette espèce de lieux s'appeloit *ustrina* ou *ustrinum*, ~~maïor~~. L'enclos où le corps d'Auguste fut brûlé, se trouvoit enclavé dans l'enceinte de son superbe tombeau, & avoit, comme celui de Veleia, une forme circulaire (1) ; quelquefois néanmoins ces endroits se trouvoient séparés des tombeaux. Un pareil enclos, mais d'une forme carrée, avec un mur peu élevé en pierre de taille, qui n'a jamais eu plus de hauteur, comme on peut le voir par le chaperon de ce mur qui s'y est conservé ; un pareil enclos, dis-je, se voit près de la voie Appienne, à cinq milles de Rome, dans un endroit appelé, dans le moyen âge, *ad flatuarias* ; & il est à croire qu'il a de même servi d'autel pour y brûler les corps morts (2), étant entouré de toutes parts d'anciens tombeaux.

Si la description que je viens de donner de ces anciens édifices publics, a fait plaisir au lecteur & lui a paru de quelque utilité, je me flatte qu'il ne sera pas moins satisfait de ce qui me reste à

(1) Strab. Geograph. l. v, p. 236.
 édit. Par.

(2) Fabret, Inscript. l. iii, p. 176,
 n. 351.

dire des maisons & des habitations particulières de Pompeii. Celles qu'on a découvertes hors de Pompeii sont des villa ou maisons de campagne, qui nous engageront à faire quelques remarques sur les villa des anciens, en général, & sur celles de Pompeii & des autres lieux voisins ensevelis, en particulier; tant pour ce qui regarde le local même, que pour ce qui est relatif à leur architecture.

Les maisons de campagne des villes qui n'étoient pas situées sur des hauteurs, telles que l'étoient celles de Pompeii, avoient été bâties sur le bord de la mer, & sur la mer même, non-seulement par volupté, & pour mieux jouir de l'air frais de la mer; mais encore, comme il paroît, pour en rendre l'habitation plus salubre. Ce qui me donne lieu d'appuyer sur ce sentiment, ce sont les ruines de six ou sept maisons de campagne qu'on trouve entre le port de l'ancien Antium & la ville de Nettuno, dans la distance d'un mille & demi d'Italie. Pendant le flux, qui, dans cette mer se fait sentir toutes les douze heures, les murs de ces bâtimens ne sont couverts que de deux palmes d'eau, & l'on peut se promener à pied sec tout autour de ces ruines pendant le reflux, dans l'après-midi & vers le soir, & même lorsque les jours sont longs, au lever du soleil. Il seroit possible encore aujourd'hui de lever le plan de ces bâtimens, tant les fondemens en sont visibles, par-

ticulièrement ceux d'une villa proche de l'ancien port d'Astura, (à huit milles au-delà de Nettuno,) laquelle étoit assez vaste pour faire penser qu'elle a été celle d'un homme puissant, & même d'un prince.

Deux fortes murailles, qui se prolongent en forme de digues, depuis la grève horizontale & sabloneuse jusqu'au bâtiment même dans la mer, servent à prouver clairement que ces édifices ont, depuis leur construction, été situés à la même distance dans la mer. Dans cet emplacement on a sans doute eu en vue la salubrité de l'air, qui agité par le mouvement & le battement continu des flots, en étoit plus pur, & rendoit moins sensibles les effets des vents du midi. Car on sait que les personnes qui demeurent sur les jetées du port de Porto d'Anzo, n'éprouvent aucune incommodité des grandes chaleurs; tandis que ceux qui habitent sur la côte même, passent rarement l'été sans être sujets à des fièvres. Suivant Cicéron même, la maison de campagne d'Astura étoit située dans la mer ⁽¹⁾; & Lucullus fit bâtir des habitations depuis sa maison de campagne, près de Baya, jusques dans la mer ⁽²⁾, ainsi que nous le prouvent encore aujourd'hui les ruines placées dans l'eau.

La maison de campagne découverte à Hercu-

(1) Ad Attic. l. ij, ep. 19.

(2) Plutarch. Lucull. p. 947. l. 3. H. Steph.

lanum , étoit située sur le bord de la mer ; & une longue allée conduisoit depuis le jardin jusqu'à un cabinet ou pavillon d'été , de forme circulaire & percé de toutes parts , lequel doit avoir été situé dans la mer même , comme on peut le conjecturer par la longue allée. Ce pavillon s'élevoit de vingt-cinq palmes de Naples au dessus du niveau de la mer , & de quatre marches au dessus de l'allée qui y conduisoit. Le pavé de ce cabinet circulaire formoit une grande rose géométrique à seize angles égaux , composée de carreaux de marbre d'Afrique & de jaune antique cunéiformes , & placés alternativement en vingt-deux bandes formant autant de cercles ; de manière que le cercle extérieur consiste en quatre-vingt-seize triangles rectangles, forme qu'ont aussi toutes les autres pierres. Le pavé entier a vingt-quatre palmes romains de diamètre. Cependant comme les pierres , en se prolongeant vers le point central de cette grande rose , devenoient infiniment petites, on a placé au milieu une autre espèce de rose , dans le contour de laquelle viennent se terminer les pierres de la rose majeure. Cet ouvrage sert aujourd'hui de pavé à la seconde chambre du cabinet de Portici.

L'architecture des maisons de campagne ne différoit point de celle des grandes maisons des villes ; de sorte qu'on peut appliquer aux unes ce qui a été dit du plan & de l'orthographie des

autres. Je parlerai seulement ici des étangs & des canaux de ces villa, dont j'ai déjà fait mention dans ma Lettre (1). Un canal de médiocre largeur circuloit autour du mur du jardin, de la même manière que celui qui, suivant Homere, baignoit les murs du jardin d'Alcinoüs (2). L'eau des maisons de campagne des villes ensevelies par le Vésuve, étoit sans doute de l'eau de pluie rassemblée dans des citernes, puisqu'il n'y a jamais eu dans ces endroits ni source ni rivière, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui, si ce n'est la rivière de Sarno, proche de Pompeii, laquelle n'est pas assez considérable pour avoir pu suffire à fournir de l'eau aux maisons de campagne de cette ville, situées d'ailleurs sur une hauteur. Le psalmiste (3) parle déjà d'étangs formés de l'eau du ciel; d'ailleurs on aura pu conduire l'eau de la mer dans les canaux de ces maisons de campagne; & Columelle (4) nous apprend quelle profondeur il faut donner aux canaux pour y faire venir l'eau: voilà aussi pourquoi sans doute ces étangs étoient entièrement construits en ouvrage de maçonnerie (5).

Jusqu'à présent on n'a découvert à Pompeii que deux maisons de campagne: celle qu'on a trouvée la première est à une plus grande distance de cette ville que la seconde; mais elle a présenté

(1) Page 38.

(2) Hom. Odyss., liv. 7. 129.

(3) Ps. 64, v. 7.

(4) De re rust. l. viij, c. 17.

(5) Pall. de re rust. lib. j c. 17.

tant de difficultés, qu'on en a cessé les travaux, & les ruines s'en trouvent aujourd'hui en grande partie de nouveau ensevelies sous les décombres écroulées sous leur propre poids. Ce qu'on a trouvé de remarquable dans cet édifice, c'étoit une chambre dont le revêtement peint des murs étoit tombé par petits fragmens. Les grotesques peints sur ces fragmens sont l'ouvrage le plus parfait que j'aie vu en ce genre, non-seulement des anciens, mais aussi des modernes, sans excepter les plus beaux morceaux de la loge de Raphaël, tant pour l'invention & l'élégance du dessin, que pour l'exécution. On peut dire que ce sont de véritables miniatures; les veines du feuillage & des festons sont indiquées de la manière la plus délicate, & les couleurs en sont aussi fraîches & aussi brillantes que si elles ne venoient que d'être employées. On en a choisi quelques centaines de petits fragmens qu'on fixe avec du stuc sur de l'ardoise, & qu'on est actuellement occupé à assortir le mieux qu'on peut. Généralement parlant, on peut dire que c'est à Pompeii qu'on a trouvé les meilleures peintures qui ornent le cabinet de Portici; telles sont, entr'autres, celles des danseuses & des centaures, qui sont peints sur un fond noir.

La seconde maison de campagne, qui se trouve située plus près de la ville que la première, n'étoit pas encore entièrement découverte de mon temps. La cour intérieure de cette villa a trente-un palmes

napolitains de long ; & dans deux chambres , placées l'une vis-à-vis de l'autre , à l'angle de cette cour , on a trouvé deux très-belles mosaïques , qui rendent cette découverte fort précieuse. J'ai donné une description détaillée du premier de ces ouvrages en mosaïque , qu'on y découvrit le 28 avril 1763 ; & il me reste seulement à remarquer ici , que le travail n'en est pas si extraordinairement petit qu'il soit besoin de se servir de la loupe pour le bien voir , ainsi qu'on a cherché à le persuader , tant de bouche que par écrit. Ce travail n'approche même pas , pour la délicatesse , de celui des colombes si connues , du feu cardinal Furietti , que son neveu possède actuellement , ainsi que les centaures. La seconde mosaïque se trouvoit de même que la première , placée au milieu d'une mosaïque grossière en plâtre , & fut entièrement découverte , en ma présence , le 8 février 1764 ; de sorte que nous fûmes , mes deux compagnons de voyage & moi , les premiers qui la virent sortir des mains des travailleurs. Cette mosaïque a un palme romain & dix pouces & demi de hauteur , sur un palme & demi de largeur , en y comprenant le cadre étroit d'albâtre blanc , d'un pouce de large ; & c'est avec ce cadre que la mosaïque a été insérée dans le pavé de la chambre. Elle est du même maître que la première , ainsi que nous l'apprend le nom de cet artiste , ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ , qui se trouve placé au haut de

cet ouvrage , lequel représente aussi trois figures de femmes couvertes de masques comiques , & un jeune garçon.

La première figure , à la droite , est assise sur un tabouret ou siège sans dossier , qui est couvert d'un tapis travaillé en échiquier de trois couleurs , jaune , rouge & couleur de chair , aux bouts duquel pendent à des cordons de longues houppes. Sur ce tapis est placé un coussin à raies des mêmes couleurs. Cette figure paroît prêter une grande attention au discours de celle qui se trouve à côté d'elle ; & semble se presser les mains l'une dans l'autre , comme on a coutume de faire dans un moment de grande surprise ou d'affliction. La seconde figure est assise devant une belle table à trois pieds , sur laquelle est une cassette blanche ; à côté de cette cassette est un cratère ou une coupe sur un piédouche à griffes de lion. Près de là on voit un rameau de laurier. Cette figure a le corps couvert d'une draperie jaune , & paroît occupée à faire un récit , comme l'indique le mouvement de sa main. La troisième figure , couverte d'un masque qui représente une vieille femme , tient une coupe à la main , & a sa draperie , qui est pareillement jaune , passée sur sa tête. A côté de cette dernière figure est un jeune garçon enveloppé dans un manteau. Au dessous de ces figures il y a trois raies en forme de degrés , dont celle d'en haut est ornée alternativement de têtes de

bœuf écorchées & de Néréides à double queue de poisson. Sur la raie du milieu il y a des griffons qui tiennent un bouclier de forme ronde ; la troisième raie, offre pour ornement des oves & des rudentures à baguettes verticales, placées alternativement. Ces raies ne sont que d'une seule couleur, & faites dans le goût de ce que nous appelons camayeu.

Je ne puis me passer de faire remarquer ici, à l'occasion du nom de l'artiste de ces mosaïques, que le nom d'un autre Dioscoride, qui fut un célèbre graveur de pierres fines, a donné occasion à plusieurs faussaires de tromper le public. Cette fourberie a même eu lieu, depuis peu, avec un camée nouvellement trouvé, représentant la tête de Caligula ; lequel est actuellement entre les mains de M. Jenkins, peintre anglois à Rome, & dont on a voulu rehausser par là le prix. Il est bon que ceux qui commencent à prendre le goût des pierres gravées, sachent que le nom des artistes, sur les camées, y est pareillement travaillé en relief, & ne se trouve jamais gravé dans la pierre.

Comme on veut restaurer plusieurs parties de la première mosaïque, on ne l'a pas encore fait voir aux étrangers ; il y a aussi quelque chose à réparer à la seconde.

Nous savons que l'empereur Claude avoit une maison de campagne proche de Pompeii, où il perdit

perdit un fils, nommé Drusus, qui fut étouffé par une poire qu'il avoit jetée en l'air, & qu'il voulut rattraper avec la bouche (1). Il est probable que l'une des deux villa qu'on a découvertes ici, a été la maison de campagne de cet empereur.

Les maisons que l'on a découvertes dans la ville de Pompeii même, ne méritent pas moins d'attention, d'autant plus qu'étant entièrement déblayées, elles peuvent nous donner une idée exacte de la forme des habitations des anciens. Cette forme des maisons, tant de Pompeii que des autres villes ensevelies, est, en général, carrée; de manière qu'elles forment au milieu une cour intérieure (*area*, *cortile*), autour de laquelle règnent les appartemens. Dans les cours des maisons ordinaires, il y avoit au dessus & au dessous du toit un larmier ou une large saillie d'ais, pour y être à couvert de l'eau des gouttières. Cette cour intérieure s'appeloit, à cause de cela, *impluvium*, ou *atrium*, de ἄλυστρον, ἰμπίλυστρον, dessous le ciel ouvert.

Jusqu'à présent on n'a découvert en dedans de la porte de la ville, & à la droite de la rue pavée, que deux maisons, toutes deux placées sur le penchant de la colline sur laquelle la ville étoit bâtie. L'entrée de ces deux maisons se trouve du côté de la rue. La première maison a une grande porte, large de dix palmes romains, la-

(1) Lipf. Antiq. Lect. lib. ij, c. 6.

quelle conduit directement dans la cour intérieure. De chaque côté de cette porte, il y en a une autre de cinq palmes de large. Celle de la gauche néanmoins est maçonnée, & ressemble intérieurement à une niche. L'autre porte conduisoit aux appartemens d'en haut, ainsi que cela paroît distinctement par quelques marches de l'escalier. Cette espèce de portes qui conduisent immédiatement de la rue aux appartemens d'en haut, sont encore très-communs en Italie. On y voit dans les ruines, devant la porte en question, une grande corniche denticulée en stuc, qui en est tombée.

La cour intérieure, qui peut avoir au-delà de soixante-dix palmes romains de long, est entièrement pavée en très-beau plâtre d'une espèce de mastic ou ciment avec du marbre pilé, dans le goût dont étoient faits autrefois les planchers des palais de Venise, & comme on en voit dans la villa du cardinal Alexandre Albani. Au milieu de cette cour, il y a un endroit carré dont le pavé est enlevé; ce carré est enclavé dans un ornement de mosaïque, & il y a tout lieu de croire qu'il a été carrelé en marbre, & que sur ce pavé il y a eu une citerne, ainsi que semble le prouver un petit puits rond, de deux palmes de diamètre, maçonné en petites briques. Dans la cour intérieure d'une maison de campagne découverte à Stabia, il y avoit une citerne carrée, dont le toit portoit sur quatre colonnes maçonnées & enduites.

De la cour on entre immédiatement dans cinq chambres, tant de l'un que de l'autre côté; & en face de la porte de la cour, il y a trois autres chambres, qui toutes ont des pavés de différentes espèces de mosaïques, & des murailles peintes. La seconde chambre à la gauche semble avoir été une chambre à coucher; comme on en peut juger tant par un espace pratiqué dans le bas du mur pour y placer le lit sur sa longueur, que par deux fers qui formoient les pieds du bois de lit. Cet espace destiné à contenir le lit est enduit en couleur rouge, ainsi que tout le pourtour de la chambre, qui a douze palmes romains de longueur, sur neuf palmes & demi de largeur.

Les murs de toutes ces chambres sont peints; & quoiqu'on en ait déjà enlevé les meilleurs morceaux pour le cabinet de Portici, il y reste néanmoins encore de beaux tableaux : j'y remarquai entr'autres deux jeunes figures masquées, dans le goût grotesque. Les seuils des portes de quelques-unes de ces chambres sont d'albâtre blanc.

La seconde maison qui tient immédiatement à la première, & qu'on a presque entièrement déblayée, possède encore dans une chambre des peintures plus belles que celles des chambres de l'autre maison. Cette chambre forme, pour ainsi dire, un carré parfait de quinze palmes romains, tant en longueur qu'en largeur, n'étant que de quatre pouces plus longue que large. La principale

porte de la même chambre a six palmes de largeur. C'est ici que se trouvoit la Diane dont j'ai parlé plus haut, qu'on avoit déjà coupée du mur anciennement pour la placer ailleurs ; on y voit encore une autre figure sur un pan de la muraille, autour de laquelle on remarque plusieurs corps d'instrumens.

Il me reste à faire sur ces maisons les remarques suivantes. Premièrement, que toutes les chambres en étoient voûtées ; mais ces voûtes étoient toutes écroulées, à l'exception de celles des caves ; & on n'a trouvé aux portes des chambres que du bois brûlé. Cependant les montans des portes n'étoient jamais de bois, comme Montfaucon se l'est imaginé (1). Comment auroient-ils pu convenir à des maisons construites en maçonnerie ? On a trouvé une grande quantité de scories du Vésuve dans la maçonnerie des murailles, & peut-être en auroit-on aussi découvert dans les voussures, si elles s'étoient conservées entières. Cependant Vitruve ne dit rien de la manière de rendre les voûtes plus légères en y employant des scories, & Palladius est le seul écrivain qui en fasse mention (2) ; aussi est-il vrai qu'il est venu plus d'un siècle après Vitruve, & lorsque la grande éruption du Vésuve, sous le règne de Titus, eut fait mieux connoître la nature de ses scories.

En second lieu on y voit, à ne pas en douter,

(1) *Antiq. expliq.* t. iij, p. 105.

(2) *De re rust.* l. j, §. 12.

que les plus belles chambres & celles qui étoient entièrement peintes, tant des maisons de campagne que des habitations de la ville, ne recevoient le jour que par les portes, qu'à cause de cela on faisoit extraordinairement hautes & larges. De pareils édifices ne pouvoient pas priver les habitations voisines de la lumière du jour, ainsi que cela étoit défendu à Rome par l'ancienne loi : *Ne luminibus officiatur.*

Je ne parle ici que des maisons de Pompeii ; car nous avons des preuves certaines que les autres maisons des anciens étoient éclairées par des fenêtres. Nous voyons par une lettre de Cicéron ⁽¹⁾, que ce Romain n'étoit pas du même sentiment qu'Atticus sur la largeur des fenêtres, qu'un architecte, appelé Cyrus, avoit faites à une maison de campagne, qui appartenoit probablement à Cicéron même. Mais il paroît que les anciens n'ont pas connu les volets ou contre-vents pour exclure le jour des chambres, qui sont aujourd'hui si généralement en usage en Italie ; puisque, suivant Suétone ⁽²⁾, Auguste avoit coutume de se tenir la main devant les yeux, lorsqu'il vouloit prendre du repos dans l'après-midi ; ce qui auroit été inutile si les fenêtres avoient été garnies à l'intérieur de volets. Une plus forte preuve encore en faveur de ce sentiment, c'est, je pense, l'usage des chassemouches dont se servoient ceux qui en avoient.

(1) Ad Attic. l. ij, ep. 3.

(2) Aug. c. 78.

198 NOUVELLES DÉCOUVERTES

le moyen, pour écarter les mouches quand ils vouloient dormir pendant le jour : car on fait que ces insectes se tiennent tranquilles dans l'obscurité. Cette conjecture semble néanmoins être contredite par une description que fait Ovide de la lumière de sa chambre, lorsque Corinne vint pour le voir :

Pars adaperita fuit , pars altera clausa fenestraz.

Amor. lib. j , el. 5.

& c'est sans doute d'un rideau à moitié tiré qu'il a voulu parler. Ce passage d'Ovide ne détruit pas les preuves que nous avons citées ; Juvenal parle expressément de ces rideaux des fenêtres :

Claude fenestras ,

Vela tegant rimas , junge ostia , tollite lumen.

Satyr. ix , v. 105.

Tout cela peut servir à éclaircir un passage d'Apollonius de Rhode, sur lequel personne n'a encore songé à former le moindre doute. Dans la description que ce poète fait du trouble & de l'agitation de Médée éprise d'amour pour Jason, il dit, que la nuit avant le jour fixé pour leur premier entretien, elle se leva plusieurs fois de son lit pour voir si l'aurore ne commençoit pas à poindre, &

Ποκρά δ' ἄνὰ κληῖδας ἰὼν λούσκει θυγάτηρ.

Crebrò forium suarum claustra referat.

Argon. l. iij , v. 822.

c'est-à dire qu'elle étoit obligée d'ouvrir la porte de sa chambre pour appercevoir le jour , parce qu'il n'y avoit point de fenêtres , non plus qu'aux maisons de Pompeii. L'endroit où couchoient les femmes ne pouvoit par conséquent pas être une anti-chambre , ainsi qu'on pourroit le croire ; mais devoit être placé à côté de celle qu'occupoit Médée même.

Je dois observer , en troisième lieu , que ni les maisons mêmes , ni les chambres n'avoient aucune symétrie ; ce dont je ne puis pas concevoir la raison. On ne peut pas dire que de pareilles bâtisses aient été faites au hasard , puisque les lignes du pavé en mosaïque des chambres forment des équerres parfaites , ce qui rendoit cette irrégularité des chambres encore plus visible. Ce défaut de symétrie je l'ai remarqué aussi à d'autres anciens édifices , & entr'autres aux ruines du théâtre d'Albano , dont les arches ne sont pas d'une égale largeur , ni les piliers d'une grosseur égale. Les pilastres du Panthéon ne sont pas non plus d'une égale largeur , & il y a quelques chapiteaux sur lesquels ne porte point l'entablement , qu'ils devroient cependant soutenir. On remarque aussi au *forum* du temple de Sérapis , à Pouzzolo , que son aire n'occupe point une mesure régulière , & cela sans aucune cause , puisque rien n'empêchoit d'y donner une parfaite symétrie.

Quatrièmement , j'ai observé que le plancher

en mosaïque des chambres, descendoit par un talus assez rapide vers le seuil de la porte.

La cinquième remarque tombe sur les peintures des murailles, qui, dans les maisons de Pompeii, n'ont pas été faites sur un fond mouillé, mais sur un fond sec, ainsi qu'il est facile de le voir par les couleurs qui s'enlèvent quand on les frotte avec un doigt mouillé. Il est à regretter que les peintures qu'on ne juge pas dignes d'entrer dans le cabinet de Portici, soient brisées & détruites par un ordre exprès de la cour, afin qu'elles ne tombent pas dans les mains des étrangers.

Le second point de cette relation a pour objet les statues, les bustes & les autres ouvrages de sculpture. Il est vrai que depuis deux ans on n'a découvert aucun morceau de sculpture de quelque importance; il y en a cependant quelques-uns dont j'ai oublié de parler dans ma Lettre à M. le comte de Brühl, qui méritent qu'on en fasse mention; & d'autres que j'ai déjà fait connoître, demandent une description plus particulière ou de nouveaux éclaircissémens.

On a déjà restauré dix-huit, tant des grandes statues de bronze (qui pour la plupart sont des empereurs, mais d'un travail médiocre), que des statues de marbre, qu'on a destinées pour la galerie du château de Portici. Les colonnes de marbre jaune qui devoient orner cette galerie, ne sont pas de jaune antique, mais d'un marbre jaune tiré

des carrières de Gefualdo , dans les montagnes de la Pouille. Il y a trente-deux fufts pareils d'un seul bloc : mais comme cette partie du château nouvellement bâti menaçoit ruine , & qu'on a été obligé par conséquent de l'étayer , il a fallu diviser cette longue galerie en cinq chambres , & en baïffer à proportion la voûte ; de manière que ni les colonnes en question , ni celles de verd antique , ne peuvent plus y être employées aujourd'hui.

Les statues de femmes de bronze , qu'on a trouvées placées autour de l'étang d'une des maisons de campagne d'Herculanum , & dont on orne actuellement l'escalier du cabinet de Portici , ressemblent beaucoup aux statues des nymphes dont Longus nous a donné la description ⁽¹⁾ ; on pourroit même croire que ce sont les mêmes , puisqu'elles étoient rangées , comme celles d'Herculanum , autour d'un étang. Le ventre du beau Silène ivre est aplati comme une outre vide ; mais la nature des satyres ou faunes , est exprimée dans l'accroissement rapide des cuisses. Cela ne me tomba pas dans l'esprit , lorsque je parlai de la statue de Sardanapale , qui , comme Silène , fait claquer ses doigts au dessus de la tête : Plutarque en parle dans un endroit cité ⁽²⁾. On ne peut disconvenir que ce Silène ne soit la production

(1) Pastoral. l. j , p. 6. edit. Hanov. 1608.

(2) De fortun. Alex. II. p. 599^a l. 19. edit. H. Steph.

d'un ciseau savant , & qu'il ne soit très-beau , de même que la statue de Mercure ; mais il n'est cependant pas d'une beauté assez grande pour inspirer le génie , & pour demander une description poétique qu'on auroit peut-être désiré d'en trouver ici.

Depuis deux ans on a decouvert à Pompeii deux statues de femmes de terre cuite , de cinq palmes romains & demi de haut , qui toutes deux ont le visage couvert d'un masque tragique.

Parmi les figurines , j'ai parlé , dans ma lettre , d'un Alexandre à cheval , ainsi que d'un autre cheval , mais sans la figure du cavalier. La première de ces petites figures mérite une description plus particulière que celle que j'en ai donnée. Le cheval & le cavalier ont ensemble environ un palme romain & onze pouces & demi de hauteur. Le cheval a un palme & neuf pouces de longueur. Le bras gauche qui manque à la figure , retenoit , comme on peut le voir , la bride du cheval pour modérer sa course. Le bras droit est levé , & dans l'attitude de lancer un javelot. Les deux jambes de derrière du cheval sont perdues. La bride , ainsi que les ornemens du cheval , de la ganache , qu'Homère appelle *παγίς* , le mors & le poitrail (*λίπαδον*) , tout est admirablement bien travaillé en argent ; & les yeux , avec l'indication de la prunelle , sont incrustés en argent. Au milieu du poitrail , où sur les chevaux des bas-reliefs & des pierres gravées

on voit pendre un croissant , il y a une belle tête de Bacchante couronnée de lierre , d'un travail en relief d'argent ; & aux deux côtés de ce même poitrail , il y a des charnières ou articulations indiquées , qui nous prouvent que ce poitrail a été de bronze. Alexandre a son manteau court (*chlamys*) attaché sur l'épaule gauche avec un bouton plat d'argent , & sous ce manteau on voit sa cote de mailles. Dessous la poitrine il y a une écharpe qui descend sous le sein gauche , qui ser voit , comme il paroît , à porter la dague. Les jambes sont garnies de bottines ou cothurnes , lacées , (*cothurni militares*) , ainsi qu'on en voit à quelques statues d'empereurs représentés armés. Le cheval qui semble s'élancer dans sa course , repose sur un aviron dont le manche se trouve placé sous le ventre , & dont le large bout porte sur le piédestal incrusté en argent ; cet aviron a sans doute quelque signification allégorique.

On voit dans le cabinet de Kircher , au collège romain à Rome , une figure de bronze , laquelle ressemble parfaitement , même pour la grandeur , au beau Priape du cabinet de Portici : cette figure représente un chanteur qui semble lui-même charmé des sons qu'il tire de sa lyre , & dont le prépuce est infibulé avec un anneau. Il y avoit anciennement , du moins du temps des empereurs romains , des chanteurs castrats (1) ; & l'on fait

(1) Heinf. Introd. in Hesiod. c. 6 , p. 14 , & seq. éd. Plantin. 1603.

que Plautien fit opérer, en une seule fois, la castration sur cent jeunes garçons & sur un grand nombre de citoyens romains mariés, pour servir de chanteurs à Plautille sa fille, & femme de Caracalla. Mais en général, cependant, on se contentoit d'infibuler les chanteurs avec un anneau, de la manière qu'est représentée la figure en question ⁽¹⁾, & cela pour le même objet que celui pour lequel on se servoit de la castration, savoir, de rendre la voix plus belle.

Il y a aussi le bras gauche jusqu'au coude d'une statue de bronze, qui mérite d'être cité; c'est celui d'un cestaire, c'est-à-dire, d'un athlète dont les mains étoient armées d'un ceste. Les poètes & les anciens monumens, particulièrement un bas-relief de la villa Aldobrandini, nous donnent une idée assez exacte de cette espèce de lutteurs; mais nulle part on ne voit cette armure aussi distinctement représentée, qu'au bras dont nous parlons. Le ceste y a la figure d'un gant avec des doigts, mais qui ne descendent pas jusqu'aux ongles; d'ailleurs ce gant a la longueur des gants de femme, étant fendu dans la main. Le bout de ce gant, vers le coude, par en bas, est garni d'une peau de mouton avec sa laine; & l'un & l'autre, savoir, le gant & la peau, sont attachés par des courroies. Autour de la main & par dessus

(1) Celf. de Medic. l. vij, c. 25. Confer. Mercur. Var. Lect. j. c. 19. Marfil. Cognat. Var. Obs. l. ij, c. 8.

les articulations des doigts, il y a un autre courroie d'un cuir épais, d'un bon pouce de large, qui fait quatre ou cinq révolutions sur elle-même; elle est de nouveau attachée par des courroies minces.

Le nombre des bustes de bronze qu'on a découverts jusqu'à présent, se monte à vingt-un. Le beau Sénèque dont j'ai parlé dans ma Lettre à M. le comte de Brühl, suffit seul pour servir de témoignage contre Pline, qui prétend que l'art de travailler le bronze avoit déjà beaucoup dégénéré sous Néron ⁽¹⁾. La belle barbe de la tête à laquelle on donne le nom de Platon, nous offre l'idée de ce que Scaliger l'ancien a dit de la barbe en général, » qu'elle est la partie la plus » belle de l'homme, & celle par laquelle il ressemble le plus à la divinité ⁽²⁾. « Entre tous ces bustes un des plus remarquables est celui de Scipion l'Africain, dont la tête est rasée, avec une cicatrice en croix sur la tempe gauche. On peut voir ce que j'ai dit dans la Description des pierres gravées du cabinet de Stosch, sur de pareilles têtes de basalte & de marbre qui sont à Rome. Dans la magnifique collection des pierres gravées du prince Piombo, à Rome, il y a une pareille tête, avec la même cicatrice, gravée sur une cornaline; & un camée qui étoit autrefois dans

(1) Hist. de l'Art, l. vj, c. 6.

(2) In Arist. Hist. Anim, l. ij, sect. 21, p. 161.

le cabinet de Stofch , & que possède aujourd'hui mylord Forbich , représente une tête avec une semblable blessure. Mais comment fait-on que ces têtes représentent Scipion ? Elles ne doivent ce nom qu'à une belle tête de basalte du palais Rospigliosi , trouvée à Liternum , aujourd'hui Patria , où l'ancien Scipion l'Africain mourut à sa maison de campagne ; & voilà pourquoi , dit-on , cette tête doit être celle de ce héros romain. On ne peut douter après tout , qu'elle ne soit celle d'un grand homme , puisqu'elle a été exécutée tant de fois. Le Febvre qui a publié , sous son propre nom , les images des hommes célèbres de Fulvius Ursinus avec leur explication , a indiqué la tête de basalte en question , pour expliquer le passage de Pline , où cet écrivain dit que le jeune Scipion Æmilien l'Africain , (*Africanus sequens*) , se faisoit tous les jours raser la barbe ; mais pour que ce passage puisse convenir à sa prétendue tête de l'ancien Scipion , il a omis , à dessein , le mot de *sequens*. Cette tête , & toutes celles qui lui ressemblent , doivent donc , suivant le passage de Pline , représenter plutôt Scipion le jeune , qui sans doute a possédé la maison de campagne de l'ancien Scipion , & qui y a laissé son buste.

Le nom de l'artiste Apollonius , qu'on voit à un autre de ces bustes , se trouve tracé sur une seule ligne , ainsi que je l'ai envoyé , & non pas sur trois lignes , comme on l'a fait paroître dans

ma Lettre à M. le comte de Brühl. Je dois remarquer aussi , en passant , qu'à la page 67 de cette Lettre , il doit y avoir » que t'importe , « au lieu de » que m'importe ; « ce qui sans doute est une faute d'impression.

Je dois aussi citer ici un très-beau vase de marbre , bien conservé , de plus de trois palmes de hauteur , sur la panse duquel est représentée une bacchanale en bas-relief. Ce que ce morceau offre de plus curieux , est une Bacchante qui s'appuie avec le genou sur une outre ; c'étoit une espèce de danse désignée sous le nom d'ἀσκαδιάζειν , c'est-à-dire , *sauter sur des outres remplies de vent*.

D'après ce que j'ai dit plus haut , on ne peut guère espérer qu'on fasse dans la suite quelque découverte importante en statues ou en bustes à Pompeii & dans les autres lieux ensevelis , à moins qu'on n'y trouve des maisons de campagne dans lesquelles on n'aura pas eu le temps de songer à les sauver , à cause de l'absence du maître lors de l'aterrissement de ces lieux.

Ceci servira à prouver ce que j'ai dit ailleurs , que dans un mois on fait souvent plus de découvertes à Rome , que dans toute une année à Pompeii. Depuis mon retour de Naples , c'est-à-dire , depuis trois mois que je suis occupé à écrire cette Relation , on a trouvé à Rome un des plus grands & des plus anciens bas-reliefs qu'il y ait au monde , & qui est aujourd'hui placé

dans la villa du cardinal Alexandre Albani. Ce bas-relief représente, en figures de grandeur naturelle, un jeune héros couvert d'une simple chemisette sans manches, & qui tâche de retenir un cheval à la course. Il frappe un autre jeune héros qui paroît être tombé de ce cheval, & qui cherche à parer ce coup de sa main enveloppée dans son vêtement. Je n'ai pas encore pu me décider sur la véritable signification de ces figures, d'autant plus que ce fait peut convenir à plusieurs anciens héros. Je dis à plusieurs anciens héros, ce qui pourroit paroître un paradoxe, parce qu'Homère ne représente point ses héros à cheval, & qu'en général on voit que les combats sur des chars sont bien plus anciens que ceux à cheval. Lucrèce avance néanmoins le contraire ⁽¹⁾, ainsi que cela est aussi probable. On a trouvé dans ce même endroit une figure de femme, moitié grande comme nature, d'un ancien style, avec une longue draperie à plis droits; mais la tête manque. Buonarotti prend une pareille figure, sur une médaille, pour une Diane ⁽²⁾; il se pourroit cependant qu'elle représentât plutôt Augé, mère de Téléphus. Cette figure appartient aussi au cardinal Alexandre Albani. La plus remarquable de ces nouvelles découvertes, est néanmoins une Vénus trouvée depuis peu, & que possède M. Jenkins, laquelle

(1) Lib. v, p. 206, v. 1296 & seq. edit. Paris. 1744.

(2) Obs. sopra alc. Medagl. d'Anton. Pio.

a été si bien conservée qu'il lui manque à peine un doigt ; elle est d'ailleurs d'une si grande beauté, qu'elle éclipse toutes les autres statues de cette déesse, même celle de Médicis. Vénus est représentée sous la figure d'une jeune fille qui a atteint toute sa croissance, & la tête a tous les traits de cette déesse, sans en avoir la volupté ; de manière qu'elle inspire plus de respect que de désir. Si jamais une Vénus a été digne du ciseau célèbre de Praxitèle, c'est sans contredit celle-ci ; car il n'est pas possible que l'idéal de la beauté puisse être porté à un plus haut degré qu'il l'est dans ce chef-d'œuvre. Je ne parlerai point des inscriptions ni des pierres gravées, parce qu'on ne peut pas les connoître toutes. La plus belle cependant, qui fut trouvée au mois de juin dernier, est un camée, propre à être monté en bague, représentant une bacchanale ; on l'a estimé cent sequins. J'espère qu'on me pardonnera cette digression.

La quatrième partie de cette Relation est fort étendue, & je la diviserai en deux sections, savoir ; en ustensiles destinés aux usages sacrés, & en ustensiles qui servoient aux besoins domestiques des anciens.

Les ustensiles de la première espèce ne nous offrent que deux *Lectisternia* & deux *Aquiminaria* qui soient dignes d'être remarqués. Je suppose que le lecteur n'ignore pas la signification & l'usage de ce que les anciens appeloient *Lectisternium*.

Le plus grand de ces *Ledisternia* qu'on a trouvés à Herculanum, est de bronze ; il est haut de cinq palmes romains , & en a quatre de long sur deux & demi de large. Les barres d'en haut, du côté de devant, portent sur deux belles têtes de cheval ; & celles du côté de derrière, reposent sur des têtes de cygnes. Le petit, pareillement de bronze , a la figure d'un bois de lit à l'antique, avec quatre colonnes, sans lesquelles on pourroit prendre cet ustensile pour un joujou d'enfans. On sait que chaque maison avoit ses dieux Pénates particuliers, & qu'on y ménageoit pour cela une *Ædícula*, ou chapelle particulière.

On a trouvé de même dans des maisons particulières, des vases pour contenir l'eau lustrale (*Aquiminaria*, *πυρρηνήρια*) ; car les familles Romaines avoient toutes chez elles leur propre *sacra privata*, ou foyer sacré, où l'on entretenoit constamment du feu, avec leurs autels & leurs fêtes particulières ; quelques familles mêmes avoient un prêtre affidé (1). On a trouvé de ces vases qui sont de bronze, & d'autres de marbre. Le plus grand de ceux de bronze, est une coupe de forme ronde, de quatre palmes de diamètre, d'un travail admirable, & dont l'intérieur est orné au milieu de feuilles de laurier, d'un ouvrage de marqueterie en argent ; il est placé dans la première chambre du cabinet de Portici. Le pied de

(1) Reinesl. Inscr. class. v, n. 53.

ce vase s'est trouvé perdu ; mais d'autres pareils vases , plus petits , pareillement de bronze , ont conservé ce pied ; & le plus grand de ces derniers est garni de deux anses. Les vases de marbre de cette espèce sont striés en dedans comme certaines coquilles , d'environ deux palmes en carré. Ils étoient placés sur des pieds en forme de colonnes cannelées , également de marbre , ainsi qu'on en peut juger par l'un de ces pieds qui a été conservé ; car les anciens étoient fort uniformes dans leur travail. On a trouvé aussi le manche d'un aspergeoir , semblable à ceux qu'on voit sur quelques bas-reliefs , particulièrement au bas du portique du Panthéon , & à l'architrave des trois colonnes du temple de Jupiter Tonnant.

Je partagerai en trois classes les ustensiles destinés aux usages domestiques ; la première classe contiendra ceux qui sont nécessaires aux besoins & aux commodités de la vie ; la seconde , ceux qui ont rapport aux jeux & au luxe ; & la troisième , ceux qui ont pour objet l'écriture & les manuscrits des anciens.

En commençant la première classe par les ustensiles de cuisine , je remarquerai que plusieurs de ces ustensiles de cuivre sont argentés en dedans , sur-tout ceux qui ont un manche ou une queue large , auxquels nous donnons le nom de casserole ; ainsi que quelques autres vases de cuivre qui servoient à faire bouillir les mets. Cette manière

Oij

d'argenter les ustensiles de cuisine est une précaution fort sage contre le verd-de-gris qui s'attache au cuivre , & qui est fort dangereux , pour ne pas dire mortel ; aussi en a-t-on repris aujourd'hui l'usage , particulièrement en Angleterre. On voit encore dans le cabinet de Portici une grande quantité de ces formes qui servoient à faire de la pâtisserie , dont plusieurs ont la figure d'une coquille striée , & d'autres celle d'un cœur. Le plus curieux de cette espèce d'ustensiles est un vaisseau de cuivre destiné à faire bouillir de l'eau , lequel ressemble beaucoup à nos bouilloires à thé. En dedans du vaisseau , il y a un cylindre d'environ quatre pouces de diamètre , avec un couvercle mouvant , dans lequel on jette du charbon , de manière que la cendre puisse tomber par des trous pratiqués dans le fond : dans l'espace autour de ce cylindre , on faisoit passer l'eau par le moyen d'une espèce de petit entonnoir qui s'y trouve soudé. On a aussi trouvé de pareils vaisseaux , mais brisés , dont le cylindre étoit garni par le bas d'une grille , pour y laisser passer la cendre , faite de manière que les barres du gril sont creuses , pour faire circuler , par ce moyen , l'eau tout autour du cylindre. Le robinet de ces bouilloires est un peu élevé au dessus du niveau du plan sur lequel on les pose , afin de retenir l'eau lorsqu'elle a fait un dépôt ; & le limon blanc attaché dans l'intérieur de ces vaisseaux , est une

preuve de l'usage auquel ils ont servi : il y avoit à la cour d'Auguste une personne destinée uniquement à avoir soin de la boisson faite avec de l'eau chaude (1).

Parmi le grand nombre de vaisseaux de verre qu'on voit au cabinet de Portici, il y a sans doute aussi des pots de chambre, ainsi que quelques-uns semblent l'être en effet ; cela est d'autant plus probable, qu'on sait que cette espèce de meuble étoit anciennement de verre, comme il l'est encore en général en Italie : ce qui semble confirmé par un passage de Théodore Metochites, où, parlant de la différence du caractère des deux fils & successeurs de Vespasien, cet écrivain compare ces deux princes à un gobelet & à un pot de chambre faits de la même espèce de verre.

La forme de la cuiller du cabinet de Portici, nous rappelle une autre ancienne cuiller qui se trouve dans Lachausse (2).

Une lampe que tient un enfant nu (3), sert à expliquer un passage de Lucrèce & de Virgile, où ces poètes parlent de figures d'enfans qui tenoient des lampes pour éclairer les maisons (4) ; de même qu'une ancienne inscription, dans laquelle il est fait mention de deux *Cupidines*, *cum suis lychnuchis* (5). Sur une colonne à cannelures

(1) Spon. Miscel. Ant. p. 206.

(2) Mus. Rom. fest. iij, tab. 7.

(3) Lettre au comte de Brühl, page 75 & suiv.

(4) Lucr. lib. ij, v. 24. Virg.

Æneid. lib. j, v. 726.

(5) Gruter. Inscript. pag. 772 n. 3.

torfes , pareille à celles qu'on voit auprès de cet enfant , Sante Bartoli a représenté ⁽¹⁾ un feu flamboyant , au lieu d'une lampe qui devoit s'y trouver. Le vase en forme de petite nacelle dont on se servoit pour verser l'huile dans les lampes , s'appeloit *infundibulum*. Un pareil vase , qui ressemble à celui d'Herculanum , se trouve dans le cabinet du collège Romain , & a été gravé dans la description qu'on a donnée de ce cabinet ⁽²⁾.

Le cabinet de Portici possède soixante-dix-sept candélabres , dont le plus grand est haut de sept palmes & demi romains , ainsi que je l'ai dit ⁽³⁾. Le fût d'un de ces candélabres est carré ; & sur le bout d'en haut , au dessous de la bobèche sur laquelle on posoit la lampe , sont représentées deux têtes de Mercure & de Persée , accolées , (*capita jugata*) , toutes deux coiffées de leur chapeau ailé. Persée tient l'épée qui lui est ordinaire , avec un crochet pareil à ceux de quelques lampes antiques qui servoient à arranger le lumignon ⁽⁴⁾ ; & peut-être bien que ce crochet est ici la cause ou le fondement de la figure allégorique de Persée à ce candélabre. Hardouin auroit été mieux en état d'expliquer Pline , s'il avoit voulu jeter les yeux sur un pareil candélabre , quand même ce n'eût été qu'en gravure , soit dans Lachausse ou ailleurs. Car lorsque cet écrivain dit que les ar-

(1) Lucern. part. j, tab. 19.

(3) Lettre à M. le comte de

(2) Bonan. Mus. Kirch. clas. j, Brühl , p. 76.

tab. 4 , n. 10.

(4) Bartol. Luc. p. ij, tab. 162.

tistes de l'île d'Egine ornoient d'un travail exquis *superficiem candelaborum*, c'est-à-dire, la bobèche du candélabre, qu'on avoit coutume de charger d'ouvrages de sculpture, de même que ceux de Tarente ornoient de moulures le fût de ces candélabres (*Scapos*), notre commentateur ⁽¹⁾ pense que Pline a voulu parler de lustres avec des bras en forme de rameaux, tels que ceux qui sont actuellement à la mode.

Je me suis trompé, en parlant des balances anciennes, dans ma Lettre à M. le comte de Brühl ⁽²⁾ : car on en a trouvé quelques-unes avec deux bassins, telles qu'on en voit représentées sur des médailles & sur d'autres monumens ⁽³⁾. Il y en a de si petites, qu'on pourroit croire qu'elles ont servi de trébuchet. Sur le poids de plomb cité dans ma Lettre ⁽⁴⁾, la première lettre du mot *Habebis* est coupée en deux parties *И*, à la manière du H grec divisé, dont la jambe droite *И* faisoit le *Spiritus asper*, de même que la jambe gauche *И* de cette lettre formoit le *Spiritus lenis*.

Il y a une épée avec une lame de fer d'un peu plus de trois palmes romains de long, dont le fourreau est garni de gros clous plats; elle ressemble à l'épée d'Agamemnon, & à celle qu'Ajax reçut d'Hector ⁽⁵⁾. Ces clous m'en rappellent

(1) Plin. lib. xxxiv, c. 6. tab. 165.

(2) Page 77.

(4) Page 77.

(3) Gori Mus. Etrusc. t. ij,

(5) li. A. v. 29; H. v. 305.

d'autres, dont étoient garnies les portes de bronze, & dont on a orné trois côtés du piédestal sur lequel porte le cheval de bronze du cabinet de Portici. La tête des clous des portes du Panthéon ont cinq pouces de diamètre. On appeloit cette espèce de clous, *clavi capitati*, à cause du travail fini de leurs têtes (1); & Bentley (2) veut qu'on ait donné aussi à ces têtes le nom de *vertices*. Philander (3) croit que ce sont ces cloux que Vitruve appelle *clavi muscarii*, sentiment que d'autres ont aussi soutenu. Pline (4) donne le nom de *muscarium*, (chasse-mouches), aux larges bouquets du haut de la tige de quelques fleurs & plantes qui contiennent la graine. Dioscoride (5) se sert pour cela du mot de *Κισσάδιον*, parasol; & comme quelques chasses-mouches ont peut-être eu cette forme, on soupçonne que c'est là ce qui a donné lieu à cette dénomination. La tête d'un clou de bronze du cabinet du collège romain, a véritablement la figure d'un parasol en forme de champignon; ce qui sans doute doit avoir eu quelque signification particulière; car le long de la queue carrée de ce clou sont gravés plusieurs caractères, & sur l'un des côtés on lit: ΙΑΝ ΣΑΒΑΝΘ. J'ai vu cependant la tête d'un gros clou de bronze, sur laquelle étoit travaillée une

(1) Var. de re rust. lib. ij, c. 9.
 (2) Not. ad Hor. l. iij, carm. 24, v. 6.
 (3) Annot. ad Vitruv. l. vij, c. 3, p. 275.
 (4) Lib. xij, c. 57.
 (5) Lib. iij, c. 55.

mouche en relief ; elle avoit été achetée par Paciaudi pour M. le comte de Caylus.

Il y a plusieurs instrumens de chirurgie fort curieux , parfaitement semblables aux nôtres & d'un travail très-fini. On en a trouvé dans un étui de cuivre de l'épaisseur d'un doigt , & portant son couvercle , parmi lesquels il y avoit une sonde damasquinée en argent. Le plus rare de ces instrumens , est un tube mince dont on fait usage dans les rétentions d'urine , qui a la même forme que ceux dont on se sert aujourd'hui.

Ce cabinet ne manque pas non plus d'instrumens de géométrie , tels que mesures de longueur repliées sur elles-mêmes , compas de différentes grandeurs , parmi lesquels il faut remarquer une espèce de compas de proportion. Ce compas a , comme cela est ordinaire , quatre pointes , qui forment deux angles verticaux , un grand & l'autre petit , de sorte que ce dernier est de la moitié de la grandeur de l'autre , & n'indique par conséquent que la moitié de la ligne qu'on mesure avec le premier.

La seconde classe , qui comprend les ustensiles qui ont rapport au luxe & aux jeux , ne demande que peu d'attention. Les pièces de flûte d'os & d'ivoire , qu'on fixoit sur des tuyaux de métal , nous rappellent ce vers de la Poétique d'Horace :

Tibia non , ut nunc , orichalco vincla.

Je dois ajouter ici, au sujet de la tessère qui porte le nom d'Eschyle ⁽¹⁾, qu'au dessus du nom de ce célèbre poète, on lit le nombre romain de XII, & au dessous de ce même nom, le même nombre en caractères grecs, 1B. Sur une autre tablette, de pareille grandeur, est le mot de ΗΜΕΡ, avec le nombre de XI au dessus, & le même nombre en grec 1A au dessous.

Il y a une assez grande quantité de dés faits d'os, dont les points sont marqués comme sur les nôtres. Le grand nombre qu'on a trouvé de ces dés faits avec les astragales de cabri, ou les osselets qui forment l'articulation entre le pied & la jambe de l'animal, que les Latins appellent *Talus*, & les Grecs ἀστέριον ⁽²⁾; le grand nombre de ces dés, dis-je, qu'on a trouvés à Herculanum, nous prouve combien cette espèce de jeu étoit commun. Hardion, dans son Traité sur les jeux de hasard des anciens ⁽³⁾, n'a parlé ni de la situation de ces osselets, ni de l'animal chez qui on les trouve. Tous les quadrupèdes à pied fourchu en ont. Le grand Casaubon a confondu ces astragales avec les dés ⁽³⁾, & pensoit qu'on se servoit de cornets pour jeter les premiers de même que les autres. Il y avoit deux manières de jouer avec ces astragales; la première manière & la plus commune, avoit beaucoup d'analogie

(1) Lettre à M. le comte de Inscr. t. j.
Brühl, p. 88.

(3) Ad Theophr. Char. c. v,
(2) Mémoire de l'Acad. des p. 53. ed. Veedh.

avec celle que pratiquent les enfans en Allemagne, laquelle consiste à jeter en l'air de petites pierres polies & à en ramasser pendant cet intervalle une ou plusieurs autres, posées à terre, pour les y replacer ensuite toutes de la même manière. C'est de cette façon que jouent avec des astragales ou des talons, deux jeunes filles d'un tableau dessiné sur marbre, avec le nom de l'artiste, savoir, Alexandre d'Athènes. La seconde manière de jouer avec ces osselets, étoit de les jeter avec la main comme nous jouons avec nos dés; & chaque côté de l'astragale portoit un nombre différent. C'est à cette espèce de jeu que sont occupés deux enfans en marbre, que mylord Hope acheta il y a deux ans à Rome. Celui qui gagne est assis sur le socle, & marque un air joyeux; celui qui perd se tient debout d'un air triste. Il se pourroit bien que ces deux enfans représentassent l'Amour & Ganymède, qu'Apollonius fait jouer avec des astragales (1), & dont la description qu'il donne ressemble parfaitement à cette représentation en marbre. Je possède un astragale fait de cornaline.

J'ai pris plus exactement la mesure du disque de métal (2); le diamètre en est de dix pouces du palme romain, & il a trois minutes d'épaisseur; l'ouverture oblongue du milieu est de deux pouces

(1) Argon. l. iij, v. 117.

(2) Voyez la Lettre à M. le comte de Brühl, p. 89.

& demi de long, de sorte qu'on peut y placer deux doigts pour le lancer. On voit un pareil disque avec une ouverture au centre, sur une base peinte, à Naples ⁽¹⁾.

Pour ce qui est des miroirs de métal poli, ils étoient déjà faits, dès les plus anciens temps, de cette matière, ainsi que nous le savons par les miroirs que les femmes juives apportèrent à Moïse pour faire un vase d'ablution ⁽²⁾. On voit un miroir de cette forme ronde avec son couvercle, sur une urne funéraire étrusque de Volterra, dont M. le cardinal Alexandre Albani a fait présent à la bibliothèque du Vatican.

La troisième classe a pour objet, les plumes; l'encre, mais principalement les manuscrits des anciens.

J'ai dit dans ma Lettre au comte de Brühl, page 13, que la plume qui se voit au cabinet de Portici, n'est pas fendue. Il se peut néanmoins que la fente en ait été rendue invisible par la pétrification que cette plume a subie; car plusieurs passages de l'Anthologie disent expressément que le bec des plumes des anciens avoit une fente ⁽³⁾. La forme de la taille de la plume étoit déjà connue, avant cette découverte, par la plume que

(1) Gori, Mus. Etr. tom. ij, l. v, p. 445, l. 19 & 30; p. 446; tab. 159.

(2) Exod. c. 38, v. 8.

l. 29, ed. H. Steph. Aulon. ep.

(3) Anthol. l. j, c. 18, p. 23.

tient une des trois Parques sur l'urne cinéraire du palais de la villa Borghèse, représentant la mort de Méléagre. Dans un dessin fort incorrect de ce monument, on a mis de courtes baguettes à la main de cette Parque & de ses deux sœurs (1).

En général, les plumes des anciens n'étoient pas faites de buis, ainsi que celle d'Herculanum semble l'être; & le bec taillé de ce bois n'auroit pas non plus donné de l'encre. Ces plumes étoient taillées d'un roseau qui venoit d'Egypte avec le papier. La meilleure espèce de ce roseau croissoit dans l'île de Cnide, qu'à cause de cela les poètes ont appelée *l'île fertile en roseaux*. On trouve aussi, tant à Rome qu'à Naples, une espèce de roseau fin & délié dont on peut tailler des plumes; & moi-même, quand parfois je me trouve à la campagne dépourvu de plumes, je me sers de cette espèce de roseau pour écrire. Le savant Cuper auroit pu se former une idée exacte des plumes des anciens, s'il avoit vu celle du cabinet de Portici. Il a cru que ces plumes n'étoient pas faites de roseau, mais d'une espèce particulière de jonc, dont on se servoit en forme de pinceau, à la manière des Chinois (2).

Il y a des savans qui pensent que l'encre des anciens étoit la matière dont parle Perse, savoir,

(1) Gronov. Thes. Ant. gr. vol.), tab. Mmm.

(2) Lettres de M. Cuper, 12.

le suc noir du poisson connu sous le nom de *Sepia*, qu'on voit sur le revers de quelques médailles de Syracuse. Une pareille espèce de poisson, appelé *Lolligo*, est connu aujourd'hui sous le nom de *Pesce calamaro*, à cause du suc noir qu'il contient.

i *Hic nigra succus Lolliginis, hæc est
Ærugo mera.*

HOR. l. 3, sat. iv.

Cependant la noix de galle étoit connue des anciens, & s'appeloit *κακίς*, *galla atramentaria* (1). L'encre dont on se sert actuellement à Naples, est faite de noir de fumée, de miel & de gomme; elle se vend dans de petites boîtes, & on la rend liquide avec un peu d'eau, quand on veut s'en servir.

i Il nous reste enfin quelques remarques à faire sur les anciens manuscrits trouvés à Herculaneum.

Du nom de *Papyrus*, ou roseau d'Egypte, *βίβλος*, sur lequel on écrivoit, on a fait, par le changement d'une lettre, le mot livre, *βιβλίον*. On trouve néanmoins quelquefois ce mot dans son sens primordial, comme on le voit à l'inscription suivante, trouvée en 1758 dans un endroit appelé *la Colonna*, à environ douze milles de Rome, avec la belle & l'unique statue qu'on

(1) Scalig. not. in Copam. p. 260.

connoisse de l'empereur Domitien, placée actuellement dans la villa Albani.

ΑΛΣΟΣ ΜΕΝ ΜΟΥΣΑΙΣ ΙΕΡΟΝ
 ΛΕΓΕ ΤΟΥΤ ΑΝΑΚΕΙΣΘΑΙ
 ΤΑΣ ΒΥΒΛΟΥΣ ΔΕΙΞΑΣ ΤΑΣ ΠΑΡΑ
 ΤΑΙΣ ΠΛΑΤΑΝΟΙΣ
 ΗΜΑΣ ΔΕ ΦΡΟΥΡΕΙΝ ΚΑΝ ΓΗΝΗΙ
 ΟΣ ΕΝΘΑΔ ΕΡΑΣΤΗΣ
 ΕΛΘΗ ΤΩ ΚΙΣΣΩ ΤΟΥΤΟΝ ΑΝΑ
 ΣΤΕΦΟΜΕΝ.

» Dites que ce bois est consacré aux Muses,
 » & montrez les livres qui sont près de ces pla-
 » tanes. Dites que nous les conservons, & que
 » nous couronnons de lierre tous les vrais amans
 » qui viennent ici. «

L'opinion que la pellicule déliée qui se trouve dessous l'écorce des arbres peut servir à écrire, paroît probable, non-seulement par le mot *liber*, qui signifie la peau; mais aussi par les vêtemens faits d'une pareille pellicule d'arbre (*εἰματα καὶ ξύλων*), que portoient les Indiens qui servoient dans l'armée de Xerxès; du moins est-ce ainsi que j'interprète Hérodote (1). Ce même historien remarque (2) que *βίβλοι* étoient nommés par les plus anciens Ioniens *διφθίγγα*, c'est-à-dire, la peau, parce qu'ils se servoient, dit-il, de peaux de chèvre & de mouton, faute de papier d'Egypte; & plusieurs

(1) Lib. vij, p. 258, l. 6.

(2) Lib. v, p. 194, ed. H. Steph.

peuples, ajoute-t-il, écrivent encore actuellement sur des peaux.

Pline parle de manuscrits sur du papier doublé, c'est-à-dire, qui étoit composé de deux feuilles collées ensemble, de manière que l'une de ces feuilles étoit placée sur sa longueur & l'autre sur sa largeur; de sorte que les fibres de ces deux feuilles se croisoient. De cette espèce de papier doublé ou collé, sont quelques diplômes que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican, où l'on garde aussi ceux des exarques de Ravenne, que Maffei a possédés & expliqués dans son Histoire diplomatique. Un de ces diplômes, de huit palmes de longueur, a son étui particulier qui se ferme. Le papier de ces diplômes est composé de fibres grossières, de l'épaisseur d'un gros fil. De cette même espèce de papier & pareillement doublé, sont aussi quelques actes qu'on garde dans les archives de Ravenne. Mais on ne trouve point dans la bibliothèque du Vatican les discours de S. Augustin, écrits sur des feuilles de vélin, avec des feuilles de papier d'Egypte intercalées en plusieurs endroits, comme le dit dom Mabillon, qui a vu ces discours dans la bibliothèque du président Pétau, qu'il acheta de la reine Christine, & qui, dans la suite, fut incorporée dans celle du Vatican. Il se peut que ce manuscrit en ait été enlevé, ainsi que plusieurs autres, avant que ce trésor ait passé de Suède à Rome.

Les

Les manuscrits d'Herculanum , dont le papier est simple & non doublé ou collé , nous prouvent que ce seroit une erreur de croire , d'après la description que Pline nous donne de la préparation du papier à écrire , où il ne parle que du papier collé ou doublé , que ce seroit une erreur de croire , dis-je , que les anciens ne firent jamais usage du papier simple. Ce papier simple , ou composé d'une seule feuille , étoit néanmoins trop mince pour pouvoir y écrire des deux côtés ; & si l'on avoit voulu s'en servir de cette manière , il auroit fallu sans doute en coller deux feuilles ensemble : tel fut , probablement , le papier des cent soixante livres du *Commentarium electorum* , que Pline l'ancien laissa après lui , & qui étoit écrit des deux côtés (1). Quand le papier n'étoit écrit que d'un seul côté , & lorsqu'on ne vouloit plus faire usage du manuscrit , on se servoit du *verso* ou dos de cet écrit , qui étoit resté en blanc , pour faire le canevas d'un nouvel ouvrage , ou pour y écrire des remarques , qu'on nommoit , à cause de cela , *adversaria* , parce qu'elles étoient écrites *in adversa parte* , sur le dos du papier. On donnoit aussi ce papier , écrit d'un seul côté , aux enfans , pour leur apprendre à écrire (2). Le papier des anciens étoit , suivant Pline , Aufone & Cassiodore , d'un blanc de neige. Rittershausen (3)

(1) Plin. jun. l. iij , ep. 5. (2) Horat. l. j , ep. 20.

(3) Obf. ad Phædri Fab. p. 50.

doit être compté parmi les écrivains qui ont fausement cru que le papier étoit fait avec de l'écorce d'arbre.

C'est de la colle avec laquelle on attachoit, au bout l'une de l'autre, les feuilles de papier, que le bout d'en haut des feuilles ainsi attachées ensemble, où l'on mettoit le titre du manuscrit, a pris le nom de *πρωίκορον*; de même que la dernière feuille d'en bas s'appeloit, à cause de cela, *εχρίκορον* (1). Lorsqu'un rouleau de papier étoit ainsi collé, on l'ébarboit (2), comme cela se remarque visiblement aux manuscrits d'Herculanum. L'instrument pour ébarber ces rouleaux, se nommoit chez les Latins *Sicila*, & chez les Grecs *σμιλαχρίσιον*.

De même que le tube ou bâton autour duquel on rouloit les manuscrits, s'appeloit le nombril, *umbilicum*, parce qu'il se trouvoit placé au milieu du rouleau & y faisoit saillie; on donnoit aussi ce nom à la partie élevée qui se trouve au milieu des boucliers (3).

En déroulant ces manuscrits, on avoit coutume d'en tenir un bout sous le menton (4); mais il n'étoit pas possible de les lire pendant cette opération, ainsi qu'on a interprété sur ce sujet le poète cité (5). Car, lorsque le manuscrit étoit

(1) Salmas. de usur. p. 415.

(4) Martial, l. j, epigr. 67.

(2) Lucian. adv. indoct. c. 3.

(5) Schwarz. Diss. de ornam.

(3) Nonn. Dionys. lib. xl, p. 512, l. 9.

libror. §. 19.

ainsi déroulé, l'écriture s'en trouvoit en travers ; mais on tenoit un des bouts du rouleau sous le menton , afin de le dérouler d'une manière égale ; après quoi on tournoit ce qui étoit ainsi déroulé , dans le sens requis pour le lire. Il étoit également impossible de lire , en tenant ainsi le bout du rouleau sous le menton , ni les manuscrits trouvés à Herculanum qui sont écrits par colonnes sur la largeur du papier , ni les actes cités plus haut , dont l'écriture descend sur toute la longueur du rouleau.

Les lignes qu'on traçoit pour écrire droit, s'appeloient *ἄλakes*, ainsi qu'Hefychius nous l'apprend. Dans les remarques sur cet écrivain, ce mot est interprété par , *lacunæ inter scribendum in cera seu cortice currente stylo exarata* ; ce qui ne peut pas être la véritable signification du mot *ἄλakes* dans l'art d'écrire , & se trouve aussi en contradiction avec son sens original , dans lequel il veut dire *raies* , *fillons*.

Pour ce qui est des écrits de Philodemus , qui sont les premiers qu'on a déroulés , Diogène Laërce en parle dans le dixième livre de la réunion des Philosophes. Philodémus a écrit, comme son maître Epicure , sur la rhétorique & la musique , & s'est déclaré comme lui contre ce dernier art. Il défendoit qu'on s'entretînt de musique à table , & conseilloit aux rois de permettre qu'on exécutât plutôt toutes sortes de farces ,

pendant leurs repas, que de s'entretenir sur l'art de la musique (1).

Si nous pouvons conclure du prix des ouvrages de Philodémus, relativement au style, par celui d'Epicure & de Métrodore, il ne faut pas y chercher beaucoup d'élégance. Car nous savons qu'Epicure n'attachoit aucun prix au choix des mots, à la prosodie, ni à l'expression; & qu'il a même enseigné que la nature seule doit présider à nos discours, & que l'art ne doit y entrer pour rien: voilà pour quoi aussi il a défendu l'éloquence à ses disciples, & jugeoit sans doute avec mépris de toutes les sciences en général. Cette manière de penser d'Epicure me rappelle l'inscription suivante de la villa Albani, 'qui n'est pas encore connue, & laquelle a probablement été composée & écrite par des personnes de cette secte.

P R I M A E
P O M P E I A E
O S S V A . H E I C .
F O R T V N A . S P O N D E T . M V L T A
M V L T I S . P R A E S T A T N E M I N I . V I V E . I N D I E S
E T . H O R A S . N A M . P R O R I V M . E S T . N I H I L
S A L V I V S . E T . E R O S . D A N T .

Après qu'on eut déroulé les quatre premiers manuscrits, qui tous étoient de Philodémus, on

(1) Plutarch, *ὅτι οὐδὲ ζῆν ἔστιν ἡδύτης κατ' Επικ.* p. 2009, l. 25.
ed. H. Steph.

s'occupa d'un cinquième rouleau , auquel le commencement , qui manquoit aux autres , s'étoit conservé , & l'on y trouva le nom de l'auteur , ΦΑΝΗΑΣ , qui est peut-être ou le compatriote & le condisciple de Theophrastus Eresius , qui , comme lui , a écrit sur la nature des plantes ⁽¹⁾ ; ou le philosophe stoïque & le disciple de Posidonius , qui , suivant Diogène Laërce , a écrit *περί Πανδαίου χελών*. Le nom de ces deux écrivains se trouve néanmoins écrit ailleurs avec un *iota* , & non pas comme ici avec un Η. Après le titre qui est en tête de ce manuscrit , il y a un palme de papier blanc entre ce titre & le texte. Ce manuscrit a beaucoup souffert , & renvoie une odeur de moisi qui provient de l'humidité qui en a collé toutes les feuilles ensemble. Voilà pourquoi on a cessé le travail commencé à ce rouleau , pour en prendre un autre auquel manque le commencement. Mais comme on n'a encore rien déroulé de celui-ci , on n'en pourra connoître l'auteur & le sujet , que lorsqu'on sera parvenu à la fin , où le titre est ordinairement répété.

L'académie royale des savans , instituée pour l'explication de ces manuscrits & des autres monumens qu'on pourra découvrir , est aujourd'hui un nom sans signification. Ses assemblées même ont cessé depuis quelque temps , tant par la mort de quelques-uns de ses membres , que par

(1) Casaub. in Athen. l. ij , c. 12.

l'absence des autres. D'ailleurs, l'explication des peintures n'a jamais été partagée entre ces académiciens; un seul savant, savoir, M. Pascal Carcani, secrétaire du roi, en a été chargé jusqu'à présent, & jouit pour ce travail de deux cents écus par an. Depuis le moment que le roi d'Espagne a quitté Naples, ce secrétaire a été chargé de lui faire passer tous les jours de courier, quelque nouvel éclaircissement sur ces peintures; devoir auquel est aussi tenu le directeur du cabinet de Portici, quand on fait une nouvelle découverte, de quelque peu d'importance qu'elle puisse être; & il y joint chaque fois un dessin du monument qu'on vient de trouver.

On a commencé à dessiner les statues & les bustes, & l'on croit que les peintures qui restent encore à faire, seront renvoyées au cinquième volume, pour être jointes aux statues. Ce qu'on attend néanmoins avec le plus d'impatience, ce sont les vases & les ustensiles.

Pour que le voyageur qui, pour la première fois, entre dans le cabinet de Portici, désire de revoir ce trésor aussi souvent qu'il peut en avoir l'occasion, il faut qu'il se rappelle, chaque fois qu'il y entre, le vers suivant de Pythagore, que ce sage ne manquoit point de réciter tous les soirs :

Πῶ παρ' ἑσέων; τί δ' ἔτιζα; τί μοι δῖον εἶμιλίη.

F I N.

SEIZE LETTRES
DE
M. WINCKELMANN
A M. BIANCONI,

Conseiller & Résident de la Cour Electorale de Saxe près
du Pape;

Sur les Découvertes faites à Herculanium, à
Pompeii, à Stabia, à Pestum, à Caserte &
à Rome.

A V E C

Des Remarques & des Notes de M. DASSDORF,
Bibliothécaire de la bibliothèque Electorale à Dresde.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

L E T T R E S
D E
M. WINCKELMANN
A M. BIANCONI.

L E T T R E P R E M I È R E.

*Des anciens manuscrits qui se trouvent dans
le cabinet du roi de Naples à Portici.*

O N a tiré des ruines d'Herculanum plus de huit cens anciens manuscrits, qui tous furent trouvés dans un petit appartement d'une maison de campagne, deffous le jardin des Augustins à Portici. Tout autour de cette chambre, règnent des tablettes élevées au dessus du plancher de la hauteur d'un homme, afin de pouvoir y prendre commodément ces manuscrits. Ce cabinet étoit coupé en deux par le milieu, par d'autres tablettes isolées de la même hauteur, & dont on pouvoit faire librement le tour. Ces manuscrits ressemblent extérieurement à du charbon de terre; il y en a peu qui aient une forme cylindrique, la plus grande partie étant aplatis & comprimés; plusieurs même sont raccornis & ridés, & ressemblent à la corne d'un bouc. Ils ont, en général,

un palme de hauteur ⁽¹⁾ ; mais ils diffèrent dans leur épaisseur. Il y en a cependant qui n'ont qu'un demi-palme de long. Aux deux bouts extérieurs, qui ressemblent à du bois pétrifié, on peut voir de quelle manière ces manuscrits sont roulés sur eux-mêmes. Il nous reste néanmoins à dire avec Phèdre :

Sed fato invido

Carbonem , ut ajunt , pro thesauro invenimus.

Plus ces volumes sont d'une noirceur égale, plus ils ressemblent à du charbon fossile, moins ils sont difficiles à dérouler ; mais quand on y voit des taches d'un brun foncé ou chatain, c'est un signe qu'ils ont beaucoup souffert par l'humidité souterraine & qu'ils sont à moitié décomposés. J'ai remarqué aux manuscrits qu'on étoit occupé à dérouler, qu'ils étoient, pour ainsi dire, pénétrés d'une mine de terre noire, qui s'y est, sans doute, formée par l'effet de l'humidité. La matière dont ces manuscrits sont composés, est le Papyrus, ou le roseau d'Egypte ⁽²⁾, qui est

(1) Le rapport du palme napolitain avec celui de Rome, est dans la proportion suivante : le palme de Naples contient quatorze pouces romains ; il est par conséquent de deux pouces plus long que le palme romain. Celui-ci est de huit pouces & un quart du pied de Paris, & de huit pouces & trois quarts du pied anglois. Voyez la Lettre à M. le comte de Brühl, p. 33, 100. (*Note de M. Dafford.*)

(2) Salmasius, in *Plin. exercit.*

& Guilandinus, in *Comment. de Papyro*, paroissent être ceux qui ont saisi l'idée la plus vraisemblable sur le Papyrus, quand ils disent que les feuilles du papier sont prises de la tige du Papyrus, qui se laisse enlever par pellicules fort minces ; de sorte que celles qui sont le plus proches du cœur de la tige, sont celles qui donnent le meilleur papier, & que les pellicules extérieures sont les moins bonnes. (*Note de M. D.*)

fort mince & fort doux , auquel les Grecs donnoient le nom de *διάρτος* , & sur lequel on n'écrivoit que d'un côté , parce qu'il est extrêmement fin. J'en ai vu des feuilles , dans la bibliothèque du Vatican & dans les archives des Théatins aux saints Apôtres de Naples , avec des lettres majuscules & italiques. Mais comme le roseau en est fort épais , il est à croire que ce n'est pas celui d'Egypte , mais qu'il est plutôt de l'espèce qu'on trouvoit ailleurs , & qui , suivant Pline , croissoit à Ravenne. Il y a aujourd'hui trois volumes de ces manuscrits déroulés : le premier est un traité de musique ; le second a pour objet la rhétorique ; & le troisième est un traité des vices & des vertus. Le second de ces manuscrits n'est que le second livre d'un traité complet ; & le troisième contient seulement le troisième livre de l'ouvrage en question. Ces trois manuscrits , qui se trouvoient placés de suite , sont tous du même auteur , savoir , de Philodemus , philosophe épicurien & contemporain de Cicéron , dont Fabricius parle dans sa *Bibliotheca Græca* ⁽¹⁾. Les ratures & les corrections qu'on voit dans ces manuscrits , peuvent faire croire ,

(1) Ce passage de Fabricius , se trouve *l. iij , c. 33 , vol. ij , p. 814*. Strabon , dans son xvij livre , dit : *Ἐκ δὲ τῶν γὰρ αὐτῶν οὐ φιλοδωμοῦ καὶ Ἐπιφάνειου γράμματα*. Diogène Laërce cite son x livre : *Τὸς αὖτε Φωσφῶρος συνάξιον* , sur lequel on peut consulter l'édi-

tion de Ménage , p. 446. Cicéron , dans son dernier livre , *De finibus* , dit : *Syronem dicis & Philodemum cum optimos viros tum doctissimos homines* , &c. Les épigrammes qu'on trouve de lui dans l'Anthologie , sont marquées au bon coin. (*Note de M. D.*)

avec quelque vraisemblance , que ce sont des originaux de la propre main de l'auteur. Dans une dissertation à laquelle je travaille actuellement , je citerai quelques exemples de pareilles corrections. Ce n'est que par un pur hazard qu'on est ainsi tombé sur trois manuscrits du même écrivain , parce qu'on a voulu commencer d'abord par les plus petits rouleaux , afin d'avoir plus tôt fini ce travail ; & l'on a pris ceux qui étoient le mieux conservés , qu'on trouva dans une des encoignures de la chambre : de sorte qu'on eut le bonheur de se saisir des ouvrages du même auteur , qui se trouvoient placés les uns à côté des autres. Le premier & le second volume avoient treize palmes de long ; le troisième étoit un peu plus court ; mais celui auquel on travaille maintenant pourra bien avoir trente palmes de long , lorsqu'il sera entièrement déroulé ; & il est à croire qu'il est du même Philodémus , comme on peut le conjecturer , pour ainsi dire , avec certitude , par le nom de l'épicurien Métrodore , que j'y ai lu , & par celui d'Hermachus , qui l'un & l'autre se présentent très-souvent dans les trois premiers manuscrits. On voit dans le cabinet de Portici , un petit buste de bronze de cet Hermachus (1). Ces manuscrits sont faits de plusieurs bandes minces

(1) Ce buste d'Hermachus est gravé dans le tome premier des bronzes des Antiquités d'Herculanum , planches xvij & xviii. On

y trouve aussi un fragment du manuscrit en question , sous le titre d'Ερμαχος.

& larges de fix doigts , mises au bout l'une de l'autre , de manière que l'endroit de leur jonction forme un recouvrement de deux doigts de large. Il y en a plusieurs qui sont roulés au tour d'un bâton ou tube. Ce tube qui est rond , n'a que la longueur du manuscrit , qu'il ne dépasse point. Dans le creux de ce tube il y a une petite baguette , qui sert à rouler & à dérouler le manuscrit , sans qu'il soit besoin de toucher aux feuilles délicates , collées les unes sur les autres. On a trouvé beaucoup de ces tubes conservés dans les manuscrits. C'est au creux que formoient ces tubes qu'on donnoit le nom d'*umbilicum* ; & lorsque le tube paroissoit des deux côtés du manuscrit , on pouvoit lui donner celui d'*umbilicum duplex*. Un savant Napolitain (1) prétend que par l'*umbilicum* on doit entendre l'ornement ou le timbre qu'on voit au milieu des anciens livres d'une forme carrée ; comme il y en a véritablement sur un pareil livre représenté avec d'autres objets sur le pan d'un ancien mur. Il me paroît néanmoins

(1) Ce savant Napolitain est M. Jacques Martorelli, professeur en langue grecque au séminaire de la cathédrale de Naples , qui nous a donné la description d'une écritoire antique de bronze , dans son traité *De Regia theca calamaria*. C'est dans ce livre que M. Martorelli a vigoureusement attaqué le chanoine Mazocchi, que M. Winckelmann appelle l'honneur de la littérature de l'Italie ;

& ce fut cette critique amère qui fut cause qu'on lui défendit de publier ce livre , dont on imprimoit alors les dernières feuilles , & de le donner à lire à qui que ce fût , hors de chez lui. M. Winckelmann avoit cependant trouvé le moyen de le parcourir , & il en parle dans plusieurs endroits de sa Lettre à M. le comte de Brühl. (*Note de M. D.*)

plus naturel de chercher l'*umbilicum* dans le tube qui sert d'axe aux manuscrits. Il y a aussi quelque probabilité que le commencement & la fin de ces manuscrits étoient garnis chacun d'un pareil tube : puisque de cette manière on pouvoit rouler à fur & à mesure ce qu'on avoit lu autour de l'un de ces bâtons , soit qu'on voulût lire le commencement ou la fin d'un manuscrit. Je dis que cela est assez vraisemblable , parce que le tube extérieur ne s'est trouvé à aucun des manuscrits ; mais on doit faire attention que le côté extérieur de ces rouleaux a beaucoup souffert. Je fonde d'ailleurs cette conjecture sur deux anciennes peintures d'Herculanum , qui représentent de ces manuscrits roulés par les deux bouts , & dont le milieu est déroulé & ouvert , & qui par conséquent devoient être garnis de deux bâtons. Il y a un autre tableau , représentant Clio avec un rouleau à la main , sur lequel on lit le nom de cette muse , ΚΛΕΙΟ ΙΣΤΟΡΙΑΝ , qui est déroulé de la même manière , & auquel on peut voir , comme j'ai lieu de le croire , ainsi qu'aux deux autres rouleaux , l'*umbilicum* de chaque tube.

Je dois ajouter ici que le contenu ou le titre du livre , se trouve aussi répété à la fin des manuscrits , ainsi que cela est prouvé par les trois rouleaux qu'on a déjà déroulés. On a sans doute jugé cette répétition nécessaire , afin que le lecteur pût trouver le titre de l'ouvrage de quelque

côté que le manuscrit fût roulé. Si ce titre n'avoit pas été ainsi répété à la fin des volumes, on auroit eu beaucoup de peine à deviner le nom de l'auteur, puisque le titre en tête s'en est trouvé perdu avec le commencement de l'ouvrage. Je dois faire remarquer encore que ce titre est écrit immédiatement au dessus du livre avec les mêmes caractères du texte, & qu'il se trouve ensuite répété un peu plus bas en plus gros caractères. A la fin du traité de la musique on lit, en petits & en gros caractères, ces mots : ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ. Le titre étoit de plus écrit sur une étiquette qui pendoit au bas du rouleau, de la manière qu'on le voit dans les deux tableaux dont nous venons de parler, & sur l'un desquels je crois avoir lu ces lettres : ΡΑΧΧΑΝ. Les manuscrits qu'on a déroulés sont écrits par colonnes : celui sur la musique consiste en trente-neuf colonnes ; & celui sur la rhétorique en a trente-huit. Elles ont cinq doigts de large , & contiennent chacune quarante à quarante-quatre lignes. Entre ces colonnes, il y a un espace en blanc de la largeur d'un doigt, quelquefois même cet espace est plus grand ; & le texte est encadré de ligne, ainsi que cela se voit à plusieurs autres manuscrits. Ces lignes, qui aujourd'hui sont blanchâtres, ont sans doute été rouges , & auront été tracées avec du minium ou du cinabre , mais la couleur s'en sera perdue par l'action du feu.

Le volume sur la musique , après avoir été déroulé , a été coupé en huit morceaux , de cinq colonnes chacun , qu'on a placés sous des verres encadrés. Les autres manuscrits seront conservés entiers. Les caractères des ouvrages de Philodémus sont exactement de la même grandeur que ceux dont *Jo. Lascares Rindacenus* ⁽¹⁾ s'est servi pour faire imprimer quelques auteurs grecs qui étoient devenus rares , tels , par exemple , que le Callimaque , l'Apollonius de Rhode , l'Anthologie. J'avois d'abord pensé que la forme des caractères de ces manuscrits auroit été plus ancienne , & j'étois , pour ainsi dire , persuadé que j'y trouverois l'Ε rond , que le ζ auroit la figure d'un C latin , & que l'α auroit la forme d'un α italique ; parce qu'on trouve ces caractères écrits de cette manière dans l'inscription d'un vase du roi Mithridate , qui est au Capitole. Mais Α , Δ , Λ , Μ , γ sont représentés par Δ , Δ , λ , υ , qu'on ne trouve pas dans les inscriptions des premiers siècles. Je conviens que l'Α des plus anciennes monnoies de la ville de Caulonia , dans la grande Grèce , a presque la même forme : sur l'une de ces médailles , il y a , par exemple , ΚΑΥΛΟ ; & sur une autre (avec

(1) Ce Grec , de la famille des empereurs d'Orient , s'étoit rendu célèbre en Italie après la conquête de Constantinople. C'est lui qui le premier a commencé à faire des recherches sur la forme des

anciens grands caractères grecs , d'après les médailles & d'autres anciens monumens. Nous avons de lui un livre intitulé : *De veris græcarum litterarum formis & causis.* (Note de M. D.)

l' A renversé) KAVΛO , dont le jambage qui dépasse par le haut fait la différence & lui donne un air moins ancien. Dans plusieurs inscriptions latines d'Herculanum , (car on n'en a pas trouvé de grecques en marbre) les caractères sont d'une forme plus moderne ; forme qui diffère de celle des caractères du temps des premiers empereurs , & particulièrement de ceux des deux grandes tables de marbre sur lesquelles on lit les noms d'affranchis. Ces inscriptions ne donnent pas une juste idée du temps auquel elles ont été faites. Je crois néanmoins qu'elles ne sont pas plus anciennes que ne l'indiquent les caractères ; car , l'endroit au pied du Vésuve n'a été détruit qu'après l'atterrissement d'Herculanum. Ce fait est prouvé par des monnoies postérieures , particulièrement par une médaille d'or d'Hadrien , qu'on a trouvée dans les ruines d'Herculanum , ainsi que par une autre inscription que Fabretti a déjà fait connoître (n. 13 , p. 280.) , qui contient la description des statues tirées EX ABDITIS LOCIS , qu'on a fait servir à décorer les bains de l'empereur Sévère. Par ces *lieux cachés* , il ne faut entendre , selon moi , que les villes ensevelies d'Herculanum , de Resina , de Stabia & de Pompeii. Cette table de marbre a été portée de Pouzoles à Portici. On voit encore distinctement les caractères mêmes sur le papier noirci des manuscrits ; ce qui prouve qu'ils n'ont pas été tracés avec de l'encre , dont

le vitriol fait le principal ingrédient: car s'ils eussent été écrits avec cette liqueur, le feu leur auroit fait perdre leur couleur. D'ailleurs, l'encre dont on fait usage aujourd'hui, & avec laquelle ont été écrits les manuscrits du quatrième siècle & des siècles suivans, n'auroit pu être employée sur les pellicules délicates du Papyrus, qu'elle auroit corrodées & percées; car j'ai remarqué que les caractères des plus anciens manuscrits se sont, pour ainsi dire, gravés & incrustés dans le papier. Les manuscrits d'Herculanum sont tracés avec une espèce de couleur épaisse, à peu près semblable à l'encre de la Chine, qui, comme on fait, a plus de consistance que notre encre ordinaire. Lorsqu'on regarde cette écriture contre le jour, on s'apperçoit qu'elle fait saillie sur le Papyrus; & l'encre qui se trouvoit encore dans une plume est une preuve certaine de ce que nous avançons. Je crois avoir lu quelque part dans Démosthène ⁽¹⁾ que les anciens broyoient leur encre en poudre. L'instrument dont ils se servoient pour tracer leurs caractères, n'étoit pas une plume, mais un poinçon de bois, tel que celui qu'on a

(1) Ce passage de Démosthène se trouve dans sa harangue *πρὸς εὐστράτην*, où il reproche à Éschyne que la pauvreté l'avoit contraint dans sa jeunesse à balayer l'école, à laver les bancs avec une éponge, & à broyer de l'encre. L'expression

dont Démosthène se sert ici : *τὰ μίλαν τριβέειν*, prouve clairement que l'encre se préparoit comme une couleur, & que par conséquent elle ne doit pas avoir été liquide. (Note de M. D.)

trouvé à Herculanium ⁽¹⁾, ou peut-être d'une autre matière, mais taillé comme nos plumes ordinaires, ainsi qu'on peut s'en convaincre par celui qui est représenté auprès d'une écritoire dans un ancien tableau; avec cette différence néanmoins, qu'il a un pouce & demi de long, à prendre de l'endroit où commence la taille jusqu'à la pointe du bec, lequel a une forme pyramidale, & qui est un peu échancré, mais non fendu ⁽²⁾. Le texte des manuscrits n'est ni complet ni sans lacunes: il y a des endroits où il ne manque que quelques lettres, & d'autres où des mots entiers sont effacés. On ne les rejette cependant plus comme inutiles, ainsi que cela est arrivé quelquefois. Dans une matière telle que celle du manuscrit de la Rhétorique, il étoit facile de remplir les lacunes, & plus de vingt colonnes de ce traité ont été copiées en dix-huit mois; tandis que, malgré un travail assidu, on n'a pu copier, en quatre

(1) Dans la Relation sur les nouvelles Découvertes d'Herculanium, M. Winckelmann dit que « les plumes ou poinçons dont on se servoit pour écrire chez les anciens, n'étoient pas de buis, comme peuvent le paroître ceux d'Herculanium, parce que le bec fait de ce bois n'auroit pas eu assez de flexibilité; mais que leurs plumes étoient faites d'un roseau, qui venoit d'Égypte avec le papier. » On trouve aujourd'hui en Italie une espèce de roseau mince & fin, dont on peut faire des plumes; & M.

Winckelmann s'est quelquefois servi lui-même de ce roseau pour écrire, quand il se trouvoit à la campagne, dépourvu de plumes ordinaires. (Note de M. D.)

(2) Comme les plumes des anciens n'étoient pas fendues, on ne pouvoit donner aux caractères autant de jour & d'ombre qu'aujourd'hui, ni les distinguer par leur force & leur légèreté, comme on le fait maintenant avec nos plumes. On trouve le dessin d'une pareille plume des anciens dans le grand ouvrage: *Pitt. Ercol. tom. ij, p. 55.* (Note de M. D.)

années, que quatre colonnes du traité de la Musique. Le père Antoine Piaggi, des écoles pies, ci-devant *Scrittore* de la bibliothèque du Vatican, possède le secret de dérouler les manuscrits, & assez de patience & de flegme pour faire ce travail. Après les avoir déroulés, il en copie sur le champ exactement les caractères, & remet ensuite ces copies au chanoine Mazocchi, qui seul jouit du privilège exclusif de les expliquer.

L E T T R E I I.

LE Papyrus d'Egypte paroît avoir été en usage non-seulement du temps de Philodémus, mais même plusieurs siècles après, sans doute à cause qu'il coûtoit moins cher que le vélin. Suivant Dom Mabillon (*), le manuscrit des Discours de saint Augustin, que possédoit le président Pétau, étoit écrit sur des feuilles de vélin, avec des feuilles de Papyrus intercalées en plusieurs endroits. On ignore ce qu'est devenu ce manuscrit ; du moins ne se trouve-t-il plus dans la bibliothèque d'Ottoboni, incorporée aujourd'hui dans celle du Vatican, & laquelle appartint autrefois à la reine

(*) V. l'ouvrage de Mabillon, *De re diplomaticâ*, l. j, c. 8, 35. où il dit : *Sic autem compactus est ut papyraceis foliis membranacea intermixta sint, ita ut primus quaternio intra bina folia membranacea contineat unum papyraceum, &c.* (Note de M. D.)

Christine , de qui le président Pétau l'avoit achetée. Les conjectures qu'on a faites sur certaines époques , d'après la forme des caractères , ne me paroissent pas tout-à-fait dépourvues de fondement. J'ajouterai ici quelques nouvelles réflexions à celles que j'ai déjà faites sur ce sujet. La forme des caractères du mot *ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ*, (nom de l'artiste qui a fait le torse du Belvédère) , ne permet pas de douter que ce fameux fragment , qui , dans la partie de l'idéal , surpasse tous les chefs-d'œuvre de sculpture de l'antiquité , n'ait été exécuté dans le temps où l'art commençoit à décheoir , ce qui eut lieu environ dans la cent cinquantième Olympiade. Dans tous les temps il y a eu des génies heureux qui , malgré la décadence générale , se sont soutenus par leurs propres forces. La plus ancienne médaille , du moins autant que je sache , sur laquelle se trouve un *α* , au lieu d'un *α* , est celle de Polémon , roi de Pont , avec cette inscription :

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ

elle est dans le cabinet des pères Franciscains , à *san Bartholomeo all' Isola*. Il est facile de se tromper lorsqu'on ne veut juger que d'après l'élégance des caractères. J'ai vu dans le cabinet de Faucault à Naples , ainsi que dans le cabinet de la reine de Suède , chez le duc de Bracciani à Rome , des médailles des rois de Pont , dont les caractères sont

d'une grande élégance, mais dont le dessin & le coin sont plus que barbares. A l'égard de la beauté même des caractères, on pourroit établir quelques règles : les points & les boules aux bouts extérieurs des caractères grecs, par exemple, commencèrent à être en usage du temps d'Alexandre le Grand, & ôtèrent beaucoup de l'élégance que ces caractères avoient eue jusqu'alors. Je me suis proposé d'écrire une Paléographie numismatique, si Dieu m'en accorde le temps. Personne, au reste, n'admire plus que moi les grands talens & la plume fertile du marquis Maffei, qui a su vaincre toutes les difficultés qu'il a rencontrées, & qui s'est voué avec une constance vraiment héroïque à la littérature grecque, pour laquelle il ne prit que fort tard du goût, ainsi que je puis le prouver par des témoins dignes de foi. Mais chaque homme n'a qu'une tête, dit Platon. Pour revenir à notre sujet, je vais vous expliquer la manière dont on s'y prend pour dérouler les manuscrits, & dont je crois ne pas avoir encore parlé.

L'établi de bois ⁽¹⁾ dont on se sert pour ce travail, est une petite table faite à peu près comme le coufoir de nos relieurs. Cette table tourne sur une vis de bois, qui lui sert de pied ; elle consiste en deux planches : celle de dessous forme

(1) Comparez cette description avec celle que M. Winckelmann a donnée dans sa Lettre à M. le comte de Brühl, page 135, de la même machine dont il est ici question.

la table sur laquelle on opère ; celle de dessus , qui est plus étroite & plus mince , a cinq ou six entailles en forme de gril. Par ces ouvertures on passe des fils de soie fine non torse , attachés à des chevilles de bois , afin de pouvoir les tendre ou les relâcher à volonté , de la même manière que les cordes d'un instrument de musique. Cette table se monte & se baisse par le moyen de deux vis de bois. A l'un des bouts du manuscrit sont attachés , avec de la colle , des petites pièces de vessie , pareilles à celles dont les batteurs d'or font usage , mais qu'on a encore une fois divisée , pour la rendre plus mince , afin d'enlever une feuille de l'autre par le moyen des fils de soie qui y sont pareillement attachés avec de la colle , & qui par le haut se trouvent passés autour des chevilles , qu'on tourne à mesure qu'il est nécessaire. Sur la table il y a deux lames d'acier dont le côté d'en haut est échancré en forme de croissant , sur lesquelles est posé le manuscrit , & qui sont garnies de coton , pour qu'il n'en puisse souffrir aucun dommage.



L E T T R E I I I.

L'EMPRESSEMENT que je mets à répondre à vos lettres, ne me permet pas de consulter, avant d'écrire, les livres nécessaires, ni de lever l'objection que vous me faites touchant l'*umbilicus* des manuscrits d'Herculanum ; car il manque un grand nombre d'anciens auteurs à la bibliothèque du cardinal Archinto, quoiqu'elle soit d'ailleurs fort riche. Il me semble aussi que les peintures qui représentent d'anciens manuscrits sont de bien meilleures preuves que tout ce qui a été écrit sur ces objets, de notre temps & par des auteurs qui ne les ont jamais vus. Je ne veux pas néanmoins m'opiniâtrer sur ce que j'ai avancé relativement au double *umbilic*, nom que je donne aux deux tubes sur lesquels le commencement & la fin des manuscrits étoient roulés ; quoique d'anciennes peintures semblent, en quelque sorte, m'autoriser à cette conjecture. Faites-moi cependant l'amitié de me dire où vous avez pu trouver que les manuscrits des anciens étoient fermés avec de petits boutons ? Je me représente que les boutons dont vous voulez parler, devoient ressembler à ceux qu'on voit aux anciennes reliures italiennes ; il se peut pourtant que vous vous en formiez une autre idée. Dans plusieurs tableaux où l'on voit d'an-

ciens manuscrits, le peintre a mis la plus grande exactitude dans la représentation de ces objets ; il y en a même un sur lequel on voit une étiquette avec ce titre : PAX. XX , ou plutôt PAXXAN , ainsi que je crois vous l'avoir déjà dit. On n'y voit aucune apparence de boutons , ni rien qui paroisse avoir servi à les lier ensemble. La finesse du papier n'auroit pas permis non plus qu'on les liât ainsi , & les veines naturelles du Papyrus faisoient que les manuscrits , une fois roulés , restoient dans cet état , sans chercher à se dérouler. Comme je crois que rien n'a jamais échappé à mes recherches , toutes les fois qu'un surveillant jaloux n'y a point mis d'obstacles , je puis vous assurer que je n'ai apperçu aux manuscrits aucune trace ou empreinte qu'une pareille reliure auroit naturellement dû y laisser ; puisqu'on voit distinctement toutes les empreintes & toutes les déchirures occasionnées par la compression de ces manuscrits qui se trouvoient placés les uns sur les autres. Quel nom pourroit-on d'ailleurs donner à ces tubes ou bâtons ? Je ne me rappelle pas d'en avoir jamais trouvé aucun. Je ne puis , pour le moment , m'engager dans de nouvelles recherches sur ce sujet , & je ne m'en rapporte uniquement qu'à ce que j'ai vu moi-même. Au reste , je suis disposé à vous communiquer tout ce que j'ai pu découvrir de nouveau , & je désire que vous puissiez en tirer quelque utilité. Quant aux ratures

& aux incorrections qui, à ce que j'ai appris, sont en grand nombre dans le manuscrit sur la rhétorique, je puis vous en donner un exemple par les deux lignes suivantes (1) :

ΔΙΔΤΟΥΤΟΙΣ

ΗΘΕΙ ΔΣΠΟΛΛΗΣ ΟΥΚΟΥΝ ΛΗΠΟ....

..ΤΕΤΗ[◊] ΡΤΟΡΙΚΗΙ ΚΑΙ^Η ΔΥΝΑΜΕΙ

Les corrections se trouvent placées en petits caractères entre les lignes. Le cercle ponctué au dessus de la quatrième lettre de la seconde ligne, mérite quelque attention, ainsi que les points au dessus de ΚΑΙ ; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est le tiret au dessus d'ΟΥΚΟΥΝ, qui paroît plutôt être le signe d'une modulation qu'un accent. On trouve un pareil tiret sur le piédestal de l'obélisque du soleil, élevé par Auguste, & qui aujourd'hui est couché par terre dans le champ de Mars. Bianchini en parle dans son ouvrage (2) ; il auroit néanmoins pu en dire davantage, s'il avoit lu l'ouvrage intitulé *Elia Putschii grammatici veteres*. On ne trouve plus de pareilles marques dans les inscriptions faites après le siècle d'Auguste. Ce matin j'en ai vu une semblable sur une ancienne

(1) Ces deux lignes se trouvent déjà dans la Lettre à M. le comte de Brühl ; mais les remarques que M. Winckelmann fait ici, sont nouvelles & paroissent mieux fondées que celles qu'il a données

dans la lettre en question. (Note de M. D.)

(2) *Del Palazzo de Cesari, di Francesco Bianchini ; in Verona, 1738. gr. fol.*

pierre, qui, je crois, n'a jamais été publiée. Elle contient le testament d'une mère, & se trouve dans la cave du marquis Rondinini, la voici :

MVRDIAE L. F. MATRIS

SED PROPRIIS VIRIBVS ADLEVENT QVO FIRMIOA PROBABILIORAQVE SINT OMNES FILIOS AEQVE FECIT HEREDES PARTITIONE FILIAE DATA' AMOR MATERNVS CARITATE LIBERVN AEQUALITATE PARTIVN CONSTAT VIRO CERTAM PECVNIAM LEGANT, &c.

Je n'ai pas entièrement copié cette inscription, dont je puis cependant vous donner le reste, si vous le désirez. Elle est d'un orthographe fort ancienne, comme il est facile de le voir par plusieurs mots ; par exemple, ARDVO'M QVOM. Le tiret ou l'accent se trouve communément à l'ablatif ; il se voit néanmoins aussi aux mots : LAVDARE'TVR, FE'MINA'BVM, FE'CISSE, A'MISSVM, MERVI'T, VARIETATE'S. Le marquis Rondinini, qui, depuis peu, a hérité de ce monument, est un homme de goût : il a fait placer à sa villa, près de Rome, un grand nombre de statues, de bustes & de peintures, qu'on a travaillé à rassembler depuis plus de deux cents ans. Parmi plusieurs morceaux de grand prix, on y voit le torse d'un satyre dansant, plus grand que nature, lequel est d'un ciseau inimitable, & qui mérite d'être mis à côté du Laocoon ; on peut

dire même qu'il surpasse en beauté le faune de la tribune du grand-duc de Florence. Il cache avec soin ce chef-d'œuvre, dans la crainte qu'il ne prenne envie à mon Mécène, le cardinal Alexandre Albani, de le posséder. Il me l'a néanmoins fait voir, comme à son ami; & j'en ferai connoître le prix dans la partie théorique de mon Histoire de l'Art. Voilà un écart, *οὐδὲν γὰρ πρὸς τὸ Δείκναι*, que je viens de faire; mais qui doit être permis dans le commerce épistolaire.

Les caractères des manuscrits d'Herculanum sont de la même forme & de la même grandeur que ceux de la bible des Septante, qui est dans la bibliothèque du Vatican. Il y a cependant aussi des morceaux en grands caractères, tels que ceux du Pindare d'Oxford, c'est-à-dire, des manuscrits qui sont coupés par le milieu; car pour éviter la peine de montrer à tout le monde les plus rares morceaux de ces précieux monumens, on a imaginé de couper les manuscrits en deux: invention barbare, dictée par une basse jalousie. L'abbé Martorelli, professeur en langue grecque, au séminaire, a eu la hardiesse d'avancer, contre toute vraisemblance, que les manuscrits qu'on a déroulés jusqu'à présent, n'étoient que de simples documens, des actes, des contrats, & que les anciens ne se servoient pour leurs livres que de la forme carrée. Il ose soutenir cette idée insensée, & mille autres de cette nature, dans son

traité, *in-quarto*, de plus de huit cents pages, sur une écriture antique qu'on voit au cabinet de Portici.

L E T T R E I V.

Des maisons des anciens, & particulièrement de celles d'Herculanum.

SUIVANT Pline & d'autres écrivains, Herculanum étoit une petite ville municipale ; par conséquent les maisons ne doivent pas en avoir été fort grandes ni fort magnifiques, excepté les villa & les maisons de campagne que les Romains peuvent y avoir eues. On y a trouvé une villa qui paroît avoir été fort magnifique, autant qu'on peut en juger par les restes qu'on en a découverts ; mais surtout par les pavés en mosaïque, ainsi que par la hauteur & la largeur extraordinaire des portes de marbre ; & en un mot, par tout ce qu'on en a tiré. Les plus belles statues de bronze, telles que les six statues de danseuses, de grandeur naturelle, ainsi que toutes les statues & tous les bustes de marbre qui ornent l'appartement de la reine ; tous ces morceaux précieux, dis-je, ont été découverts dans ce même endroit : il est néanmoins impossible de se former une idée exacte de cette ville enfouie, aussi long-temps qu'on ne pourra pas embrasser d'un seul coup d'œil tout le terrain qui reste à

fouiller, & qui aujourd'hui se trouve traversé & coupé en tous sens par les sentiers tortueux qu'on a pratiqués pour y arriver. Quant aux maisons des particuliers, quoiqu'il n'y en soit resté aucune entière, étant toutes tombées en ruines, soit par la fouille ou après, j'ai cependant lieu de croire que la vie domestique des anciens étoit, en général, fort frugale & sans le moindre luxe; puisque leurs maisons étoient très-simples, & leurs appartemens fort bas & fort petits. Ce qui me suggère cette idée, c'est la comparaison que j'ai faite entre le plan des ruines d'une villa découverte, il y a déjà quelque temps, à Frascati, sur le terrain de laquelle est maintenant bâtie la villa des Jésuites, appelée *la Ruffinella*. Imaginez-vous que les chambres, tant des maisons d'Herculanum que celles de l'ancienne villa de Tusculum, ne sont guère plus grandes que votre cabinet d'étude, en faisant même abstraction de l'alcove. Dans quelques-unes de ces chambres se trouvoit encore le lit, ainsi que le prouve une niche fort basse, dans laquelle on en pouvoit glisser la partie supérieure. A quelques appartemens de Tusculum il y avoit une espèce d'antichambre, dont la largeur ne passoit pas celle d'une allée étroite (1); & c'est là que se tenoit le portier ou celui qui annon-

(1) Voyez la description & le dessin de ces appartemens de Tusculum, dans les Remarques sur l'Architecture des anciens, par M. Winckelmann, p. 73.

çoit au maître de la maison les personnes qui venoient lui faire visite. Il paroît que la chambre intérieure du maître n'avoit point de porte, car on n'y trouve aucune espèce de fermeture; & il se pourroit qu'on se fût contenté d'y pendre un voile ou rideau, appelé par les anciens *velum admissionis*. Cette vie privée si simple des anciens me rappelle un passage de Démosthène, où il dit :
» Thémistocle & Cimon, ces hommes d'ailleurs
» si adonnés au luxe, n'habitoient point de maison plus magnifique que leurs voisins. « Les maisons d'Herculanum n'avoient point de fenêtres du côté de la rue, mais regardoient toutes vers la mer; de manière qu'on pouvoit parcourir la ville entière sans voir personne aux fenêtres. C'est dans ce même goût que sont bâties les maisons d'Alep, ainsi que l'a dit un missionnaire. Que je plains les pauvres femmes des anciens qui ont habité ce pays ! Ce qu'il y avoit encore de plus désagréable, c'est que ces fenêtres étoient faites dans le goût de celles des ateliers de nos peintres & de nos sculpteurs, dont le travail demande que la lumière y tombe d'en haut.

Des fenêtres placées à une si grande hauteur, ne permettoient guère de satisfaire la curiosité; (Mais d'où vient que je parle ici des fenêtres au nombre pluriel, puisqu'il n'y en avoit qu'une dans chaque chambre ?) & lorsqu'on vouloit voir ce qui se passoit au dehors, il falloit grimper comme

les chats contre le mur. D'ailleurs ces fenêtres avoient plutôt une forme carrée que longue, comme on peut s'en convaincre par d'anciens tableaux, principalement aux temples & aux palais. Quelques-unes étoient garnies en dehors d'un treillis ou grillage de pierre bronzée, également d'une forme carrée, dont deux, si je ne me trompe, ont été conservés entiers parmi les ruines d'Herculanum. Les anciens avoient, en général, plus en vue l'utile & le nécessaire, que le commode & l'agréable. Le peu de lumière qui par ces fenêtres tomboit dans les chambres, n'y donnoit encore qu'un bien foible reflet, les murs des appartemens étant peints d'un gris roux ou rembruni. Il n'est cependant pas vraisemblable que les maisons des grandes villes n'aient pas eu de fenêtres sur la rue. Plusieurs passages des poètes indiquent même le contraire, tel, par exemple, que celui-ci :

Et stenti domina patefiunt nocte fenestras.

Si toutes les fenêtres avoient été anciennement à Rome de cette forme carrée, & placées à une pareille hauteur, la jeune fille dont parle Tibulle (*lib. ij, eleg. 7.*) ne seroit pas tombée dans la rue, en regardant par la fenêtre :

*Qualis ab excelsâ præceps delapsa fenestrâ,
Venit ad infernos sanguinolenta lacus.*

Cet

Cet ancien architecte qui proposa à un Romain de marque , de lui bâtir une maison de manière que personne ne pourroit y regarder de dehors, avoit sans doute intention de la construire dans le goût de celles d'Herculanum & d'Alep. Il n'est au reste pas possible de déterminer d'après aucun écrivain , si les anciens ont fait usage ou non de carreaux de verre pour leurs fenêtres (1).

Tous ceux qui ont quelque connoissance de l'antiquité, sont pour la négative (2). J'ai vu cependant, entr'autres à Portici, de grands morceaux de verre en feuilles ou lames qui peut-être se sont vitrifiées (3).

(1) Il y a des écrivains qui prétendent qu'il est question de carreaux de verre dans le passage suivant de Pline, (*Nat. Hist. l. xxxvj, c. 26.*), où après avoir parlé de la ville de Sidon, célèbre par ses fabriques de verre, il ajoute : *Si quidem etiam specula excogitaverat*. Saumaïse même, (*Exerc. Plin. in Solinum. t. ij, p. 1095.*), est dans la persuasion que le mot *specularis* est générique, & que par conséquent il peut signifier toutes sortes de fenêtres, & entre autres celles de *phengite*, ou de toute autre matière diaphane, propre à laisser un libre passage à la lumière *.

(2) M. Winckelmann semble

être d'un sentiment contraire dans ses Remarques sur l'Architecture des anciens, pages 65 & 66.

(3) Il y a une lettre latine imprimée de *D. A. Nixonii Angli, ad Rodulphum Venuti, &c.*, laquelle est un extrait de la dissertation *De laminis quibusdam candidi vitri à rudibus herculaneis effossis*, qui se trouve dans les Mémoires de la société des antiquaires de Londres. Cette lettre fut écrite le 31 juillet 1759, & celle de M. Winckelmann étoit déjà écrite le 16 août 1758. En 1772 on découvrit, dans une muraille exposée au midi, une fenêtre avec un beau vitrage, de trois palmes en quarré, laquelle

* Plusieurs passages d'anciens auteurs, nous prouvent que le *Phengite*, *lapis specularis*, a été anciennement en usage. Suctone, *cap. 14*, dit, en parlant de Domitien : *Porticium, in quibus spatiosi consueverat, parietes phengite lapide distinxit, è cujus splendore per imagines quicquid à tergo fieret provideret*. Pline dit aussi, *lib. xxj, c. 14*, que pour mieux pouvoir observer le travail des abeilles, on faisoit des ruches de pareille pierre spéculaire. (*Notæ de M. D.*)

R

Il paroît par un grand nombre de bouteilles , propres à différens usages , que l'art de la verrerie a été fort commun chez les Romains , & que le verre étoit chez eux à un prix modique. Leurs flacons d'huile étoient faits de la même manière que ceux dont on se sert pour le transport des huiles de Provence. Un savant de Rome me montra un jour un passage de Philon , qui prouvoit , disoit-il , que le verre a été en usage chez les anciens ; & j'en ai lu un autre qui devoit mieux le constater encore , dans le livre , *De legatione ad Caium* , qui me fut indiqué par M. le comte de Firmian , ministre plénipotentiaire de l'empereur à Naples , seigneur aussi aimable qu'il est profond dans tous les genres de littérature. Peu s'en fallut que je ne me laissasse persuader sur ce sujet par ce savant ministre. Je pris néanmoins la peine de lire moi-même le passage qu'il m'avoit indiqué , (*Philon. Oper. t. iij , p. 599 , l. 6. edit. Mangey.*) , où je trouvai exactement le contraire de ce qu'on m'avoit dit. Philon y parle d'une des chambres

contenoit un pareil nombre de carreaux de verre , en tous sens , dont chaque carreau étoit environ d'un palme en quarré. Il y a tout lieu de croire que le verre de ces carreaux avoit été fait à la manière angloise , c'est-à-dire , sans plomb ; car il étoit assez épais , & aussi transparent que du cristal. Tous ces carreaux étoient entiers à l'exception de deux ; ce qu'il faut

sans doute attribuer à la direction perpendiculaire dans laquelle étoit tombée la pluie des pierres qui étoient fort petites , & qui par conséquent n'avoient pas pu causer un grand dommage. C'est au célèbre abbé Dom Mattia Zarillo , membre de l'académie d'Herculanum , que nous devons le récit de tous ces faits. (*Note de M. D.*)

dans lesquelles on introduisit le député Juif d'Alexandrie chez l'empereur , & dit : καὶ ἀναλθὼν προσέειπεν τὰς ἐν ὑψηλῇ τοιῇ ἀναλθῆναι τοῖς ὑψηλῇ λίθοις διαφανέσι ὡς περὶ λίθοις. *Obambulanſque juſſit circumquaſque fenestras obduci*, (ou, ce qui vaut mieux, lever & tirer de bas en haut) *lapidibus haud minus pellucidis quàm vitro candido*. Parmi les notes que j'ai rassemblées pendant mon séjour à Nothenitz , j'ai trouvé depuis un passage de saint Jérôme , où il est dit , que les carreaux de verre pour vitres étoient déjà en usage au cinquième siècle ⁽¹⁾ ; mais on ne trouve cité ici que le nom de ce père de l'église. Cette note est tirée d'un mémoire de l'académie royale de Paris , où ce passage n'est cité qu'en passant , sans que le volume ni l'endroit des œuvres de saint Jérôme y soient indiqués : invention admirable pour ceux qui se contentent d'une connoissance superficielle.

Les anciens ne faisoient pas usage de cheminées , ainsi que cela paroît par un grand nombre de découvertes , & par le silence que garde Vitruve sur cette partie de l'architecture devenue si nécessaire à nos besoins ⁽²⁾. Les gens aisés étoient néanmoins

(1) Suivant le témoignage de Laërtius , les carreaux de vitre pour fenêtre étoient déjà connus à la fin du troisième siècle ; voici ce qu'il dit à ce sujet : (*Opif. Deis* , cap. v.) , *Manifestus est , mentem esse , quæ per oculos ea , quæ sunt opposita , transpiciat* , *quasi per fenestras lucente vitro , aut speculari lapide obductas.* (*Note de M. D.*)

(2) Voyez ce qui est dit sur ce sujet dans les Remarques sur l'Architecture des anciens , pag. 73 & 74.

mieux garantis du froid, sans cheminées, que nous ne le sommes aujourd'hui près d'un grand feu. Leurs poêles, dont ceux qui en ont parlé n'ont certainement pas eu une idée exacte, échauffoient les appartemens, sans que la chaleur pût porter à la tête; & l'on pouvoit conduire cette chaleur partout où l'on vouloit. Sans consulter Juste-Lipse, & d'autres écrivains qui se sont formé un système d'après ce qu'ils ont trouvé dans les anciens auteurs, je puis donner une idée de ces poêles, tant d'après de bons dessins, que d'après les restes que j'en ai vus moi-même dans la *villa* de Tusculum. Dans le palais de la maison de campagne d'Herculanum, dont il est question ici, on n'a pas découvert le moindre indice ni de poêle, ni de cheminée; on y a seulement trouvé dans une chambre une petite quantité de charbon; ce qui semble indiquer qu'on échauffoit les appartemens par le moyen du charbon de bois. Au pied de la colline sur laquelle cette maison de campagne étoit située, il y avoit cependant un petit bâtiment qui servoit de retraite pendant l'hiver. Dessous terre il y avoit quelques petites chambres (qui y sont même encore), toutes disposées deux par deux, dont la hauteur est égale à celle d'une table ordinaire, & qui ne sont pas plus larges que votre cabinet d'étude (1),

(1) Il eût été à désirer que M. Winckelmann se fût servi d'une mesure plus généralement connue que celle du cabinet d'étude de son savant ami. (*Note de M. D.*)

que je prendrai par-tout pour mesure commune, tant j'en ai bien conservé la mémoire. Au milieu de ces chambrettes, il y a des piliers de briques liées ensemble simplement avec de l'argile, sans la moindre chaux, afin qu'ils résistassent mieux à l'action du feu ; & ces briques sont placées de façon qu'une grande brique, qui porte sur deux petites, se trouve exactement posée sur le milieu de l'une & de l'autre. C'est de ces mêmes briques qu'est fait le plafond, qui est, pour ainsi dire, horizontal, & qui porte le plancher d'une petite chambre, dont la largeur est égale à celle de votre cabinet, mais qui est un peu plus basse. Le pavé de cette chambre étoit fait d'une mosaïque grossière, & les murs en étoient revêtus de plusieurs espèces de marbre. Dans ce pavé étoient pratiqués des tuyaux carrés en maçonnerie, dont les ouvertures donnoient dans la chambre d'en bas. Ces tuyaux, réunis ensemble, parcouroient l'intérieur du mur de l'appartement au dessus de la chambrette, dans un conduit couvert, enduit de marbre pilé, en se prolongeant jusques dans l'appartement du second étage, où la chaleur se répandoit par une espèce de musle de chien en argile, lequel étoit garni d'un bouchon. Les chambrettes d'en bas, sous terre, étoient donc les poêles. Devant ces poêles régnoit une allée fort étroite, c'est-à-dire, du tiers de la largeur des chambrettes ; & c'est dans cette allée que

Rijj

donnoient les grandes ouvertures quarrées du poêle , élevées de la largeur d'un doigt seulement au dessus du pavé de l'allée , & dont la hauteur alloit jusqu'à la moitié des deux piliers intérieurs. C'est par ces ouvertures qu'on y mettoit des charbons ardens , qui , en raison de leur quantité , échauffoient plus ou moins le plancher de briques d'en haut ; & cette chambre servoit d'étuve. La chaleur du poêle qui s'étoit jetée dans les bouches des tuyaux , montoit ensuite le long de la muraille , & alloit se communiquer à la chambre située au dessus de l'étuve. Ces poêles ou chambrettes souterraines offrent néanmoins une difficulté : car , comme ils étoient murés de tous côtés , à l'exception des trous carrés dont nous venons de parler , il est difficile de concevoir comment on s'y prenoit pour en enlever les cendres , puisque l'allée qui y conduisoit étoit si étroite , qu'il n'étoit pas possible d'y manier une pelle. Je n'y trouve qu'un moyen , c'est qu'on faisoit entrer un petit garçon par l'un de ces trous quarrés , qui me paroissent assez grands pour cette espèce de manœuvre.



L E T T R E V.

Des anciens tableaux d'Herculanum.

IL seroit très-intéressant de savoir si les tableaux trouvés à Herculanum, du moins les grands, ont été faits par des maîtres Grecs ou par des artistes Romains. Si l'on avoit un plan exact de tous les sentiers souterrains qu'on y a creusés, & si l'on y joignoit d'autres combinaisons, on pourroit peut-être hasarder quelques conjectures sur ce sujet. Quant aux recherches à faire sur le local même, il m'a été impossible d'en obtenir la permission : à la moindre curiosité qu'on témoigne à cet égard, on vous présente, comme une tête de Méduse, la défense du Roi. Pendant mon séjour à Portici, on trouva le fragement d'une figurine, avec une belle draperie pleine de plis agréables. Près de la tête on lit le nom à moitié effacé : DIDV. Cette petite figure ne le cède en beauté à aucune autre du cabinet ; & , si je ne me trompe, c'est l'ouvrage d'un peintre Romain, comme il y a tout lieu de croire que plusieurs autres tableaux le sont également. Pline nous apprend qu'un certain ⁽¹⁾

(1) Voici comment Pline s'exprime sur ce Ladius, (*lib. xxxv, c. 37.*) : *Qui primus instituit amantissimam parietum picturam, villas & porticus, ac topiaria opera, lucos, nemora, colles, piscinas, blandissimo adpectu minimoque*

impendio. Voyez la critique que M. Falconet fait de la traduction que M. le chevalier de Jaucourt a donnée de ce passage de Pline. Œuvres de M. Falconet, tom. iv, p. 201, note 1. (*Note de M. D.*)

Ludius , qui vivoit du temps d'Auguste , a été le premier qui ait peint des payfages , des ports de mer , &c ; car les Grecs n'aimoient pas la représentation de la nature morte. Il paroît par conséquent , que la plus grande partie des peintures d'Herculanum , qui consistent en payfages , vues , marines , édifices , &c. sont sorties d'un pinceau Romain. D'ailleurs le goût des artistes Grecs étoit trop éclairé , & ils aimoient trop l'harmonie , pour représenter des fabriques d'une mauvaise architecture ionique , sans règles & sans proportions , comme il y en a dans ces tableaux. Mais l'époque de ce goût dépravé & mesquin avoit déjà pris naissance du temps d'Auguste , ainsi que je l'ai prouvé dans mon Histoire de l'Art. Il n'y a aucune harmonie dans la plus grande partie des monumens d'architecture qui nous sont restés depuis le règne de cet empereur. Il n'y a pas la moindre proportion entre les colonnes & la largeur des arcs de la porte triomphale de Rimini ; & le portique du temple de Mylasa , consacré à Auguste & à Rome (1) , est orné par devant de colonnes doriques , tandis que celles des côtés sont de l'ordre ionique , avec des stylobates sculptés qui ressemblent à des chapiteaux , ornement dont les anciens Grecs n'ont jamais fait usage. Je ne parlerai point ici des colonnes & des architraves de la Rotonde. On ne trouve rien du style grec dans le

(1) Voyez les Voyages de Pocock , vol. ij , p. 2. , où ce temple est représenté sur la 55^e planche.

grand tableau de la naissance de Telephus (1). Hercule y est représenté avec un visage commun & ignoble, & ne ressemble nullement à un Hercule grec. Il y a lieu de croire que les artistes Grecs s'étoient formé une représentation idéale de leurs dieux, d'après le modèle adopté d'un de leurs plus célèbres artistes. La figure d'un autre Hercule plus jeune & avec une barbe plus fournie, ressemble parfaitement à celle de ce héros qu'on voit sur les médailles grecques de Capoue & de Téano, qui sont dans le cabinet du duc de Noïa à Naples. La médaille de cette dernière ville porte cette inscription : Π Ν Χ ΧΥΙΝΙΤ. La tête de la femme assise, qu'on prétend être la déesse *Tellus*, n'a rien moins que le beau contour grec, & ses yeux largement ouverts sont beaucoup trop gros, malgré le prétendu mérite qu'on ait attaché aux yeux de bœuf, d'après une fausse interprétation d'Homère.

On ne remarque point cette faillie exagérée du globe de l'œil dans les têtes qui nous restent de la reine des dieux ; & l'idée hasardée à cet égard par Bélon (2), & adoptée dans la suite par M. le comte de Buffon dans sa Description du cabinet du roi, que les Grecs aimoient les gros

(1) Peintures d'Herculanum, Ion ; in-4°, Paris, 1555, dans lequel on trouve, à la vérité,

(2) Le livre dont M. Winckelmann parle ici, porte pour titre : Observations de plusieurs choses & singularités trouvées en Grèce, Asie, Judée, &c. par Pierre Bér-

plusieurs choses hasardées, mais qui contient aussi des observations curieuses & utiles. (Note de M. D.)

yeux , mérite à peine d'être examinée & réfutée , quoiqu'il ait cherché à le prouver par les statues , les bustes & les médailles de ce peuple. Les bas-reliefs de marbre ⁽¹⁾ paroissent être tous les quatre du même maître : celui qui a été le mieux conservé ⁽²⁾ , porte le nom de l'artiste : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ. Les parties saillantes des figures sont ce qu'il y a de plus difficile à exécuter dans les ouvrages de cette espèce ; & l'on peut dire que celles de ce bas-relief ont mal réussi , particulièrement le doigt. Celui qui a fait le dessin de ce morceau , au lieu d'en copier trop scrupuleusement l'original , auroit dû l'embellir. Les têtes en sont communes. Dans le mot ΕΓΓΡΑΦΕΝ , qui suit après le nom de l'artiste , il y a un φ , au lieu d'un ϣ. La vue de ces anciens tableaux m'a fait faire une remarque , qu'on peut éclaircir par des passages de Cœlius Apicius ⁽³⁾ & d'Athenée. Le premier , dans son Traité de la préparation des mets , ne fait aucun usage des citrons , que les Romains n'aimoient pas , dit-il , à cause de leur goût acide , & dont

(1) Peintures d'Herculanum , planch. 1, 2, 3, 4.

(2) Ibid. tab. 1.

(3) Lister , célèbre médecin de la reine Anne , & éditeur du livre de Cœlius Apicius , *De obsoniis & condimentis sive de arte coquinaria* , lib. x , Lond. 1705 , 8 , fait sur cela plusieurs remarques curieuses dans le livre j , c. 21 , & dit que les citrons n'ont été connus que fort tard par les Romains , & qu'ils n'étoient point ce

qu'on appelle proprement *Edulla*. Plin. , l. xxij , dit que les Romains n'en faisoient usage que dans une seule circonstance : *Citrea contra venenum in vino bibuntur , vel ipsa , vel semen*. Et Athenée , *Deipnos.* , l. iij , c. 7 , nous apprend que les Romains faisoient grand cas des citrons , qu'ils regardoient comme une chose fort rare , & qu'ils mettoient dans leurs vêtements. (*Note de M. D.*)

ils ne se servoient que pour les mettre entre leurs vêtemens. Les citrons ne furent connus à Rome que vers le temps où Lucullus y apporta les cerises du Pont : & en effet , on ne voit point de citrons sur les anciens tableaux représentant des fruits, dont il se trouve un grand nombre dans le cabinet de Portici. Pour ce qui est de l'exécution de ces tableaux, les membres de l'académie prétendent que la peinture en a été faite à *tempera*, c'est-à-dire , sur un fond sec ; & ils s'en rapportent principalement à l'oracle prononcé à cet égard par Ludovici Vanvitelli, architecte du roi , qui dans sa jeunesse a manié aussi le pinceau : mais ce fait mériterait bien d'être un peu mieux prouvé. Je fais néanmoins , à n'en point douter , qu'on n'a fait aucune expérience chimique avec l'enduit des anciens tableaux ; ce qui seroit cependant le seul moyen d'obtenir quelque certitude sur ce sujet. Du moins auroit-on dû dire , que les couleurs s'enlevoient du mur en le frottant : aujourd'hui que ces peintures sont enduites de vernis , il n'est plus temps de faire cette expérience. On sait que le vernis a la qualité de détacher visiblement les couleurs ; de manière que l'Achille (planch. 8.) court grand danger d'être tout-à-fait enlevé dans quelques années d'ici. Ce qui m'autorise sur-tout à avoir cette crainte , c'est que les couleurs de ce tableau se détachent déjà , & que les coups de pinceau en paroissent de relief , quand on le tient

contre le jour. Ces mêmes défauts se remarquent aux tableaux de Raphaël dans les loges du Vatican, & l'on peut sentir avec la main les coups de pinceau de la noce Aldobrandine, trouvée dans les anciens bains de Titus. Ce n'est pas que je veuille soutenir que les peintures sur un fond sec, ne puissent pas se conserver aussi; car j'ai vu la preuve du contraire à un tableau trouvé, il n'y a pas long-temps, dans une vigne, lequel resta pendant un mois entier exposé à l'air, sans éprouver la moindre altération, ainsi que me l'assura la personne qui l'avoit découvert. On pouvoit enlever la couleur du fond de ce tableau, en le frottant seulement avec le bout du doigt. La conservation de ces tableaux dépend principalement de l'enduit que les anciens avoient l'art & l'attention d'appliquer sur leurs ouvrages. Généralement parlant, les antiquaires nous apprennent très-peu de chose de ce qui a rapport aux tableaux des anciens; & l'on peut regarder comme une preuve de ce que j'avance, la facilité avec laquelle des imposteurs imitent ces tableaux. Lorsque j'arrivai à Rome, les entretiens ordinaires de quelques antiquaires ne rouloient que sur les tableaux trouvés en différens endroits que les Jésuites s'étoient appropriés. Le père Contucci, directeur du cabinet de Kircher, me le fit voir par une grace particulière. Il y a, entre autres, un tableau qui représente Epaminondas qu'on em-

porte blessé du champ de bataille. La scène est représentée de la manière la plus horrible. Epaminondas, qui à cette époque ne devoit guère avoir plus de quarante ans, & qui étoit encore dans cet âge où il fut aimé de deux courtisannes célèbres, y a l'air d'un squelette, avec une longue figure étique, dans le goût de celles de Giotto, & plus affreuse encore que celle du Christ mourant du Carravache. Il est porté par des soldats revêtus de pied en cap d'armures de fer, semblables à celles dont on faisoit usage au treizième siècle. Sur le bras de l'un de ces soldats, il y a un caractère qui ressemble au signe numérique d'un certain empereur Chinois (1). Un autre tableau de ce même cabinet, dont le sujet est la mort de Virginie, offre un pareil caractère sur le bras du père. Un troisième est une représentation de combats d'animaux dans un amphithéâtre ; l'empereur ou le préteur qui préside à ce spectacle, s'appuie le coude sur la garde d'une épée nue avec une lame longue & étroite à l'espagnole, ou semblable à celle avec laquelle Charles XII est ordinairement représenté, de la même manière qu'on voit

(1) L'abbé Antonio Ambroggi a fait connoître ce tableau dans sa magnifique édition de Virgile, faite à Rome, où il l'a employé dans l'explication du vers 505 du Xe. livre, pour représenter Pallas, que ses soldats portent au tombeau. On y trouve encore trois autres pareils tableaux, savoir ;

la fête ou le sacrifice des Pasteurs du premier livre des Géorgiques, que l'éditeur explique dans la préface du premier volume ; l'incendie de Troie, au commencement du second livre de l'Enéide ; & Hélène qui se réfugie derrière la statue de Minerve, dans le même livre, v. 574. (Note de M. D.)

sur les médailles les rois des Parthes appuyés sur leur arc. On trouve sur tous ces tableaux des caractères ou des marques différentes. Le directeur de ce cabinet , à qui je demandai ce que pouvoient signifier ces caractères , me répondit vaguement , en ajoutant que ces tableaux étoient venus de Palmyre : réponse dont je fus obligé de me contenter. Je communiquai mes doutes à M. Baldini (1) , amateur zélé des antiquités , d'ailleurs très-savant , & intime ami du père Contucci. Il se contenta de me répondre qu'il ne savoit pas trop ce qu'il devoit me dire ; mais qu'il est quelquefois bon d'avoir une foi implicite , & de ne pas trop chercher à approfondir les antiquités & les secrets des Jésuites. Le fabricant de cette belle marchandise , voyant qu'elle avoit un si bon débit à Rome , continua de produire au jour un grand nombre de pareils tableaux. Quelle quantité n'en a-t-il pas passé en France & en Angleterre ? Ce faussaire est un peintre Vénitien , appelé Quercia , qui sans daigner se conformer en rien au costume & au style des anciens , travailloit de la manière que cela lui tomboit dans l'esprit , & vantoit ensuite son propre ouvrage , pour tirer parti de l'ignorance & de l'aveuglement des autres (2). L'imposture devoit

(1) M. Baldini est , suivant le témoignage de M. Casanova , un de ces tavans qui ont puisé dans les *Monumenti inediti* de M. Winkelmann , le dessein de corriger &

d'améliorer le style italien. (*Note de M. D.*)

(2) Il est probable que ce faussaire est le même que le nommé Joseph Guerra , peintre Vénitien

néanmoins sauter facilement aux yeux de toutes les personnes qui avoient vu les anciens tableaux qu'on conserve à Rome, sans même avoir connoissance de ceux de Portici. L'audace de cet homme, fondée sur l'ineptie des soi-disant connoisseurs, a été poussée au point qu'il a osé peindre à fresque pour donner plus de valeur à ses ouvrages.

L E T T R E V I.

Le 27 Février 1762.

JE revins ici de Naples hier à huit heures. Je vais continuer à vous communiquer successivement mes remarques ; & je commencerai cette lettre par vous parler de quatre anciens tableaux. Parmi les dernières découvertes faites à Herculanium, il faut placer au premier rang quatre tableaux à gouache, qui surpassent infiniment tous les autres en beauté ; & quand même les tableaux d'un pin-

fort médiocre, dont il est parlé à la page 21 du *Giudizio dell' opera dell' abbate Winckelmann intorno alle scoverte d'Ercolano*, &c., *Napoli*, 1765. Car c'est ce peintre qu'on dit être l'auteur des peintures du cabinet de Kircher. M. Winckelmann parle aussi, à la page 46 de la Lettre à M. le comte de Bruhl, de ce Guerra, & dit « que tous les tableaux peints sur des parties de murs, qui d'Italie ont

« passé-au delà des Alpes, soit en Angleterre, soit en France ou en Allemagne, ne doivent être regardés que comme des pièces supposées ; & que M. le comte de Caylus en a fait graver un » & l'a donné comme une ancienne peinture, dans ses collections d'antiquités ; parce qu'on le lui avoit vendu pour un morceau trouvé à Herculanium. »

(*Note de M. D.*)

ceau romain, dont je vous ai parlé, n'auroient pas été découverts encore, je pourrois vous assurer que ceux-ci suffiroient seuls pour donner une idée des ouvrages du peintre Grec dont les anciens écrivains ont parlé avec tant d'éloges. Ce n'est pas à Herculanium qu'on les a enlevés du mur, puisqu'on les y a trouvés dans une chambre, posés deux à deux contre la muraille, le côté de la peinture tourné en dedans. Cette circonstance prouve qu'ils y avoient été apportés d'ailleurs ; & il se pourroit bien qu'ils eussent été coupés & enlevés de quelque palais de la Grèce. Il est probable aussi qu'on n'avoit fait que les ôter des caisses dans lesquelles ils avoient été transportés, pour les encastrer dans le mur. Les ouvriers qui avoient, pour ainsi dire, déblayé toute la chambre & qui étoient occupés à enlever la terre qui restoit encore à la muraille, donnèrent avec leur pioche contre ces tableaux, & en dégradèrent deux, savoir, le troisième & le quatrième, qui ont beaucoup souffert. Ces quatre tableaux ont chacun une double bordure, dont l'extérieur a trois raies de la largeur de l'extrémité du petit doigt : la première, blanche ; la seconde ou celle du milieu, violette ; & la troisième, verte dont le bord est plus foncé. La bordure intérieure est tout-à-fait blanche, & plus large que les trois raies de la bordure extérieure, c'est-à-dire, qu'elle a la largeur d'un doigt au moins. Les figures de ces tableaux ont
deux

deux palmes romains de haut. Le clair-obscur en est admirable ; les ombres sont distribuées par grandes masses avec la plus belle harmonie , & la dégradation des couleurs est des mieux entendue. J'ai passé des heures entières à contempler ces tableaux avec la plus grande attention ; & comme j'ai vu plus de dix fois le cabinet de Portici , je crois n'avoir rien oublié de ce qui est digne d'y être remarqué. La description que je vais vous en faire tiendra plus du peintre que de l'antiquaire. L'artiste ainsi que l'amateur de l'antiquité sont forcés communément de s'attacher à certains petits détails qui ne peuvent être aperçus des spectateurs ordinaires. Lorsqu'il est question de choses qui n'ont pas encore été éclaircies autant qu'elles méritent de l'être , le peintre qui veut bien observer le costume des anciens , ne doit pas moins s'arrêter à des détails qui au premier coup-d'œil n'offrent rien d'intéressant , qu'aux parties les plus essentielles ; & c'est pour avoir négligé de le faire , que si peu d'ouvrages de l'Art ont été décrits d'une manière propre à satisfaire également l'érudit & le connoisseur.

Le premier de ces tableaux représente quatre figures de femmes , dont la principale , qu'on voit de face , est assise , relevant de la main droite le *pallium* , ou le *peplum* , qui couvre la partie postérieure de sa tête. Ce *peplum* de couleur violette , a une bordure verte d'un doigt de large. La

robe de cette femme est couleur de chair. Sa main gauche porte sur l'épaule d'une jeune & belle personne, qu'on voit de profil, & qui est debout à côté d'elle appuyant le menton sur sa main droite. Le pied de la principale figure est posé sur un escabeau, en signe, sans doute, de sa dignité. Non loin de celle-ci on en voit une autre de face, & qui se fait arranger les cheveux : sa main gauche se trouve placée sur son sein, & la droite est dans l'attitude de celle d'une personne qui auroit l'intention de la poser sur un clavier. Sa robe blanche a des manches étroites qui lui tombent sur le poignet. Le voile est violet, avec un bord brodé d'un pouce de large. La femme occupée à arranger les cheveux de celle-ci, & qui est un peu exhaussée, se voit de profil, mais de manière cependant qu'on apperçoit le cil de l'œil opposé. L'attention qu'elle porte à l'ouvrage dont elle est occupée, se remarque dans ses yeux & à ses lèvres collées l'une contre l'autre. Près de cette figure il y a une table à trois pieds, précieusement travaillée en marqueterie, & sur laquelle est une petite cassiolette blanche avec des feuilles de laurier : à côté de cette cassiolette on apperçoit un ruban de tête violet, destiné sans doute à orner le front de la figure qui se fait arranger les cheveux. On voit sous la table un grand vase de verre, ainsi qu'il est facile de le reconnoître à sa couleur & à sa transparence.

Le second tableau représente un poète tragique

sans barbe, assis & vêtu d'une robe blanche avec des manches étroites qui descendent jusqu'au poignet. Cette robe est fixée au dessous de la poitrine par une écharpe jaune de la largeur du petit doigt. De la main droite il tient une haste, & de la gauche le *Parazonium*, ou la dague à la hauteur de la hanche, couverte d'une draperie rougeâtre volante, & qui tombe sur le siège où il est assis : la ceinture de la dague est verte. Une figure de femme qui lui tourne le dos a un genou en terre & le pied droit posé en avant, vis-à-vis un masque tragique placé sur un piédestal, & dont le front est garni d'un haut toupet de cheveux ⁽¹⁾, appelé *ῥυξος*. Je crois reconnoître la muse Melpomène dans cette figure, qui avec un poinçon trace des caractères sur le haut du piédestal. C'est sans doute le titre d'une tragédie qu'elle écrit ; mais ce n'est que fort indistinctement que l'on apperçoit les caractères. Elle a l'épaule gauche nue ; le reste de son corps est couvert d'une draperie jaune. Ses cheveux sont rassemblés sur le sommet de la tête : espèce de coiffure servant à distinguer les jeunes filles des femmes mariées, qui portoient toujours leurs cheveux liés & tombans sur la nuque du cou. Le masque est dans une cassette dont les côtés sont ornés, & qui est couverte

(1) Toupet de cheveux qui s'élevoit au dessus du front du masque tragique des deux sexes. (Note de M. D.)

d'un drap bleu. De chaque côté pendent des bandelettes blanches attachées à deux cordons. Derrière le piédestal on voit un homme debout qui s'appuie sur une haste. Le poète tragique tient les yeux fixés sur la Muse occupée à écrire (1).

Le troisième tableau nous offre deux hommes nus & un cheval. La première figure, qui est assise & qu'on voit de face, semble représenter Achille qui, d'un air fier & animé écoute attentivement ce que lui dit l'autre figure. Le siège sur lequel il est assis est couvert d'une draperie rouge, couleur qui convient aux guerriers, & qui étoit celle dont les Lacédémoniens faisoient usage à la guerre. Cette draperie lui couvre en même temps la cuisse droite sur laquelle il pose la main. Le manteau qui lui tombe sur le dos est pareillement rouge. Les bras du siège portent sur des sphinx, & sont élevés à une hauteur plus qu'ordinaire. Le guerrier a le coude gauche appuyé sur l'un de ces bras. Contre l'un des pieds de ce même siège on voit un *parazonium*, de six pouces de long, suspendu, par deux anneaux, à une ceinture verte. La figure nue, qu'on voit à côté

(1) Les académiciens d'Herculanum ont publié ce tableau dans le quatrième volume, planch. 41; ils prétendent qu'il représente le poète Eschyle. M. Winckelmann étoit néanmoins d'un autre sentiment, qu'il appuie, dans ses

Monument. ined., part. iij, c. 5, p. 223., en observant qu'Eschyle n'avoit point de cheveux, tandis que la figure en question en a; mais que ce poète avoit au contraire de la barbe, laquelle manque à la même figure. (*Notes de M. D.*)

de la première , se repose sur un bâton placé sous l'aisselle du bras droit , sur lequel porte la main gauche. Cette main gauche est cachée par le bras droit , parce que la figure tient la droite élevée , dans l'attitude d'une personne qui fait un récit ; & l'une de ses jambes est croisée sur l'autre. La tête de cette dernière figure manque , de même que celle du cheval.

Le quatrième tableau contient cinq figures : la première est une femme assise couronnée de lierre & de fleurs , tenant un rouleau. Sa chaussure est jaune , & ressemble à celle de la femme dont on arrange les cheveux dans le premier tableau. La seconde figure de femme , qui est placée devant celle-ci , pose la main droite sur une lyre de quatre pouces & demi de haut , & tient de la gauche un instrument avec lequel on accorde les cordes , instrument qu'on distingue mieux à une statue de bronze du cabinet de Portici. La lyre a sept chevilles , & par conséquent autant de cordes. Entre ces deux figures il y en a une autre d'homme jouant de deux flûtes d'égale longueur , qu'il tient à la bouche , laquelle est couverte du bandeau appelé *Στέμιον* , propre à ménager & tempérer le vent qui contribuait à former les sons. Ces flûtes sont composées de plusieurs morceaux , comme on peut s'en convaincre par différentes pièces de flûtes en os qui sont dans le même cabinet ,

& qui n'ayant point d'entaille, ne peuvent pas être emboîtées les unes dans les autres. On ne pouvoit les joindre ensemble que par le moyen d'un tuyau de métal ou de bois sur lequel on fixoit les pièces de la flûte. L'on voit en effet un pareil morceau de flûte qui est resté fixé dans un tuyau de bois, & qui même y a été pétrifié. Derrière la première figure, sont deux hommes debout couronnés de lierre. Une de ces figures est couverte d'un manteau vert de mer. Je vous prie de ne faire lire cette description qu'à leurs alteſſes, & de ne la point communiquer à d'autres.

L E T T R E V I I.

Des Statues de bronze d'Herculanum.

LES statues & les bustes de bronze d'Herculanum sont pour la plupart médiocres ou mauvais ; de cette dernière espèce sont entr'autres les statues des Empereurs de grandeur plus que naturelle, qui nous prouvent que les anciens artistes n'étoient pas aussi habiles à travailler le bronze que le marbre. Les deux plus grands ouvrages de bronze qu'il y ait à Rome, sont la statue équestre de Marc-Aurele, sur la place du capitolé, & la statue pédestre de Septime Sévère, dans la galerie du

palais Barberin. La première a plusieurs défauts , qu'on doit peut-être attribuer aux injures du temps & à ce qu'elle a souffert sous les ruines. Il se peut aussi qu'au siècle où elle a été faite , l'Art n'eût pas encore atteint à un certain degré de perfection. La seconde statue nous prouve la décadence de l'art du temps de Sévère , quoique cependant le travail en soit beaucoup meilleur que celui des portes triomphales de ce même Empereur , au pied du capitolé. Pline dit que l'art de jeter des statues en bronze s'étoit tout-à-fait perdu du temps de Néron. Il doit donc avoir repris naissance sous le règne d'Hadrien. Pausanias⁽¹⁾ , en parlant d'une statue de bronze de Jupiter , exécutée par un disciple de Dipænus & de Scyllis , les plus anciens & les plus célèbres statuaires dont il soit fait mention , dit qu'elle étoit faite de plusieurs pièces si bien enchâssées , si bien jointes ensemble avec des cloux , qu'elles formoient un tout solide. Toutes les statues de bronze d'Herculanum sont , au reste , faites ainsi de pièces rapportées , quoiqu'on ne puisse plus en appercevoir les soudures depuis qu'elles ont été restaurées. Les pièces ne sont pas soudées ensemble , mais à certaines marques on pourroit soupçonner qu'elles ont été réunies par le moyen d'un métal fondu. Le grand nombre de pièces enchâssées après coup ,

(1) Ce passage se trouve dans Pausanias , l. ij , c. 17 , où il est parlé de l'artiste Léarque.

qu'il est facile de remarquer à ces statues, & qui n'ont pas encore été polies, servoient à remplir les vides qui restoient après que les différentes parties de la statue avoient été jointes ensemble. Il est néanmoins nécessaire de faire de nouvelles recherches & de nouvelles observations, avant de pouvoir prononcer avec quelque certitude, si les statuaires Grecs ont toujours suivi le même procédé dans leur travail, ou si cette réunion des parties des statues de bronze n'a été que la pratique des premiers artistes avant la célèbre époque de l'Art, ou la méthode des artistes suivans, c'est-à-dire, lorsque l'Art fut déjà déchu. Les ustensiles de ménage & les vases de bronze, sont d'un travail très-fini; les vases sacrés sont sur-tout précieusement exécutés au tour. Ils avoient aussi l'art de donner au cuivre un tel degré de blancheur, qu'on le prenoit au premier coup-d'œil pour de l'argent ⁽¹⁾. Je vais maintenant vous donner une description détaillée des principales statues de bronze, particulièrement de celles qu'on a trouvées depuis le premier voyage que j'ai fait à Naples, il y a quatre ans; & je me flatte que ces détails vous seront agréables.

(1) Telle est, selon M. Bianconi, dans son *Anthologia Romana*, une étrille ou gratoir, qu'on trouva au mois d'avril 1779, en desséchant les marais pontins. On y voit le nom & la marque

de l'artiste. Le nom est écrit, suivant la méthode dorique, au génitif: ΗΡΑΚΛΙΔΑ, *Heraclidis*; la marque de l'ouvrier est une victoire. (*Note de M. D.*)

Le grand Mercure est, sans contredit, la plus belle statue de bronze qu'il y ait au monde ; mais il y en a cependant de plus belles en marbre. Comme ce Mercure a été trouvé sans caducée, & que la statue étoit d'ailleurs entière, on conjecture que cet attribut lui manquoit déjà avant qu'elle eût été transportée à Herculanium. On en voit encore le manche dans la main de Mercure.

Ce qu'il y a de singulier à cette statue, ce sont les boucles en forme de rosettes qui se trouvent sous la plante du pied. Elles nous font connoître la manière de ferrer les courroies avec lesquelles Mercure fixoit ses talonnières, qui pour cet effet étoient attachées avec des vis, afin de pouvoir les ôter & les remettre à volonté. Ces rosettes, ainsi placées sous la plante des pieds, sont symboliques, & nous apprennent que Mercure n'étoit pas destiné à marcher sur la terre, mais à voler dans l'air.

Le satyre ivre, qui, pour faire connoître sa joie, joue des castagnettes avec les doigts de la main droite, est la seconde statue de bronze, & mérite également attention.

La troisième statue représente un jeune satyre dormant assis, la tête posée sur le bras droit. Mais malgré toute leur beauté, ces statues ne peuvent devenir un objet d'éloge que pour quelque misérable Callistrate moderne. Je me contenterai donc de porter mon jugement sur les bustes ; &

en suivant une méthode opposée à celle de certains écrivains , qui conservent leur meilleur argument pour la fin , je commencerai par ce qu'il y a de plus beau , c'est-à-dire , par la tête d'un jeune héros un peu plus grande que nature. Un pédant antiquaire la donneroit sans doute pour celle de Ptolémée. Autour de cette tête sont rangées soixante - huit boucles , que vous devez vous représenter comme autant de petites bandes étroites de papier , roulées sur le doigt , & qu'on auroit ensuite tirées , de manière qu'elles se feroient un peu déroulées par leur force élastique. Celles qui couvrent le front sont roulées sur elles-mêmes trois ou quatre fois ; celles qui pendent sur les tempes le sont huit , & celles qui tombent sur la nuque du cou le sont jusqu'à douze. Les bords de ces boucles rangées par bandes sont marqués d'une ligne circulaire. Ces boucles n'ont pas été jetées en fonte avec la tête , mais elles y ont été attachées après coup ; de sorte que lorsqu'on remue la tête elles font un petit mouvement de vibration.

Un autre buste , mais d'un travail étrusque , ou du plus ancien style grec , a de même , depuis le front jusques aux tempes , de pareilles boucles attachées après coup ; mais elles sont d'une autre espèce , savoir , d'une forme vermiculaire , & de la grosseur d'un tuyau de plume ou d'un épais fil d'archal. Une autre tête (1) , qu'on prétend

(1) Tom. j , tab. xxvij , p. 103.

être celle de Platon, a de pareilles boucles soudées sur les tempes. Cette tête de bronze qui n'est point de ce travail roide & guindé, mais du plus grand style, doit avec raison être regardée comme un chef-d'œuvre de l'Art. Elle a le regard fixé de côté vers la terre, attitude qui annonce le mépris; mais les traits du visage n'indiquent point ce sentiment. Le front est pensif, mais le regard agréable: la longue barbe n'est pas aussi épaisse que celle d'un Jupiter, mais elle est plus frisée & plus séparée qu'on ne le voit ordinairement aux prétendues têtes de Platon: elle est partagée en sillons avec tant d'art qu'on croiroit qu'elle auroit été arrangée avec un peigne très-fin, sans néanmoins que ces sillons se terminent d'une manière trop tranchante: & les cheveux sont si finement traités qu'on les prendroit pour des cheveux gris naturels. C'est de la même manière que sont exécutés les cheveux ondes de la tête. Mais personne, mon ami, n'est en état de décrire l'art avec lequel cette tête est faite. Il y a aussi un buste de Démosthène (1), comme le prouve cette inscription grecque: ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ. On peut regarder ce buste comme l'unique qu'on ait de cet orateur (2); car celui d'Ant. Agostini, ainsi qu'un autre,

(1) Tom. j, tab. xj, p. 53.

(2) Le buste dont M. Winckelmann parle ici avec tant d'éloge, est sans doute celui qu'il a fait graver à la fin de sa Lettre à M. le

comte de Brühl, avec ces mots au bas du buste: *Protome aerea Demosthenis*. Il se trouve dans l'Histoire de l'Art, planche 24.

sur la cornaline de Bellori, sont très-douteux. Je pourrois encore vous citer un buste d'Héraclite ⁽¹⁾, si je n'avois pas raison de soupçonner que ce n'est pas celui de ce philosophe. J'ai déjà parlé dans l'une de mes précédentes, du buste d'Hermachus.

(1) Tom. j, tab. xxxj, p. 115.

L E T T R E V I I I.

Des Statues de marbre d'Herculanum.

LES statues de marbre trouvées à Herculanum, sont toutes médiocres ; ce que je ne veux cependant pas décider si positivement, sans vous en avoir donné des preuves. Dans le même petit temple dont on a tiré les plus grands tableaux, & entr'autres l'Achille avec Chiron le Centaure dont je vous ai parlé dans une autre occasion, on a trouvé aussi deux statues de Jupiter, dont la partie supérieure du corps est nue. Ces statues sont plus grandes que nature, mais les têtes manquent. La représentation du souverain des dieux doit être purement idéale ; ses membres ne doivent offrir ni veines ni artères, ni rien de ce qui peut rappeler les besoins de la foible humanité : il faut que l'imagination s'élève, autant qu'il est en elle, jusqu'à la nature divine, laquelle agissant par sa

seule & propre puissance , est indépendante de tout ce qui produit & entretient la force dans le corps humain. Un esprit vivifiant , éthéré , supérieur à toutes les causes d'affoiblissement & d'altération doit pénétrer toutes les parties de ce corps divin, & seul en déterminer, pour ainsi dire , la forme , de sorte que le spectateur ne voie dans le contour que l'enveloppe d'un esprit subtil. Le bas-ventre doit être plein sans être trop élevé , & cela pour éloigner toute idée de besoin & d'alimens grossiers. C'est d'après cette idée sublime , qu'Apollonius d'Athènes a exécuté son Hercule , alors qu'ayant dépouillé , sur le mont *Œta* , les foiblesses de la nature humaine , il se trouva placé au rang des dieux. Je me suis déjà entretenu avec vous de ce merveilleux monument de l'antiquité , que le grand Buonarrotti admiroit avec tant d'enthousiasme. Les artistes portent la main sur ce torse , & la promenant doucement le long de ses formes ondoyantes, ils s'écrient : *Oh ! que cela est beau !* Je n'ai cependant encore entendu dire à personne *pour quoi* cela étoit beau. Les Romains ne sont pas accoutumés à réfléchir. Mais chut ! que personne ne nous entende.

La charité du Bernin , voilà ce qu'il leur faut. Le Bernin avoit , sans doute , un esprit vaste & original ; c'étoit un des plus célèbres artistes de son temps ; & l'on peut donner comme une preuve admirable de son talent , son groupe d'Apollon

& de Daphné de la villa Borghèse, à l'exception néanmoins de ce que ces deux statues ont trop de *manière*. Dans la suite il s'écarta de la bonne route, & devint un grand architecte, en restant toujours mauvais statuaire (1). Mais retournons à notre objet. L'auteur des statues d'Herculanum n'a pu atteindre à ce haut degré d'idéal dont je veux parler. Son Jupiter ne tient, pour ainsi dire, que de l'homme ; c'est plutôt le rival d'Amphitryon, que le maître des dieux, qui faisoit trembler le ciel & la terre par un simple mouvement de son sourcil. Et pour dire la vérité, les deux Jupiter de Portici peuvent encore s'estimer heureux de ce qu'on les a laissés tels qu'ils étoient : ils auroient été trop avilis si quelque artiste de nos jours avoit osé y porter la main.

Il y a, entre autres, à Portici, un Bacchus avec une tête moderne, qu'un sculpteur Espagnol y a ajoutée ; ce qui est un vrai scandale : & seulement quand j'y pense, *gelidus incurrit ad ossa tremor*. Le fameux Bernin a fait plus d'enjolivemens que les François, qui à leur tour en ont fait plus que les Ostrogoths ; & peut-être auroit-on confié à son ciseau les décorations d'une église

(1) Certains écrivains mettent les ouvrages du sculpteur du Bernin à côté de l'antique. D'autres le regardent comme l'auteur du mauvais style qui règne actuellement dans la sculpture. On a remarqué que les gravures des statues du Bernin gagnent chez l'é-

tranger, & qu'au contraire celles des ouvrages antiques y perdent. Voyez le jugement que M. Fuesli porte sur le Bernin, dans le tome ij, page 259, des Lettres familières de M. Winckelmann.

(Note de M. D.)

bâtie aux frais du roi ; mais le pauvre diable mourut avant le temps. Un autre sculpteur du roi, Romain de naissance , que le Bayardi a loué outre mesure , a exécuté le modèle d'une statue équestre du roi , à laquelle il devoit commencer à travailler. En dépit des Muses, il avoit non-seulement représenté le monarque comme s'il alloit courir la lice dans un jeu de tournoi , mais il lui avoit donné des étriers que les anciens ne connoissoient cependant point. Les étriers de Portici peuvent faire le pendant des fers à cheval du Centaure de Corradini dans le grand jardin de Dresde , & de la cuirasse légionnaire de la Pallas qui est à l'entrée du palais du comte de Brühl.

L E T T R E I X.

Des autres Monumens antiques d'Herculanum qui méritent attention.

PARMI plusieurs bévues qu'a faites M. Bayardi dans la notice qui se trouve dans son *Prodromo delle antichità d'Ercolano*, il donne entre autres, la description suivante du bas-relief d'un vase d'argent (*vasi e patere n. dxxxx*). » C'est un » vase, dit-il, qui a la forme d'un mortier, ... » d'un travail en bosse , représentant une apo- » théose , ainsi qu'un César couvert d'un voile ,

» porté sur un aigle volant. A la droite on voit la
 » figure de la déesse *Roma* pleurant ; sur la gauche
 » est un soldat d'une nation étrangère, &c. « La
 barbe de la figure nous prouve que ce ne peut
 être Jules-César, & d'ailleurs la tête n'a rien qui
 ressemble à cet empereur. Il y a, au contraire,
 plusieurs choses qui nous convainquent que ce
 bas-relief représente l'apo théose d'Homère. La
 figure que M. Bayardi prétend être celle d'une
Roma, porte le *parazonium*, ou la dague, qui
 pend à son côté & sur la garde de laquelle elle porte
 la main : elle doit par conséquent être regardée
 comme une figure allégorique de l'Iliade. Car, de
 même que le visage pensif & plein de douleur sert
 à exprimer la partie tragique d'Homère, les an-
 ciens ont regardé l'Odyssée comme la partie co-
 mique de ce poète, suivant les règles qu'Aristote
 en a données dans sa poétique. Le soldat placé sur
 la gauche est Ulysse, tenant élevé le gouvernail
 d'un vaisseau, emblème des voyages que ce héros
 a faits sur la mer; de même que le bonnet de forme
 conique avec lequel Ulysse est toujours représenté,
 sert sans doute aussi à nous faire connoître qu'il a
 traversé les mers (1).

Je me hasarde à vous donner cette explication
 du bonnet pointu ou conique d'Ulysse, parce

(1) Plin dit que c'est Nico-
 maque, fils & élève d'Aristodème,
 qui le premier représenta Ulysse

avec un bonnet. Suivant S. Jé-
 rome, épître 28, ce bonnet étoit
 demi-sphérique.

que

que, parmi le grand nombre de commentateurs de la célèbre Apothéose d'Homère du palais Colonne, dont le travail admirable est d'Archélaüs, fils d'Apollonius, je ne connois personne qui ait donné une idée satisfaisante de ce monument. Les marins du levant portent encore aujourd'hui de semblables bonnets coniques, sans agraffes. Le comte de Caylus, qui a voulu enrichir son recueil d'antiquités de ce vase, en donne le dessin qu'un jeune artiste françois en a fait à la manière de sa nation, qui se contente du premier coup-d'œil, sans se donner la peine de rien approfondir. Voici ce qu'il dit à ce sujet, (*tom. ij, fig. 41, pag. 121.*)

» Les ornemens dont ce groupe (la figure & l'aigle)

» est environné, ne présentent aucune idée qui

» ait rapport à la divinité; ils sont absolument de

» fantaisie. « Il se peut néanmoins qu'il ait vu les cygnes, dont il n'a pas fait mention. Au reste, le dessinateur n'a vu que la partie du vase qui se trouvoit alors devant ses yeux, & la personne qui le lui fit voir, ignoroit elle-même qu'il y eût d'autres figures. A la barbe près, le comte de Caylus s'accorde avec le Bayardi, & il pense comme lui que ce bas-relief est l'Apothéose d'un empereur. Il auroit néanmoins dû savoir mieux que ce dernier, qu'Hadrien est le premier empereur qui ait laissé croître sa barbe, pour cacher une cicatrice; cependant Herculanum fut enseveli avant son temps. Dans ce moment

T

il me tombe sous la main le premier volume du Virgile que M. Justice a fait graver en cuivre, à l'instar de l'Horace de Londres. On trouve dans ce livre la mort de César représentée en manière de bas-relief où cet empereur a aussi une barbe. Il est dégoûtant de voir dans cette gravure la manière dont César, étendu par terre, donne du pied dans le ventre à Brutus ou à Cassius. Cette entreprise faite par des mains mal habiles, a d'ailleurs été exécutée, quant à la partie typographique, avec aussi peu de goût & de jugement que l'Horace en question. L'autre figure de la même planche a été tirée du cabinet de Portici, & n'a été dessinée que d'après mémoire, (car il n'est seulement pas permis dans ce cabinet de faire appercevoir un crayon). C'est la figure d'un jeune Faune jouant du sistre. Elle est parfaitement dans le goût françois, c'est-à-dire, fort chargée, dans la crainte sans doute qu'on ne puisse pas assez facilement reconnoître ce qu'elle doit représenter. Ils veulent des faunes qui soient plus que faunes; & le dessin d'une pareille caricature passe chez eux pour un chef-d'œuvre. Le bas-relief dont nous parlons ici, est d'une forme carrée, & non pas ronde; & le faune n'a pas la tête penchée comme le dessinateur l'a représenté. Mais pour que vous puissiez vous en former une juste idée, il faut vous représenter le joueur de cithare d'Aspendus (1),

(1) Voyez Cicéron, in *Verrem* d'instrument: *quem omnia intus l.j*, 20. où il est dit de ce joueur *canere dicebant*.

dont parle Cicéron : sur le visage de ce musicien on pouvoit appercevoir qu'il ne jouoit que pour satisfaire son propre goût , étant si pénétré & si extasié des effets puissans & enchanteurs de la musique , que sans songer à exciter l'admiration des autres , il lui suffisoit de jouir intérieurement lui-même. Ce seroit ici une occasion favorable de faire quelques remarques sur l'ouvrage de M. le comte de Caylus. Cet auteur a écrit avec cette grande circonspection fruit d'une sage prudence qui ne veut rien hasarder ; on voit que son pied a foulé

ignes

Suppositos cineri doloso.

On ne peut d'ailleurs lui disputer la gloire ⁽¹⁾ d'avoir été le premier qui ait tâché de connoître le caractère du style des anciens. Mais un pareil projet étoit bien difficile à exécuter à Paris. Dans le tome II, planche 39, il donne le dessin d'une figure que lui communiqua le sculpteur qui devoit exécuter le modèle de la statue

(1) Quoique M. Winckelmann possédât une plus grande érudition classique que M. le comte Caylus, on peut dire que celui-ci se distinguoit par une connoissance profonde & étendue des arts mêmes, dont il possédoit parfaitement le mécanisme, dessinant & gravant supérieurement bien. Souvent le lecteur réfléchi & qui cherche la vérité, sera plus satisfait de l'inf-

truction sage & réglée de M. le comte de Caylus, que de l'inspiration par fois impétueuse de M. Winckelmann, & de la manière prophétique & enthousiaste avec laquelle il explique les anciens monumens de l'art, ainsi que M. le professeur Heyne l'a remarqué dans son admirable éloge de M. Winckelmann. (*Note de M. D.*)

équestre que la compagnie des Indes vouloit faire élever au roi de Dannemarck. Cette figure, qui se trouve aujourd'hui placée au Capitole, étoit, lorsque M. Sally la dessina, à la villa des Jéfuites à Tivoli; & la différence qu'il y a entre ce dessin & celui, bien plus exact, qu'on en voit dans le *Museum Capitolinum*, n'a pas permis à M. le comte de Caylus de songer que son dessin représentât la même figure que celle de ce livre. Il est vrai que M. Bottari (1), auteur du *Museum Capitolinum*, ne pouvoit l'en instruire puisqu'il n'en dit rien. M. le comte de Caylus assure que cette statue est un ouvrage des plus anciens temps de la Grèce, parce que le travail en ressemble au style égyptien, ainsi que celui de la statue d'Arrhachion, laquelle fut faite dans la cinquante-cinquième olympiade; & dont Pausanias donne la description (2). Quant à ce qui regarde celle-ci, il n'est pas décidé si son attitude, soi-disant égyptienne, ne servoit pas plutôt à exprimer la force, puisqu'elle ressemble à celle du Milon de Crotone. Arrhachion étoit le contemporain de Pisistrate qui contribua tant au progrès des arts & des sciences; & l'on pourroit prouver par des médailles, qu'à

(1) Cet homme mourut en 1775, âgé de 87 ans. On trouve dans la Bibliothèque des écrivains Italiens du comte Mazzuchelli, une notice de ses nombreux ouvrages, parmi lesquels sont des Remarques sur

les vies des peintres de Vasari, & la *Roma subterranea*, en 3 volumes in-fol. (Note de M. D.)

(2) Voyez Pausanias, liv. viij, c. 4.

cette époque le dessin des Grecs ne se ressentait plus du goût égyptien. Le dessin dont s'est servi M. le comte de Caylus a été fait avec cette liberté & cette légèreté que les François ont qualifiée du nom d'*esprit*, & c'est, en partie, ce qui est cause de l'erreur dans laquelle cet écrivain est tombé. La statue dont il s'agit a été faite du temps d'Hadrien, dans le style égyptien. Dans ce même goût est fait ce qu'on appelle *une figure Égyptienne*, qu'on voit au Capitole; & c'est aussi sous ce nom qu'elle est citée dans le *Museum Capitolinum*, tom. *iiij*, tab. 75. C'est le véritable Antinoüs égyptien, ainsi que je le ferai voir en son lieu (1). De tels paradoxes, avancés par les savans du Capitole, causeront un jour de grandes disputes entre les antiquaires de Rome, qui pour la plupart ne connoissent que leur vieille tradition. M. le comte de Caylus a de plus adopté une erreur populaire, favoir, que tous les vases de terre peinte sont étrusques. Dans le cabinet de Mastrilli à Naples, il y a trois vases avec des inscriptions grecques. Si j'ouvre le second volume du Recueil d'antiquités de M. le comte de Caylus, j'y trouve un vase avec cette inscription :

H A Γ Δ V S

K Δ V Δ S

& l'auteur prétend que ce sont là des caractères

(1) Voyez la préface des *Monumenti inediti*, volume 1, p. 22.

étrusques. Dans l'explication qu'il en donne il dit, (page 80) : » Je ne dois pas oublier une grande » singularité de ce vase ; c'est de présenter devant » chaque figure certains caractères , disposés dans » l'ordre qu'on voit dans la planche. « Il n'aura sans doute pas manqué de consulter les Fourmons & autres. Je me souviens d'avoir vu chez le chanoine Mazocchi une coupe de terre peinte avec l'inscription suivante :

ΚΑΛΟΣ ΗΟΠΟΣΑΑΣ.

Ce qui veut dire , *καλὸς Ὅποςας* , *le bel Hoposdas*. Personne n'ignore le prix que les Grecs attachoient à la beauté des deux sexes ; & Pausanias nous apprend que c'étoit la coutume d'écrire de cette manière sur les murailles des appartemens , les noms des jeunes gens qui se distinguoient par leur beauté. L'ouvrier de cette coupe a voulu laisser un monument de sa tendresse sur cet ouvrage de ses mains. Qu'on fasse la comparaison de ces caractères avec ceux du vase de M. le comte de Caylus , & l'on verra que je suis fondé à croire qu'ils ont été mal copiés. Ils ne sont pas étrusques , mais grecs , & l'on doit lire : *Ἡπολ(ο)ς καλός* , *le bel Hopolos*. J'intercale ici un O ; les plus anciens Grecs faisoient leur O à peu près triangulaire , & le Λ , étoit aussi quelquefois renversé , de cette manière v , de celle-ci ou v. Le vase seul est donc étrusque , & non l'inf-

cription. L'explication de ce vase suffit pour renverser le système de M. le comte de Caylus (1). J'ai vu à Rome & à Naples plus de cinq cens vases de cette espèce, qui tous ont été trouvés dans ce royaume (2), & la plus grande partie

(1) Dans le troisième volume des *Pictur. Etrusc. in vasculis*, M. l'abbé J. Bapt. Passeri a fait connoître quelques vases étrusques avec des inscriptions grecques. Il donne, tab. 221, p. 18, l'explication suivante de ces ouvrages étrusques avec des inscriptions en grec : *Græca inscriptio minimè obstat, quominus id, & similia vasa, Etruscis adtribuuntur; nam Campani, Tuscorum genus, Græcis advenis adjecti, eorum linguam vel admiserunt, vel in gratiam Græcorum eam inferere operibus, quæ concinnarent, coacti sunt, quod quidem seriùs invaluit & potissimum cum bacchanalia diù proscripta infelici postliminio revocata sunt.* Le sujet représenté sur ce vase est : *Adolescens bacchicis initiatus.* Comme sur un autre vase il y a un mot latin, en caractères grecs, l'auteur en porte le jugement que voici : (tab. 237, pag. 29.) *Negotium præcipuum hujus vasis facit inscriptio in imo adposita, græca quidem, sed litteris latinis expressa, (ANDRIAS), ex quâ scribendi forma vas istud ætati adtribuimus, quæ populi dominatoris mores universa jam obtinebant, vix relictis patriæ lingua vestigiis, & formulis, præsertim in Sicilia.* Plus bas il explique un autre vase avec des inscriptions incorrectes & inintelligibles (tab. 251, p. 38.) & dit : *Nam in monumentis etruscis nomina deorum*

& heroum propria penitus omnia deturpata sunt populari tunc temporis dialecto. Ce même système conduit l'abbé Joh. Christ. Amaduzzi, dans son explication de l'Alphabet étrusque, à dire dans la préface du troisième volume, §. 7, p. 89 : *Adscita insuper ab Etruscis fuisse tum græca vocabula, patet ex nonnullis eorum monumentis, quæ græcis inscriptionibus donantur, quæque reperta sunt præsertim inter Campanos, qui olim Etruscis adnumerabantur, quique postea Græcis finitimi, qui eam Italia partem dein incoluerunt; quæ à Taranto usque ad Cumas, vel, ut Plinio (Hist. Nat. lib. iij.) placet, à Locris Italia fronte ad Tarentum usque protenditur, eorum litteras, & idioma facile arripuerunt.* C'est de cette manière qu'on peut éclaircir pourquoi il y a des ouvrages étrusques avec des inscriptions grecques. (Note de M. D.)

(2) Il se peut que quelques-uns des vases étrusques du vatican soient venus du royaume de Naples; la plus grande partie néanmoins y ont été portés de la Toscane; car un grand nombre de ces vases ont été donnés par Mgr Bargagli, évêque de Chiusi, on le maternal de Mgr Guarnacci, au cardinal Gualteri l'aîné, & dans la suite ils ont tous passé dans la bibliothèque du vatican.

(Note de M. D.)

Tiv

à Nola. Je veux néanmoins écrire à mon ami Wille, graveur du roi à Paris, pour qu'il me fasse copier bien exactement cette inscription.

L E T T R E X.

De quelques antiquités de Pompeii, de Stabia, de Pestum & de Caserte.

JE me propose de vous entretenir aujourd'hui de quelques autres lieux anciens, qui, à la vérité, ne sont pas aussi célèbres qu'Herculanum, mais qui cependant nous ont fourni des monumens tout aussi beaux. Nous commencerons par la ville de Pompeii (1), qui n'a pas été couverte de lave, mais qui s'est trouvée ensevelie sous les pierres & les cendres, lors de la malheureuse éruption du Vésuve. Elle est située sur la route qui conduit à Salerne, à sept milles d'Italie de Portici, & à treize milles de Naples. C'est par Pompeii que j'ai fini ma course & mes recherches aux endroits où l'on faisoit des fouilles, tels que Herculanum, Stabia, Resina, &c. Elle étoit la plus considérable de toutes ces villes; cependant il n'y avoit que huit hommes d'occupés à la dé-

(1) Le savant professeur Martini, de Leipzig, a rassemblé toutes les remarques faites par les différens écrivains sur Pompeii, en un ouvrage fort bien rédigé, intitulé :

Gleichsam Wieder auflebenden Pompeii; présent aussi utile qu'agréable pour tous les amateurs de l'antiquité,

(Note de M. D.)

blayer & à la reproduire au jour ; & dans les quatre autres endroits nommés, il n'y a en tout que cinquante hommes au travail : ils sont en partie journaliers , & en partie esclaves Barbaresques ; de manière qu'il faudra des siècles pour découvrir tous les trésors enfouis dans la terre. Pendant mon séjour à Pompeii , on y découvrit un Gnomon de marbre ⁽¹⁾ dont les lignes sont tracées avec du cinabre ; & l'on y travailloit alors à détacher la terre & la cendre pétrifiée d'une chambre dont les quatre murs étoient peints. Il y avoit contre un pan du mur une espèce de buffet antique , au dessus duquel étoient placées deux tablettes , l'une au dessus de l'autre , pour mettre des plats , des assiettes , &c. Le pied en étoit fait d'une espèce de peperin qui portoit une table de marbre avec des bords de verd antique. Les tables étoient pareillement couvertes de marbre. J'y ai passé la journée entière pour attendre que ce buffet fût tout - à - fait découvert ; & le directeur du cabinet & moi nous mangeâmes sur le lieu le dîner qu'on nous avoit apprêté à Portici. Cependant comme la cendre étoit fort compacte , & par conséquent difficile à enlever , nous ne pûmes voir la fin de ce travail. Nous allâmes dans la

(1) Il est question ici du célèbre Gnomon dont le père Pacciaudi a donné l'explication dans son ouvrage intitulé : *Monumenti Peloponnesiaci*, qui lui a attiré une vive mercuriale de la part des

académiciens d'Herculanum. Voyez ce qu'en dit M. Winckelmann dans sa quatorzième lettre à M. L. Usteri, tome II, page 72 de ses Lettres familières.

principale rue de la ville, laquelle étoit pavée de lave dont la nature n'étoit point connue des anciens, qui jugeoient néanmoins, par quelques morceaux de tuf trouvés autour du Vésuve, que cette montagne avoit dû jeter anciennement du feu; & l'on trouve ce tuf employé aux bâtimens de Pompeii. Les anciens ne possédoient pas l'art d'observer, ce qui leur a fait négliger les plus belles découvertes. Les rues de l'ancien Herculanium sont de même pavées de lave. Le buffet dont il s'agit a été entièrement tiré de dessous les cendres après mon départ, & on l'a transporté à Portici. A peu de distance de là, les ouvriers découvrirent en fouillant une petite porte de jardin, à l'entrée duquel il y avoit deux statues de femmes en terre cuite. Elles ont cinq palmes trois pouces & demi romains de haut; le visage en est couvert d'un masque; la main de l'une de ces statues manque, & doit même déjà avoir manqué anciennement; car, comme tout le reste a été découvert entier, cette main auroit dû se trouver aussi. Ce sont les premières statues d'argile qui se soient conservées; elles sont d'ailleurs précieuses par le sujet qu'elles représentent (1).

(1) En 1773 on trouva dans un champ près de Peruge, une statue de terre cuite de deux pieds de haut, d'un travail admirable, représentant un dieu pénate, couvert d'une peau de chien. L'abbé Passeri * en publia à Peruge une courte explication. La chose la

* Ce savant prélat, célèbre par ses connoissances de l'antiquité, mourut le 4 février 1780, âgé de 86 ans. Il étoit né le 10 novembre 1694 à Farneze, dans la principauté de Chigi. (*Nota de M. D.*)

A Stabia j'ai vu un fort beau bain avec une chambre attenante ; mais il faudroit plus d'une lettre pour vous en donner une idée exacte. Après quatre années de sollicitations, d'offres & de frais inutiles, il m'a enfin été permis de voir le plan des lieux souterrains qu'on a fouillés, & qu'un ingénieur du roi, directeur de ces travaux, a exécuté avec une exactitude & un soin extraordinaires. Cela m'a donné de grandes lumières sur plusieurs choses, que je me propose de publier un jour.

J'ai fait aussi un voyage à Pestum ; & je vais vous donner aujourd'hui, en passant, une description succincte des monumens d'architecture qu'on voit dans ce lieu. Les trois temples qui y restent sur pied, sont tous du même style, & peuvent servir à fixer les règles de la proportion en architecture. La hauteur des colonnes de l'ordre dorique est fixée à six diamètres de ces colonnes ; cependant les colonnes de Pestum n'ont que cinq de ces diamètres de hauteur ; d'où l'on peut conjecturer que l'architecture n'a pris ses règles de proportion que d'après celles de la sculpture. L'élégance de l'architecture du Panthéon à Athènes, est peu de chose en comparaison du travail en bossé des ornemens qu'on voit aux architraves de ces

plus remarquable qu'offre cette statue, c'est le nom de l'artiste écrit sur le socle de cette manière :
C. PVFIVS. FINXIT. Les deux

statues de Pompeii ne sont donc plus les seules de terre cuite qu'on ait trouvées entières.

temples, dont j'ai vu un dessin fort correct, exécuté par M. Stuart, anglois & architecte à Greenwich. On regardera sans doute comme un paradoxe, si j'avance ici que l'architecture tient plus de l'idéal que la sculpture. Voici comme je raisonne : l'architecture n'a rien trouvé à imiter dans la nature qui ressemblât à une maison ; tandis que le sculpteur a trouvé un modèle parfait dans l'homme. On ne peut disconvenir que les règles de proportion n'aient été prises sur le corps humain, & que ce sont par conséquent les sculpteurs qui les ont fixées. Ils donnèrent six pieds de hauteur à leurs statues, comme le dit Vitruve ; ce qui s'accorde avec la mesure exacte que j'en ai prise. Huet (dans les *Huetiana*) pense trouver ici une incorrection dans le texte de Vitruve, & semble douter de la clarté de ce passage. Mais il faut se ressouvenir que l'étude de l'Art est bien différente de celle de la critique. Il est donc probable que les temples de Pestum ont été construits avant que les sculpteurs eussent fixé la mesure de six pieds, ou avant que les architectes eussent adopté les proportions des sculpteurs. Les anciens architectes de Pestum se sont sans doute bien aperçus de ce défaut de proportion de leurs colonnes ; mais comme ils n'avoient pas de mesure fixe & déterminée, ils choisirent le moyen de leur donner une forme conique, pour éviter de les rendre trop massives & disproportionnées relative-

ment à leur hauteur, en ne suivant en cela que leur idée & leur goût. Cette forme conique des colonnes sert à les rendre fort solides ; & à moins qu'on ne se serve de la force pour les renverser, elles pourront résister aux injures du temps jusqu'à la fin des siècles. La corniche qui porte sur le talon des colonnes, fait saillie de six palmes dessus les architraves ; ce qui leur donne un air imposant & majestueux. Les triglyphes des ornemens & des angles des architraves y sont exécutés suivant la méthode qu'enseigne Vitruve ; du reste le dessin de ces édifices instruira plus que toutes les descriptions qu'on en pourroit donner.

Mais en voilà assez sur Pestum ; d'autant plus que j'ai à vous parler du grand aqueduc de Caserte. Cet aqueduc a vingt-cinq milles d'Italie de long. La première source appelée *Fizzo*, en fut prise au pied de la montagne à laquelle les gens du pays donnent le nom de *Taurno*. C'est dans cette vallée que sont les *Furca Caudina* ⁽¹⁾, où les Romains se trouvèrent renfermés par les Samnites. L'endroit même où se passa cet événement s'appelle aujourd'hui *Arpaja* ⁽²⁾. Près de là sont quelques collines fort roides qu'on appelle

(1) On peut lire sur ce sujet la belle description de Tite-Live au premier chapitre du neuvième livre de son histoire.

(2) Un savant de Caserte, Francisco Daniele, a donné une description des célèbres *Fourches Caudines*, intitulée : *Le Forche*

Caudine illustrata, 1778, grand in-folio, avec des plans & une vue perspective de ce lieu célèbre, où il en détermine le véritable emplacement, & réfute l'erreur de Cluvier sur ce sujet. (*Note de M. D.*)

le *champ romain*, & un endroit nommé le *furci*; un peu plus bas est *Gaudiello*. En fouillant pour conduire l'aqueduc à travers de la montagne, on trouva les restes de l'*aqua julia*, qui portoit l'eau à Capoue. Le premier écrivain qui en ait parlé est Velleius Paterculus, *l. ij, c. 18*. On peut aussi consulter sur ce sujet Dion, *lib. xxxix*. Le nouvel aqueduc passe par l'ancienne *aqua julia*, mais à une plus grande profondeur, afin de pouvoir fournir davantage d'eau. Un des passages par la montagne a de longueur un mille & demi d'Italie. Outre les sources dont l'eau se jette dans l'aqueduc, il y en a encore trente-quatre à employer, dont on pourra se servir dans le besoin.

L E T T R E X I.

*Du cabinet du roi de Naples à Capo di monte
à Naples, & de la bibliothèque de S. Gio-
vanni di Carbonara.*

QUOI ! passerions-nous entièrement sous silence la capitale du royaume de Naples, la belle Parthenope ? Il n'entre pas dans le plan que je me suis prescrit de vous parler ici de l'admirable situation de cette ville, que je ne pourrois d'ailleurs vous dépeindre assez dignement. Je continuerai donc à me tenir renfermé dans mon cercle d'an-

tiquaire, pour vous parler aujourd'hui d'un museum & d'une bibliothèque. Le cabinet dont je veux vous entretenir est celui du roi de Naples à *Capo di monte*, & la bibliothèque celle de *S. Giovanni di Carbonara*. Le museum est placé au palais, lequel, à cause de la guerre, n'a pas été fini, & qui contient la galerie des statues, la bibliothèque, &, ce qui sur-tout ne doit pas être oublié, la précieuse collection de médailles, de pierres gravées & de camées du duc de Parme. Mais comme ce palais est situé dans l'endroit le plus élevé de la ville, il faut, pour y arriver, gravir avec beaucoup de peine par un chemin fort escarpé; c'est ce qui fait que les habitans se soucient peu d'y aller. Lorsque nos neveux auront un jour le bonheur de voir tout ce trésor rassemblé, il n'y aura sans doute rien qui puisse lui être comparé. Plusieurs choses, qui pendant vingt ans ont resté emballées dans des caisses & exposées par terre dans des lieux humides, ont enfin paru *ad dias luminis oras*, mais non pas sans que plusieurs morceaux aient beaucoup souffert. Les anciens tableaux du palais des Césars au mont Palatin, sont couverts d'une crasse qui les rend méconnoissables. La plus grande & la meilleure partie des tableaux occupe vingt petites chambres. Les médailles sont déjà mises en ordre; mais la bibliothèque, avec les célèbres manuscrits de Farnèse, se trouve encore enfouie dans des greniers.

La direction de la galerie des statues est confiée au père della Torre, homme aimable & savant ; mais qui s'occupe d'autres études , & principalement de la physique (1), sur laquelle il a donné des leçons publiques. Outre ses autres emplois, il a aussi l'inspection de l'imprimerie royale, & il n'est pas possible qu'une seule personne puisse veiller à tant de choses à la fois. Le plus beau tableau de ce cabinet, c'est le portrait de Léon X avec trois autres personnages, peint par Raphaël d'Urbino. Il y a un pareil tableau à Florence ; mais on ignore lequel des deux est l'original. On peut consulter sur ce sujet Vasari. Ce tableau est le *non plus ultrà* de l'Art ; & j'oserais parier que ni Van-Dyck, ni le chevalier Mengs, l'honneur de ma patrie & le restaurateur philosophe de la peinture, n'ont rien produit qui surpasse ce chef-d'œuvre. Le plus grand tableau original du Titien, représentant Paul III Farnèse, pareillement accompagné de trois autres personnages, brille à côté de ce premier, tel que l'Apollon de Callimaque brille à côté du Phébus d'Homère, ou telle que

(1) De la physique, qu'il avoit d'abord publiée sous le titre d'*Elementa physica*, en neuf volumes in-8, on a fait depuis une nouvelle édition en trois volumes in-4. dont le premier, contenant : *Scienza della naturale generale*, parut en 1774, & dont les deux autres : *Scienza particolare*, furent publiés avec un grand nombre de planches en 1778. Le troisième volume est

nouveau, & contient des additions aux deux premiers. C'est sans contredit la meilleure histoire de la physique & de l'histoire naturelle qui ait paru en Italie. Voyez ce qui est dit du père della Torre dans les Lettres familières de M. Winkelmann, lettre première à M. L. Usteri, tome ij, page 36, & dans la note de la même page.

(Note de M. D.)

la Diane de l'Enéide à côté de la Diane de l'Odyssée ; mais comme je suis loin d'être peintre , je ne m'arrêterai qu'à ce qui est de ma compétence.

Les médailles sont rangées sur vingt grandes tables couvertes d'un grillage de fil d'archal très-fin. Ces médailles sont fixées sur des axes de bronze qu'on peut tourner à volonté , pour en voir les deux côtés. Je les ai examinées pendant des journées entières , après qu'on en eut enlevé les grillages de fil d'archal. Ce cabinet est encore plus intéressant que ne l'annonce le livre du père Pedrusi , intitulé : *Cesari in oro raccolti* , &c. (1) ; fatras horrible , qui néanmoins est fort admiré des pédans. L'éditeur ne s'est occupé que des médailles romaines , afin de pouvoir publier de gros volumes , parce que ces médailles fournissent plus matière à des dissertations historiques. Ce que ce cabinet contient de plus rare & de plus précieux , du moins à mon avis , ce sont les médailles grecques , rangées sur cinq tables , dont la plus grande partie composoit le célèbre cabinet de Faucault , que le dernier duc de Parme acheta. Le cardinal Noris en fait mention dans ses Lettres au comte Mezzabarba , ainsi que le

(1) Le jésuite Paul Pedrusi a donné une description des médailles de ce cabinet , sous le titre de : *Cesari in oro raccolti nel Farnese Museo in Parma* , en dix gros volumes in-folio , dont le premier parut en 1694. Le dernier volume

de cet ouvrage fut publié en 1727. & finit avec l'empereur Trajan. Il est vrai que les médailles , qui commencent avec Jule-César , vont jusqu'à Constantin le grand ; mais la description n'en a pas été continuée. (*Note de M. D.*)

père Montfaucon dans sa *Palæographia Græca*. La liberté que j'ai eue d'examiner avec attention tout ce que renferme ce cabinet, m'a donné plus de lumière que toutes les autres collections que j'ai vues. Le roi a augmenté de nouveau ce médailler par l'achat des médailles des empereurs Romains, que le cardinal Alexandre Albani avoit rassemblées, & dont il avoit fait présent au marquis Grimaldi, après la mort duquel elles furent réunies à la collection Farnèse, par l'entremise d'un négociant de Livourne. Le roi en a payé 4050 ducats napolitains. La collection consiste en cent quarante-trois médailles; la plus rare de toutes est un Émilien en or.

Difons maintenant deux mots de la bibliothèque de *S. Giovanni di Carbonara*. Elle a été formée de celle de Sannazar & de Parrhasius, qui la légua au cardinal Seripando, & des livres que ce cardinal avoit lui-même; enfin, d'un grand nombre de manuscrits grecs & latins. La condescendance des pères Augustins & l'autorité du prince ont réduit cette bibliothèque, pour ainsi dire, à rien. A la fin du siècle dernier, il vint à Naples un jeune savant Hollandois, nommé Witsen, qui sans doute est le même qui dans la suite fut bourguemestre d'Amsterdam, & qui a rendu son nom si célèbre. Ce jeune homme trouva le moyen de gagner un de ces bons pères Augustins, & fut l'engager à lui donner, pour trois cens écus,

quarante des plus rares manuscrits grecs. Ce commerce fut connu , mais faute de catalogue ou d'autre preuve , on n'en put point convaincre le vendeur , & Witsen partit avec son riche butin. J'ai puisé ce fait dans une certaine correspondance épistolaire. La dernière diminution qu'a soufferte cette bibliothèque , doit être attribuée aux Autrichiens , qui , par ordre du roi , en enlevèrent ce qui y restoit de meilleur d'un grand nombre de précieux manuscrits (1). Celui de Dioscoride , si célèbre , les Évangiles écrits sur vélin pourpre , avec des lettres majuscules en or , un Diodore de Sicile , un Lycophron , un Dion Cassius , un Euripide , tous ces manuscrits se trouvent aujourd'hui à Vienne : quelle révolution (2) !

(1) La meilleure preuve que tous les manuscrits dont parle ici M. Winckelmann , ainsi que plusieurs autres , étoient dans cette bibliothèque , peut se voir dans l'*Iter italicum* de Mabillon , qui a fait le voyage d'Italie , ainsi que dans le *Diarium* & la *Bibliotheca Bibliothecarum* de Montfaucon , qui voyagea dans ce pays au commencement de ce siècle. M. Bionstahl dit , dans le premier volume de ses Lettres sur la littérature , que ces manuscrits ont été transportés à Vienne par ordre de l'empereur Charles VI , mais personne n'a pu lui dire en quelle année cela eut lieu. On fait cependant , avec certitude , que cela doit être arrivé avant l'année 1730 , puisque ce fut cette année que

mourut le duc Cajetano , qui remplit cet ordre de l'empereur.

(Note de M. D.)

(2) Dans le supplément de Kollar au *Comment. Biblioth. Vindobonensis* de Lambecius , tom. j. p. 763 & seq. , on trouve le catalogue de tous les manuscrits & de tous les livres imprimés qui , de cette bibliothèque , ont passé dans la bibliothèque impériale de Vienne. H. Vossius dans une de ses Lettres à N. Heinsius , qui est la douzième du 3me volume de l'ouvrage intitulé : *Sylog. Ep. a vir. ill. scr. &c. par P. Burmannum*, Lugd. bat. 1727 , p. 566 , parle d'un ancien manuscrit de Varron *De re rustica* , & se plaint de n'avoir pas collationné ce livre avec le manuscrit de Naples. (Note de M. D.)



L E T T R E X I I .

*De quelques Antiquités trouvées à Rome
& dans les environs de cette ville.*

IL est temps que nous disions quelque chose des antiquités de Rome ; non de celles qui depuis long-temps sont connues de tout le monde , mais de celles qu'on a nouvellement découvertes. O grande Rome !

Possis nihil urbe Romæ

Visere majus.

En fouillant le terrain pour les fondemens d'un bâtiment que les moines de S. Silvestre de *san Stephano del Caco* font construire , on a trouvé trois grands fragmens de l'architrave d'une colonnade , ainsi qu'on peut en juger par leur convexité. Le travail en est admirable , sans être surchargé d'ornemens. Les petites denticules ⁽¹⁾ entre la frise & la corniche sont placées deux à deux & jointes ensemble par des ovicules ⁽²⁾ , qui sont

(1) Ces petits ornemens étoient ordinairement faits de manière que la hauteur d'une denticule étoit d'un quart ou même d'un tiers plus grande que sa largeur. Mais la cannelure , ou l'intervalle entre deux , étoit à la largeur de la denticule comme 2 font à 3. Cet ornement servoit pour rompre une partie unie ; & on le trouve par-

ticulièrement aux plus belles colonnes ioniques & doriques.

(2) Ces ovicules (*ovolini*) sont ordinairement employées aux frises. On les fait aussi carrées comme les métopes , aux frises de l'ordre dorique , dont ils prennent alors la place , & y font d'autant plus convenables , qu'ils remplissent l'espace vide qui reste entre deux.

pareillement très-bien exécutées. On en voit de parcellles entières à l'architrave des trois colonnes du temple de Jupiter tonnant , avec cette inscription : — ESTITVER. Les ovicules de cette dernière architrave m'ont fait gagner un pari que j'avois fait avec un peintre payfagiste qui avoit fait entrer plusieurs fois ces colonnes dans ses tableaux sans y avoir remarqué ces ovicules.

Le prince Borghèse a trouvé dans une terre appelée *Torre verde*, qu'il a proche de Rome , plusieurs colonnes de différentes espèces de granit & de marbre , presque toutes entières & bien conservées. Quatre de ces colonnes ont treize palmes de haut , & sont cannelées , avec des astragales ⁽¹⁾, ce qui est une preuve qu'elles ont été faites du temps des empereurs. Elles ont une saillie assez remarquable ; qui néanmoins ne l'est pas tant qu'aux colonnes de Chiaveri. Du temps de Vitruve les astragales n'étoient pas en usage ; & on ne voit pas non plus la raison ou la cause qui les a fait employer. Il est vrai qu'il y en a aussi aux colonnes de la rotonde ; mais il faut se rappeler que ce temple a été si souvent réparé & renouvelé sous Domitien , sous Hadrien , & en dernier lieu sous Septime Sévère , qu'on auroit même perdu entièrement le souvenir des Cariatides de Diogène , si je n'en eusse pas retrouvé quelques ves-

(1) Le tore , quand il est au colarin d'une colonne ou d'un pilastre , porte le nom d'astragale.

tiges, en en mesurant les statues & les autres monumens. C'est ce qui me fait croire que les colonnes des chapelles sont plus modernes que celles du portique. Entre Tivoli & Palestrine il y a une autre terre de la famille Borghèse, dans le territoire de Colonne, & située vraisemblablement sur le lieu même où étoit la maison de campagne de Lucius Verus, qui aujourd'hui est appelée *le Marmorelle*. La personne qui actuellement a ce bien à ferme y fait fouiller, & a eu le bonheur de trouver une Vénus un peu plus grande que nature, d'une aussi grande beauté que celle de Florence, mais mutilée par la perte d'une main & d'une partie du bras. On a les pieds, quoique cassés aussi ; le nez y manque, comme cela est assez ordinaire, & la levre inférieure est endommagée. Malheureusement cette statue est tombée entre les mains d'un sculpteur ignorant, qui ne fait pas distinguer l'antique du moderne ; & le nez & la levre qu'il a restaurés lui font peu d'honneur. On y a découvert aussi une très-belle tête de Lucius Verus. De mon temps on y a trouvé la gaine d'un Hermès, mais sans tête, avec cette inscription ⁽¹⁾ :

(1) Cette inscription se trouve déjà dans la Relation de M. Winkelmann sur les nouvelles découvertes d'Herculanum, page 223. Elle fut découverte en 1758, dans un endroit appelé *la Colonna*, à

environ douze milles d'Italie de Rome, où l'on a trouvé aussi la belle & l'unique statue que nous ayons de l'empereur Domitien.
(Note de M. D.)

ΑΛΕΟΣ ΜΕΝ ΜΟΥΣΑΙΣ ΙΕΡΟΝ
 ΛΕΓΕ ΤΟΥΤ ΑΝΑΚΕΙΣΘΑΙ
 ΤΑΣ ΒΥΒΛΟΥΣ ΔΕΙΞΑΣ ΤΑΣ ΠΑΡΑ
 ΤΑΙΣ ΠΛΑΤΑΝΟΙΣ
 ΗΜΑΣ ΔΕ ΦΡΟΥΡΕΙΝ ΚΑΝ ΓΗΗΣΙ
 ΟΣ ΕΝΘΑΔ ΕΡΑΣΤΗΣ
 ΕΛΘΗ ΤΩ ΚΙΣΣΩ ΤΟΥΤΟΝ ΑΝΑ
 ΣΤΕΦΟΜΕΝ.

» Dites que ce bois est consacré aux Muses,
 » & montrez les livres qui sont près de ces pla-
 » tanes. Dites que nous les conservons, & que
 » nous couronnons de lierre tous les vrais amans
 » qui viennent ici. «

Quelque temps après on trouva une statue sans bras & sans pieds, & dont la tête est tombée. J'en fus instruit au moment même qu'elle arriva à Rome, par le restaurateur de la Vénus dont je viens de vous parler ; & nous nous rendîmes ensemble avec le possesseur de cette statue, à la villa Borghèse, où on l'a placée dans une remise pour l'examiner. J'ai reconnu à la tête l'air & les traits de la famille Flavienne, & je lui ai même trouvé quelque ressemblance avec la tête de Domitien. Le torse de cette statue est fait dans la grande manière, mais il est fort endommagé par le salpêtre dont il est encore encroûté ; de sorte qu'on peut en égruger le marbre avec les doigts. Il est aisé de reconnoître qu'on y a employé la force, par les trous profonds faits en croix avec des

instrumens de fer. La tête a été mieux conservée. Comme on a trouvé le torse immédiatement sous la superficie du terrain, & la tête à une profondeur beaucoup plus grande, près du mur, il est à croire que ce torse a déjà été une fois découvert; mais comme on a vu que la tête manquoit, on ne s'en est sans doute pas soucié, & on l'a de nouveau enfoui dans la terre, où il a tant souffert de l'humidité & de l'air corrodant. La statue entière paroît avoir eu environ douze palmes de haut. Suétone (1) nous apprend que toutes les statues de Domitien furent mutilées & enfouies. Il paroît donc, d'après ce que j'ai dit, que la statue en question n'a pas non plus été exempte du mépris & de la fureur du peuple. Montfaucon parle d'une statue de Domitien qui se trouvoit au palais Giustiniani, laquelle, selon lui, étoit l'unique que l'on connût de cet empereur. C'est peut-être celle que la femme de Domitien obtint du sénat. Cependant, suivant Suétone, cette statue étoit de bronze, tandis que celle dont parle Montfaucon est de marbre; & l'on voit que la tête d'un Domitien qu'on y a placée, n'est pas celle qui lui appartenoit d'abord. Dans le siècle dernier on découvrit sur le même lieu l'inscription suivante,

(1) On peut lire sur ce fait la fin du vingt-troisième & dernier chapitre de la vie de Domitien, où Suétone dit qu'on employa

tous les moyens possibles pour faire oublier la mémoire de ce cruel empereur.

(Note de M. D.)

d'un certain Parthenicus , que Fabretti a citée ,
(*cap. vij* , *Inscript. num.* 388 , *p.* 540.) :

D. M.

PARTHENICO ARCARIO
REI PVBLICÆ
LAVICANORVM
QVINTANENSIVM.

D'après ce qui vient d'être observé sur la statue de Domitien , j'oserois , pour ainsi dire , assurer que la personne désignée dans cette inscription , est le *Parthenicus cubiculo prapositus* de cet empereur , dont Suétone parle dans le sixième chapitre de sa vie. Je ne puis vous taire une autre nouvelle ; c'est que dans les environs de Corneto , du côté de Civitavecchia , on a découvert un grand nombre d'anciens tombeaux.

L E T T R E X I I I .

U N jour que le cardinal Alexandre Albani faisoit la revue de son magasin d'anciens fragmens de marbre , auquel nous avons donné le nom de *cimetière* , nous trouvâmes une statue assise sur un siège , sur le socle duquel on lisoit ces lettres , ΕΥΡΙ Contre le dos du siège on avoit appliqué une mince bande de pierre por-

tant les titres de dix tragédies d'Euripide, dont l'autre morceau avoit été jeté dans un coin du collège romain des Jésuites. J'y courus vite, & je trouvai que la grandeur & la forme du fragment, dont j'avois pris le dessin, se rapportoient parfaitement avec le morceau que je venois de découvrir. On prit donc ce morceau en échange contre quelques anciennes médailles d'argent des empereurs. Les anciens monumens ont souvent le sort de ce voleur, qui laissa une oreille à Madrid & l'autre à Naples. Il n'y a sur cette pierre que les noms de trente-sept tragédies, que les anciens regardoient sans doute comme les meilleures; & j'y ai trouvé les titres de cinq tragédies dont personne n'a jamais parlé. Ce morceau offre une autre particularité dont je ferai usage en son temps (1). La tête qui y manque sera copiée d'après un ancien buste. Considérez à présent vous-même combien une chose aide à en trouver une autre, & vous en conclurez qu'il faut avoir tout vu quand on veut se faire passer pour antiquaire. On ne pouvoit reconnoître cette statue sans avoir vu auparavant un des quatre tableaux découverts, en dernier lieu, à Hercula-

(1) M. Winckelmann parle de ce monument dans ses *Monumenti antichi inediti*, n. 168, v. j, & il l'explique dans le vol. ij, part. iij, cap. vj, p. 224. L'abbé Amaduzzi, professeur en langue grec-

que au collège de la Sapience, a publié, depuis peu, son *Elenchus* de ces tragédies, lequel se trouve, avec ses lettres, dans le tome vij des *Miscellanei di Luca*.
(Note de M. D.)

num ⁽¹⁾. Il y a des marques certaines que cette statue a tenu à la main une *haste pure*, ou un sceptre ; quoiqu'il semble que cet ornement n'appartienne qu'à un poète qui, comme Homère, a joui de l'Apothéose. En voyant cette statue, j'osai néanmoins soutenir le contraire, & j'avantai pour preuve de mon sentiment le poète tragique de Portici; je citai de plus une épigramme grecque, dans laquelle on donne à Euripide non-seulement la *haste*, mais encore le thyrsé. Qu'on change maintenant la *haste* en thyrsé, qui n'étoit qu'une *haste* entourée de lierre, & l'on aura un sceptre ou bâton de commandement.

Dans le même lieu on trouva, en fouillant l'année dernière (1762) dans une vigne près de Frascata, mais du côté de *Monte Porzio*, une statue de Sardanapale, roi d'Assyrie, avec une barbe, morceau d'un travail admirable. (C'est néanmoins le premier roi de ce nom, cité par Castor dans Eusebe, & non pas le second, si célèbre par ses vices, dont parlent Hérodote, Ctésias & Diodore de Sicile.) Sur le bord de la robe on lit cette inscription ⁽²⁾ :

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.

(1) C'est le second tableau des quatre dont la description se trouve dans la sixième lettre à M. Bianconi.

(2) Il est parlé de cette statue dans le *tom. j*, n. 163, & dans

le *tom. ij*, *part. iij*, *cap. j*, p. 219, des *Monumenti inediti*. Elle se trouve aujourd'hui dans le Musée Clementin, au Vatican.

(Note de M. D.)

Outre quatre statues de femmes, qui paroissent être des Caryatides, on a trouvé une autre statue de femme drapée & de grandeur naturelle. Il ne lui manque qu'un bras; le reste est entier & bien conservé. Si l'on peut en juger par quelques inscriptions découvertes dans la vigne où se fait cette fouille, elle doit avoir appartenu à la famille Portici.

Je serai charmé si la description qui me reste à vous faire d'un assez mauvais monument, peut du moins vous amuser un instant. Il s'agit d'un soldat de bronze, trouvé en Sardaigne, & qui a été envoyé de Cagliari au cardinal mon protecteur. Cette statue a sans doute été faite dans ces temps barbares où il falloit mettre sous chaque figure : *ceci est un cheval : ceci est un âne*. Alors on ne formoit point de magasin pour les armées; le pauvre soldat étoit obligé de prendre tout avec lui sur une petite charette à deux roues, qu'il traînoit derrière lui, ou qu'il pouffoit en avant. Sur cette charette étoit placé un panier dans lequel on mettoit les munitions. Mais que faisoit, direz-vous, le soldat de sa charette, lorsque les troupes étoient arrivées au lieu de leur destination, ou quand les vivres étoient épuisés? Il l'attachoit derrière son dos, à un anneau fixé à la partie postérieure de sa cuirasse; de manière que les deux roues & l'essieu étoient placées par dessus sa tête. Et le panier? Il le prenoit sur sa tête, & le posoit

sur deux cornes du casque, qui ressemble à un bonnet plat. Ces cornes cependant sont posées par devant, vers le bas, comme les dents d'un éléphant. Ainsi chargé & armé, le soldat Sarde alloit au combat, tenant de la main gauche le bouclier & l'arc, & ses flèches de la main droite. La dague lui pend autour du cou & en travers sur la poitrine. Les pieds sont nus, mais les jambes sont couvertes d'une espèce de guêtres ouvertes pardevant & qui ne couvrent que les mollets. Les épaules sont ornées d'une espèce d'épaulette, dans le goût de celles que portent nos tambours.

L E T T R E X I V.

REPRENONS, puisque la paix est conclue, notre gazette d'antiquaire. Je vous ai déjà donné avis de mon séjour à Ostie, où je jouis de la compagnie du cardinal Spinelli. Là j'ai trouvé dans une vigne, un bas-relief rompu en deux, & à moitié enfoui dans la terre, haut de cinq palmes & demi, sur neuf palmes de long & un palme d'épaisseur. Ce monument où l'on voit sept figures représente un sujet unique en son espèce, savoir, Thésée levant la pierre sous laquelle étoient cachés les symboles qui devoient le faire reconnoître. Je ne vous rappellerai point ici tout au long cette fable, je me contenterai de vous en donner une idée succincte. Le père de Thésée ayant obtenu,

dans le cours de ses voyages, les faveurs d'Ethra, fille du roi de Trézène, & se voyant contraint de retourner à Athènes, il conduisit Ethra près d'une grosse pierre sous laquelle il cacha sa chaussure & son épée, en lui recommandant qu'au cas qu'elle donnât le jour à un fils, elle lui fit lever cette pierre lorsqu'il seroit parvenu à l'âge de puberté, & le lui envoyât avec ce qui se trouvoit caché dessous, afin de pouvoir le reconnoître par ce moyen pour son fils. Je fis sur le champ le dessin de ce bas-relief, & l'envoyai à mon illustre protecteur, pour qui je l'obtins ensuite du cardinal Spinelli, avec un autre bas-relief qui représente un triomphe. Thésée, dont l'air annonce un héros, soulève la pierre; sa mère est près de lui. Les autres figures ne sont qu'accesssoires & ne servent qu'à former un ensemble.

Il s'en est peu fallu un jour que ma curiosité ne m'ait coûté la vie. J'entrai seul dans une grotte pleine d'eau, pour en examiner mieux à mon aise la construction. Comme j'avois de l'eau jusqu'aux genoux, j'en sortis pour me deshabiller tout-à-fait; après quoi je m'enfonçai une seconde fois dans la grotte. Mais étant parvenu à un passage étroit où l'eau me passoit par dessus la tête, mon flambeau s'éteignit, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & par l'assistance d'un domestique, qui m'attendoit à l'entrée de la grotte, que je me tirai de ce danger.

J'ai fait faire plusieurs fouilles dans les ruines d'Ofie, & l'on recommencera ces travaux, quand je reviendrai ici l'année prochaine.

Dans les environs de Rome on a fait les découvertes suivantes. Deux enfans qui jouent avec des asfragales ⁽¹⁾, dont l'un gagne & l'autre perd. Ce dernier qui est assis sur un socle, regarde d'un air triste les asfragales qui viennent d'être jetées; & dont il tient encore quatre dans la main gauche & une dans la droite. L'autre enfant est debout avec un air plein d'une joie enfantine, & tient dans la main gauche, qu'il a collée contre sa poitrine, six asfragales, que sa main trop pleine peut à peine contenir. C'est mylord Hope qui a acheté ce groupe ⁽²⁾. Un autre Anglais, qui demeure à Rome, a eu le bonheur de trouver un Hermès hermaphrodite ailé, & de la plus grande beauté, quoiqu'il lui manque la tête & les bras, & qu'on ne voie que les indices des ailes.

L'année dernière (1762), pendant notre séjour à Castel Gandolfo, on trouva le bord du vase de marbre, de trente-cinq palmes de circonférence,

(1) M. Winckelmann a fait dans sa Relation des nouvelles découvertes d'Herculanum, des remarques sur les deux manières de jouer avec ces asfragales. Il pense aussi que ces deux enfans pourroient bien représenter l'Amour & Ganymède, qu'Apollonius (Arg. l. iii, v. 117.) fait jouer avec des asfra-

gales, & dont la description qu'en fait cet écrivain s'accorde parfaitement avec la représentation de ces deux statues de marbre.

(Note de M. D.)

(2) M. Winckelmann parle aussi de ces enfans dans ses *Monumenti inediti*, part. j, c. 13, p. 41.

représentant les travaux d'Hercule. Il en manquait néanmoins encore une huitième partie, sans qu'on eût aucune espérance de la trouver. Depuis peu on en a encore découvert, en deux fois, deux morceaux; & il n'en manque plus aujourd'hui qu'une petite pièce (1). La semaine passée je me rendis sur le lieu où l'on avoit trouvé ce vase, à huit milles de Rome, du côté d'Albano, endroit qui étoit anciennement appelé *ad flatuarias*; & j'y vis tirer de la terre un portique revêtu de marbre blanc, dont on avoit cependant déjà enlevé les colonnes. L'entre-colonnement des bases qui s'y trouvoient encore, étoit fort grand, savoir de dix palmes. A en juger par un fragment de chapiteau, ce portique doit avoir été de l'ordre dorique.

Le même jour je fis une recherche exacte de l'*aqua marcia* & *claudia*, m'étant fourré pour cela dans tous les trous, après m'être entièrement deshabillé, afin de pouvoir mieux me glisser dans tous les recoins. Mais pour en revenir à notre vase, je dois vous ajouter encore que le cardinal a destiné, pour le recevoir, un temple circulaire d'ordre dorique, avec un péristyle de seize colonnes, qui sont déjà nettoyées & prêtes à être mises en place.

Je suis déjà tout disposé à faire le voyage

(1) M. Winckelmann a donné & l'explication s'en trouve dans le dessin de cette coupe dans ses le tome II de cet ouvrage, part. j. *Monumenti inediti* &c. n. 64 & 65; cap. 25, p. 80. (Note de M. D.)

de Naples ; mais je reviendrai néanmoins bientôt à Rome, pour aller ensuite passer quelque temps avec mon protecteur à sa villa de Porto d'Anzo, où il doit rester tout le mois de mai. Pendant les chaleurs j'y demeurerai seul ; & après ce séjour, j'irai parcourir, avec Casanova, la côte de la mer adriatique jusqu'à Urbino, pour nous engraisser de chapons à un paoli le couple. Voilà une belle perspective pour ma prochaine manière de vivre, que je regarde comme une espèce de dédommagement du temps que j'ai passé dans la solitude à Nothenitz.

L E T T R E X V.

JE vais aujourd'hui, sans autre préambule, vous faire la description de quelques monumens que je viens de découvrir nouvellement. 1°. Un Faune ou jeune Priape avec une belle draperie de femme, dont il soulève, des deux mains, les longs pans, de la manière qu'on voit nos jeunes filles qui veulent danser avec grace. Cette statue a environ trois palmes de haut, & se trouve aujourd'hui chez le sculpteur Cavaceppi. 2°. Un Mercure sous la figure d'un adolescent, le premier qu'on ait vu sans chapeau : ses ailes sont attachées aux tempes : il est grand comme nature, & se trouve chez le même sculpteur. 3°. Un prisonnier assis, auquel il

manque les jambes & les bras ; mais d'un travail si admirable, qu'excepté le Laocoon, il n'y a rien qu'on puisse lui comparer. Il est, pour ainsi dire, aussi grand que nature : c'est un Anglois qui en a fait l'acquisition. 4°. La tête d'un Faune avec deux petites cornes au front, ouvrage qui surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus beau en marbre. Je ne crois pas que jamais un plus parfait modèle de beauté soit sorti de la tête de l'homme, ou soit entré dans l'esprit de ceux qui, par la pensée, cherchent à s'élever jusqu'au prototype de la perfection. Il lui manque cependant le nez, & la lèvre supérieure a beaucoup souffert : cette tête est aussi chez Cavaceppi. 5°. On a reçu, il y a peu de jours, de la Grèce, une statue & deux bas-reliefs, portant tous deux des inscriptions. La statue représente une femme drapée ; ce morceau n'est pas un chef d'œuvre, quoiqu'il soit d'une assez bonne exécution. On ne fait qu'apercevoir des traces du nom de l'artiste, mais celui de son père, ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ, est mieux conservé. Un médecin de la compagnie de commerce à Smyrne s'est acquis une telle considération dans ce pays-là, & même à la Porte, qu'on lui a permis de faire faire des fouilles pour la recherche d'antiquités. Un autre Anglois que je connois, & ami du premier, a fait partir pour l'Angleterre deux felouques chargées de statues & de bustes, parmi lesquels il y en a huit qui sont parfaitement

bien conservés. La statue dont je viens de parler plus haut, a été apportée à Rome parce qu'il lui manque la tête & un bras. 6°. On tint dernièrement conseil dans la villa du cardinal mon protecteur, pour favoir quelle seroit la meilleure manière de restaurer un jeune gladiateur de pierre de Lydie, d'une beauté singuliere, qu'on a trouvé, il y a quelques années, à Porto d'Anzo. Il n'avoit qu'une main, même toute cassée, dans laquelle il tenoit une espèce de grenade à feu. Le sentiment général fut que ce devoit être une fiole à huile. Je proposai de lui donner dans l'autre main un disque, pour en faire un *Pentathlus* (1); & je me fis envoyer pour cela de Portici le modèle d'un disque. Dans la suite on trouva l'autre main, à laquelle tenoient encore le pouce & l'index. La position de cette main ne fit qu'augmenter notre embarras sur ce que nous y mettrions. Je remarquai néanmoins que le sculpteur avoit laissé entre ces deux doigts une espèce d'appui, comme cela est d'usage. Cet appui n'étoit cependant pas nécessaire ici, car les deux doigts pouvoient être joints ensemble sans ce moyen. Ce soutien ressemble à une petite pierre plate. Tandis que nous

(1) Par le mot *Pentathlum*, lui du javelot. Voilà pourquoi qui est le *Quinqueritium* des Latins, les Grecs appeloient *Pentathli* on entendoit les cinq exercices ceux qui s'occupoient de ces exercices héroïques; chez les Romains on les nommoit *Quinquersiones*.

errions ainsi sur une mer d'incertitudes & de conjectures, notre maître maçon voulut aussi dire son mot, & crut reconnoître dans cette petite pierre le bouchon de la fiole à huile. C'est ainsi qu'il nous tira tout d'un coup de doute, & *pedibus itum in ejus sententiam*. Pourriez-vous bien croire qu'une statue qui signifie si peu de chose se trouve placée près de celle de Jupiter, d'Esculape, &c. ainsi qu'elle a aussi été trouvée en effet⁽¹⁾. 7°. Dans la fouille qu'on a faite pour un nouveau corps de bâtiment au palais du pape, au pied du Quirinal, on a trouvé un pavé de mosaïque grossière, au dessous duquel on découvrit, en fouillant à une plus grande profondeur, des voûtes d'une grandeur & d'une largeur si extraordinaires, que tous ceux qui les virent en furent étonnés. J'ignore encore à quel bâtiment ces voûtes ont pu appartenir. *Nella marmorata*, c'est à-dire, à l'endroit sur le bord du Tibre, vis-à-vis du mont Aventin, où l'on débarquoit anciennement le marbre, j'ai découvert, en me promenant seul dans une vigne du duc Cesarini, un paquet de faisceaux avec l'inscription antique :

RVLANO III. COS.

EX. RAT

N. XXXIIII.

1) La description de cette statue de gladiateur se trouve dans le vol. ij, part. j, cap. 24, p. 77, des *Monumenti inediti*.

On ne trouve pas le nom de ce consul dans les fastes consulaires. Les caractères de cette inscription sont du troisième siècle (1).

(1) Peut-être que ce consul est Q. Fabius Maximus Rulianus, qui fut consul pour la troisième fois, avec Decius Mus, l'an 416 de Rome. La forme des caractères n'est pas toujours un indice certain. Il est, à la vérité, pour ainsi dire, impossible que le nom de

ce consul (s'il a rempli pour la troisième fois le consulat après la naissance de Jésus-Christ, & particulièrement dans le troisième siècle) se trouve marqué dans les fastes consulaires, ou sur quelque autre monument.

L E T T R E X V I.

UN chevalier Romain, qui avoit acheté une statue de femme drapée, à laquelle manquoit une main, les pieds & une partie de la draperie, l'envoya chez un des principaux sculpteurs Romains, nommé Bracci, pour la faire restaurer. Elle a environ douze palmes de haut. Comme ce sculpteur ne la croyoit pas antique, le possesseur me conduisit chez lui, pour en dire mon sentiment. Cette statue avoit été trouvée dans une vigne, il y avoit déjà quelque temps; car elle avoit été jetée, on ne sait par quel accident, dans un fossé, & couverte de plusieurs charretées de décombres. La personne qui l'acheta eut quelque soupçon qu'il devoit y avoir dans cet endroit au moins un grand bloc de marbre; c'est pourquoi il y fit travailler jusqu'à ce qu'il eut apperçu le nez de la statue;

& sans s'amuser plus long-temps à fouiller , pour qu'on n'en exigeât pas un trop haut prix , il fit emporter la statue avec tous les décombres. Lorsqu'elle fut nettoyée & que le sculpteur eut décidé, assez légèrement, que c'étoit un ouvrage moderne, le possesseur se repentit en quelque sorte d'en avoir fait l'acquisition. L'artiste fut donc obligé de dire les raisons sur lesquelles il appuyoit son jugement. La première fut que le socle en étoit travaillé grossièrement avec la gradine (*il gradino*) , dont il prétend que les anciens sculpteurs ne se sont jamais servi. La seconde preuve qu'il alléguait, c'est que la prunelle de l'œil de cette statue est indiquée par un creux ; ce qui, selon lui , n'avoit jamais lieu pour les têtes des divinités ; mais il auroit dû dire , pour les têtes idéales : car il ne devoit pas prétendre que la tête d'une statue fit l'effet d'un tableau. Je ne puis vous exprimer combien je restai surpris de l'ignorance de cet homme. Avant de répondre à ses raisons, je lui demandai , de quelle manière il croyoit que les anciens sculpteurs mettoient la dernière main à leurs ouvrages ? Il est vraisemblable, répliquait-il, que leur méthode étoit la même que la nôtre ; c'est-à-dire , qu'ils y donnoient le dernier poli avec la pierre ponce : sur quoi il cita l'Antinoüs du Belvédère , qui est plutôt, comme je le crois, un Méléagre (1). C'est là où je l'attendois, pour

(1) C'est ainsi que s'explique M. Winckelmann sur cette statue, dans la préface de ses *Monumenti inediti*.

lui faire mieux sentir son impéritie. Je lui répondis, sur sa première assertion, que les anciens sculpteurs avoient fait usage de la gradine, comme on peut le voir distinctement au piédestal du Laocoon. On peut se convaincre encore qu'ils se servoient réellement de cette espèce de ciseau, composé de plusieurs dents de fer pointues, par le sarcophage du tailleur de pierre & architecte Aper Capomaster, qui est au Capitole (1). Pour ce qui est de l'autre raison alléguée, dont le sculpteur paroïssoit vouloir tirer grand avantage; je fus d'accord avec lui, qu'en effet la manière en question de représenter la prunelle de l'œil, ne se voyoit qu'à un petit nombre de statues de divinités, ou idéales; mais que delà on ne pouvoit pas conclure qu'on ne les trouvât dans aucunes de ces statues. Il faut observer néanmoins que cette indication de la prunelle n'a été employée, pour ainsi dire, que du temps de la décadence de l'Art, & que cette manière devint plus ordinaire sous le règne d'Hadrien, comme on peut s'en convaincre par les bustes des empereurs. La seule tête non idéale qui soit à Rome, à laquelle il y ait des yeux de cette espèce,

(1) On trouva ce monument sur le Janicule, & on le plaça au Vatican, d'où il fut transporté, par l'ordre de Benoît XIV, dans le museum du Capitole. Il en est fait mention dans Gruter p. 634, n. 2. & dans Montfaucon, *Antiq. Expl.* tom. ij, part. ij, l. v. ch. j, table 189, p. 342.

Mercati l'a expliqué dans ses *Considerazioni sopra gli avvertimenti del sig. Latino Latini*, &c. Conf. v. p. 68. Et Dieg. Revillas en parle dans sa dissertation *sul piede antico romano*, vol. iij des *atti del' academia di Cortona* p. 116; dont cette dissertation est la quatrième.

à compter depuis Auguste jusqu'à l'empereur Hadrien , est celle de Marcellus , neveu d'Auguste. D'un autre côté, il est également faux qu'on ne s'en soit jamais servi. Je les ai vus à quatre têtes de ce qu'on appelle l'obélisque de Ludovisi , qui est couché par terre dans l'église de S. Jean de Latran. Pour ce qui est de la manière de représenter la prunelle de l'œil par un trou ou creux dans le marbre , elle a été en usage dès les plus anciens temps de la Grèce , c'est-à-dire , avant Phidias ; mais ensuite , dans les plus beaux jours de l'Art , on a représenté cette partie de l'œil en relief. C'est ainsi que sur les médailles d'Hiéron de Syracuse , & sur celles d'Alexandre , on voit un point avec une petite ligne saillante tout autour ⁽¹⁾. Ce fut là la partie négative de ma preuve ; en voici la partie affirmative. La main , dis-je , n'a point été faite par un artiste moderne , & il n'y en a même point qui puisse l'exécuter ainsi. Aucun moderne , depuis Michel-Ange jusqu'à nos jours , n'a pu se faire une idée d'une belle main ; & comme l'enflure est le caractère principal du nouveau style , ils sont tous tombés dans ce défaut , qui met le comble à la grace mal-entendue qu'ils veulent donner aux mains. Les mains des artistes modernes sont , en général , trop enflées , & les phalanges des doigts se distinguent par trois

(1) M. Winckelmann parle des différentes beautés des yeux , dans ses *Monumenti inedit.* p. 54 & 55.

cambrures , en se formant par trois lignes courbes. De plus , les fossettes des phalanges des doigts sont trop fortement indiquées & ont la forme d'un ombilic ; ce que les anciens ont évité avec soin , & on ne les sent qu'au tact ; du moins ne sautent-elles pas aux yeux. D'ailleurs , les ongles ont plus de convexité. Je portai ensuite mes regards sur la tête de la statue , en disant qu'elle ne pouvoit être moderne , à cause de l'os du nez qu'on ne faisoit jamais saillant vers les yeux aux têtes des jeunes sujets & des femmes. En un mot , ajoutai-je , comme je n'ai pas encore vu les quatre statues de Michel-Ange qui sont à Florence , nous ferons une comparaison de cette tête avec la meilleure tête des modernes qui soit dans Rome. Quelle est celle que vous regardez comme telle ? C'est sans doute celle dont vous faites sans cesse l'éloge , c'est-à-dire , celle de la Justice au tombeau de Paul III , que Guillaume de la Porte a exécutée sous les yeux de Michel-Ange , son maître. Mais quel pauvre contour ! quel triste relief ! quelle basse affectation ! quelle élégance mal-entendue !

Pardonnez-moi , je vous prie , tout ce babil. Des remarques de cette espèce n'admettent ni l'ordre , ni la précision du style didactique , que j'ai tâché de mettre dans mes ouvrages sur l'Art ; & je ne voulois cependant pas qu'elles fussent perdues.

F I N.

ERRATA.

PAGE 29, ligne 1,	souterraine, lisez souterraine.
86,	20, me rappelle, lisez me rappela.
104,	12, umbilicum, lisez umbilicus.
226,	18, umbilicum, lisez umbilicus.
237,	13, umbilicum, lisez umbilicus.
ibid.	15, umbilicum, lisez umbilicus.
ibid.	17, umbilicum, lisez umbilicus.
239,	25, de ligne, lisez de lignes.
251,	12, d'un ortographe, lisez d'une orthographe.
294,	pénultième & dernière, de celle-ci ou, lisez ou de celle-ci.
316,	8, famille Portici, lisez famille Porcia.

Le buste de Démosthène, dont il est question à la page 56 de cet Ouvrage, se trouvera au Tome II de l'Histoire de l'Art chez les Anciens, planche 24.



005656272

